

Saint-Gilles

HUIT SIÈCLES D'HISTOIRE^[S]

1216-2016



MARDAGA

Saint-Gilles

HUIT SIÈCLES D'HISTOIRE^[5]
1216-2016

Cet ouvrage est édité à l'occasion du huit-centième anniversaire de la commune de Saint-Gilles.
Le programme des événements de cet anniversaire est disponible sur www.stgilles.irisnet.be.

Direction: Pierre Dejemeppe
Rédaction: Jean-Pierre De Staercke et Pierre Dejemeppe
Gestion éditoriale et recherche iconographique: Association pour l'Étude du Bâti. www.apeb-vsg.be
Conception graphique et mise en page: Juliette de Patoul
Photogravure: Thierry Julliand / T'ink Studio
Impression: SNEL GRAFICS

Photo de couverture: © Fabienne Cresens

© 2016 Éditions Mardaga
Rue du Collège, 27
B-1050 Bruxelles (Belgique)
www.editionsmardaga.com
info@editionsmardaga.com

Dépôt légal 2016-0024-1
ISBN 978-2-8047-0314-1

Tous droits strictement réservés. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit sans l'accord préalable de l'éditeur responsable, est strictement interdite.

Conformément aux prescriptions légales, l'éditeur s'est efforcé de régler les droits d'auteur liés aux illustrations. Les détenteurs de droits qu'il n'aurait pu retrouver malgré ses recherches sont priés de se faire connaître afin de satisfaire au plus tôt à la législation en la matière.

Saint-Gilles

HUIT SIÈCLES D'HISTOIRE^[S]
1216-2016



Commune de Saint-Gilles
Gemeente Sint-Gillis

MARDAGA



PRÉFACE



© TVD.

Peu de publications récentes racontent l'histoire et les étapes successives du développement de Saint-Gilles. L'objectif de cet ouvrage est de mieux faire connaître une commune centrale de la Région bruxelloise, souvent présentée comme étant tout à la fois le prolongement du noyau historique de Bruxelles mais aussi, selon la formule consacrée, « un village multiculturel dans la ville ».

La première impression que j'ai éprouvée en m'installant à Saint-Gilles, à proximité du Parvis, était la densité du bâti et de la population. J'ai immédiatement ressenti cette diversité et ce fourmillement humain, une agitation nourrie par des activités de toutes natures, par une multitude d'associations et d'entreprises. Se mêlent aux habitants de Saint-Gilles nombre d'acteurs économiques et sociaux extérieurs, créateurs culturels, consommateurs, usagers de nos équipements et visiteurs de nos quartiers. À nos 50 000 habitants s'ajoutent chaque jour les voyageurs d'un réseau de transports publics très avantageux et d'artères routières souvent surchargées.

La Révolution industrielle du XIX^e siècle a transformé la société comme elle a transformé la commune. Saint-Gilles a épousé ce siècle et s'inscrit toujours aujourd'hui dans cette histoire. Peu de communes de superficie aussi modeste concentrent en même temps lieux de prestige (porte et avenue Louise) et quartiers populaires, maisons Art nouveau et habitat ouvrier, ainsi que des infrastructures à vocation internationale comme la gare du Midi.

Saint-Gilles, par l'éclectisme de sa population et ses fonctions supra-locales, exprime une représentation de la ville sous toutes ses facettes.

Lieu de passage depuis toujours, Saint-Gilles est une commune de flux migratoires permanents : beaucoup d'entrants et autant de sortants, avec une mixité culturelle et ethnique parmi les plus remarquables d'Europe. Une commune qui fait le pari d'une réelle interculturalité, à l'opposé du péril de l'enfermement identitaire de l'une ou l'autre communauté.



Saint-Gilles est également la commune des contrastes sociaux, où se côtoient des populations au statut social très modeste et d'autres catégories, notamment des étudiants, cadres, entrepreneurs, dont bon nombre d'expatriés. Se mêlent-ils vraiment, ces habitants, aux situations sociales et aux origines culturelles très différentes ? Plus sans doute que dans beaucoup d'autres parties de notre Région et autres villes de Belgique. C'est là une ambition qu'il nous faut affirmer, celle de la mixité culturelle et sociale qui rend possibles des liens sociaux dans un esprit de solidarité intégrant des histoires personnelles et des vécus divers. Certes, Saint-Gilles est souvent citée parmi les communes les plus fragilisées par des recettes financières insuffisantes, mais la dynamique qui l'anime réfute la fatalité d'une crise de l'urbain à laquelle certains se résignent trop vite.

Sans tomber dans les formules raccourcies chères à nos sociologues urbains, il faut que Saint-Gilles puisse modestement démontrer la possibilité de « faire de la ville autrement ».

Autrefois, la commune était une entité bourgeoise investie par des ménages aisés ayant fui la promiscuité du centre-ville mais également habitée par des familles ouvrières. Ces dernières firent progressivement place à des primo-arrivants européens, suivis par l'immigration nord-africaine. Plus récemment, l'élargissement de l'Union européenne et les effets de la mondialisation ont généré de nouveaux flux d'immigrants. Un défi essentiel est donc celui de la convivialité dans la diversité.

Mais il est d'autres défis qu'il faut relever. Ainsi voulons-nous une ville de proximité. Saint-Gilles possède un atout, celui de pouvoir rencontrer les besoins des habitants en termes de services, d'achats et de loisirs, sans qu'ils ne doivent recourir régulièrement à un véhicule. Je suis frappé par les témoignages de nouveaux citoyens venus habiter la commune et évoquant comme raison de leur choix la densité mais aussi la proximité des équipements et des commerces. À cet avantage, s'ajoute la possibilité de déplacements plus longs en tram, bus, métro ou train, accessibles dans un rayon réduit.

On sait que la connaissance du passé fonde la construction de l'avenir. C'est le premier objectif assigné à cet ouvrage : faire découvrir les jalons majeurs de l'histoire de la commune, les valeurs qui l'ont fondée, les hommes et les femmes qui ont tracé le chemin d'hier à aujourd'hui. Et à l'image de la commune, ce livre se veut multiple, foisonnant, coloré, jouant des contraires pour créer l'harmonie et s'illustrant chaque page pour le plaisir des yeux.

Saint-Gilles, c'est aussi les réjouissances de la table, des bars et des terrasses, des rencontres et des événements culturels, des marchés et des braderies populaires, des circuits de plaisirs sans cesse renouvelés, un riche patrimoine architectural et bien d'autres trésors. Bref, un lieu de vie où se rencontrent les traditions bien bruxelloises et les richesses venues d'ailleurs. Puisse ce livre vous inviter à les découvrir, ou à les connaître mieux encore.

Charles Picqué
Bourgmestre



Saint-Gilles

HUIT SIÈCLES D'HISTOIRE^[S]
1216-2016

4 Préface

8 1216-2016 — les grands repères

I.

SAINT-GILLES, UNE HISTOIRE

14 1216-1795

De la paroisse à la commune

- 14 — Les ressources d'un territoire
- 15 — Saint Gilles à *Obbrussel*
- 19 — Gilles, saint, pèlerin et ermite
- 23 — Un village traversé par les eaux
- 23 — Des moulins à Saint-Gilles
- 25 — Né dans les choux
- 27 — La porte de Hal,
phare de Saint-Gilles
- 30 — Fermes et manoirs
- 30 — Heurts et malheurs
- 32 — Le fort de Saint-Gilles
- 34 — Modernisation des réseaux
de communication
- 37 — Une pompe hydraulique
sous la place Morichar

38 1795-1914

Le temps du foisonnement

- 39 — La commune de Saint-Gilles
- 42 — Quand la Ville de Bruxelles
voulait annexer Saint-Gilles
- 44 — Dernières épidémies
- 45 — Révolution industrielle
- 46 — Des Saint-Gillois par milliers
- 47 — Usines et ateliers à foison
- 55 — L'idéal du progrès pour tous
- 57 — De la patate au tram « chocolat »
- 59 — La patrouille bourgeoise,
ancêtre de la police communale
- 60 — La formation des quartiers
- 69 — Enterrer ses morts

72 1914-2016

Saint-Gilles à l'heure contemporaine

- 72 — Le bâti, touche par touche
- 75 — La Première Guerre mondiale :
mémoire et effets
- 80 — La Seconde Guerre mondiale :
réseaux de résistance
- 83 — La politique après-guerre
- 85 — Le siècle des communications
- 92 — Une rénovation maille par maille
- 97 — Les facettes du développement
économique
- 103 — Un joyeux melting pot
- 105 — Le monde dans une commune

II.

ENSEIGNEMENT ET ASSISTANCE PUBLIQUE

112 L'enseignement,

une ambition saint-gilloise

- 113 — Un enseignement rural
- 113 — Le monde se construit
par les écoles
- 116 — Une architecture de progrès
pour une école innovante
- 118 — L'enseignement secondaire
- 119 — Plusieurs réseaux mais pas
de guerre scolaire

120 De la charité privée

à l'aide sociale publique

- 120 — Du Moyen Âge à la Révolution
française
- 121 — L'empreinte républicaine
- 121 — Le retour du privé
- 122 — Les prémices d'une politique sociale
- 122 — La création de mesures structurelles
pour l'aide aux personnes
- 125 — L'hôpital Molière
- 126 — Après la Grande Guerre, la CAP
- 127 — Le secteur social se structure
- 128 — Les logements sociaux
- 132 — Les œuvres de la paroisse
- 132 — 1977, le premier CPAS
- 133 — Un vaste tissu associatif



III. LE PARCOURS DES ARTISTES

- 136 Le « carnaval des styles » :
l'architecture à Saint-Gilles**
- 138** — Le néoclassicisme
- 139** — L'éclectisme et l'historicisme
- 142** — L'hôtel de ville
- 150** — La prison de Saint-Gilles
- 152** — L'église Saint-Gilles
- 153** — L'église de la Sainte-Trinité
- 155** — Saint-Gilles, aux origines
de l'Art nouveau
- 170** — Art Déco et modernisme
- 174** — Modernisme d'après-guerre
et postmodernisme
- 178 Ateliers, cours
et parcours d'artistes**
- 179** — Ateliers et galeries
- 181** — Une académie pour tous
- 184** — L'art contemporain court les rues
- 186 Belles lettres, notes de musique
et pas de danse**
- 186** — Saint-Gillois d'hier
- 188** — Saint-Gillois d'aujourd'hui

IV. SAINT-GILLES S'AMUSE

- 192 Cabarets, théâtres et cinémas**
- 193** — Cabarets et guinguettes
- 193** — D'avenir et de gaîté
- 194** — Aegidium, la magnifique
- 196** — La Maison du Peuple
- 198** — La nostalgie des grands écrans
- 200** — Le théâtre d'avant garde
- 201** — Fabriques à culture
- 202 C'est l'Union, c'est l'Union,
c'est l'Union qui sourit**
- 202** — Haut en couleurs
- 203** — La consécration
- 204** — L'Union 60
- 205** — La Butte de Joseph Marien
- 205** — Le QG des Apaches
- 207** — Grandeur (sûrement!) et
décadence (même pas...)
- 208 Palmarès sportif**
- 208** — Un ballodrome place Morichar
- 209** — Pêche et tir
- 209** — Gymnastique
- 210** — Athlétisme
- 210** — Saint-Gilles-les-bains
- 214 Kuulkappers, folklore et carnaval**
- 215** — Le gentil Lomme
- 216** — Pietje, Lowiske et Chareltje,
le petit géant
- 217** — L'Ordre des *Kuulkappers*
- 218** — Un carnaval, un vrai!

V. SAINT-GILLES AUJOURD'HUI

- 222 Les noms de rue**
- 222** — Des noms géographiques
- 223** — Des artistes au coin des rues
- 223** — Des personnages
aux talents multiples
- 224** — L'Histoire et des histoires
- 226** — Signes des temps
- 228** — Les affaires publiques, forcément
- 230 Saint-Gilles écrit, chanté et vécu**
- 242 Parlez-vous saint-gillois?**
- 244 Notes**
- 246 Index**
- 248 Bibliographie**
- 251 Liste des abréviations**
- 253 Remerciements**



1216–2016

LES GRANDS REPÈRES



© APEB 2015.



Coll. P. Debouverie.



© BNF, Cartes et plans.

1216

Création de la paroisse dédiée à saint Gilles sur le territoire d'*Obbrussel* (Haut-Bruxelles), qui devient officiellement un village en 1222.

Vers 1450

Le chou, spécialité des maraîchers de Saint-Gilles, les *kuulkappers*, s'introduit dans les cuisines bourgeoises.

1672

Construction du fort de Monterey par les Espagnols, édifié sur les hauteurs de Saint-Gilles et qui sera démantelé en 1782.

1725–1730

Percement de la chaussée de Waterloo entre la Barrière de Saint-Gilles et La Bascule.

1795

Politiquement, la commune de Saint-Gilles voit le jour le 14 fructidor an III de la République, soit le 31 août 1795.

REPÈRES DE POPULATION

1525 Le village compte 41 maisons pour environ 250 habitants

1831 1986 habitants

1850 4956 habitants

1880 33 127 habitants

1890 40 289 habitants

1900 51 753 habitants

1910 63 000 habitants

En janvier 2015

49 981 personnes étaient inscrites dans les registres de la population : 25 092 hommes et 24 889 femmes, 26 122 Belges et 23 859 étrangers, parmi lesquels 16 951 ressortissants européens et 6 908 non européens.



Coll. CHSG.



Coll. Lemaire.



Coll. privée.



Coll. P. Briquet.



Coll. privée.

1837

Établissement près de la porte de Hal de la filature de lin, la Linière, qui avec 1200 travailleurs, dont 80 % d'ouvrières, fut l'usine la plus importante de la commune.



Coll. B. Poncelet.

1866

Plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise par Victor Besme, qui comprend l'aménagement d'une grande partie du territoire de Saint-Gilles. Ouverture de 43 rues nouvelles.

1864

Première maison communale sur le parvis Saint-Gilles.

1869

Inauguration de la gare du Midi. Première ligne de chemin de fer américain, tramway tiré par des chevaux.

1874

Construction d'une vaste glacière dans la rue qui porte aujourd'hui son nom.

1878

Une nouvelle église voit le jour au parvis, à l'emplacement de la précédente.

1880

Inauguration de l'Hôtel des Monnaies, destiné à frapper la monnaie.

1884

Mise en service de la prison de Saint-Gilles.

1895

Inauguration du nouveau cimetière de Saint-Gilles, dans le prolongement de l'avenue du Silence à Uccle.



Coll. AMH (Victor Horta © Sofam 2016).



Coll. Lemaire.



© APEB 2015.



Coll. ACSG.



Coll. Union 1897 – Les Archives.

1896

Plus de 9 000 personnes sont employées dans le secteur industriel à Saint-Gilles.

1898

Victor Horta construit sa maison et son atelier rue Américaine, aujourd'hui transformés en Musée Horta.

1890-1910

La commune se dote d'un réseau d'écoles performant et novateur.

1904

Inauguration de l'hôtel de ville, place Van Meenen.

1906

Inauguration de la Maison du Peuple sur le parvis Saint-Gilles.

1915-1918

Emprisonnement de patriotes à la prison de Saint-Gilles, qui seront fusillés par l'occupant, comme Édith Cavell, Philippe Baucq et Gabrielle Petit.

1933-1935

L'Union saint-gilloise aligne 60 matches sans défaite entre le 8 janvier 1933 et le 10 février 1935, un record toujours inégalé.

1952

Paul-Henri Spaak est bourgmestre de Saint-Gilles, jusqu'en 1957.

1964

Construction de la tour du Midi.

1968

Premier cours de bande dessinée créé en Europe à l'Institut Saint-Luc par Eddy Paape.



© Philippe Ruelle, 1988.



© APEB 2015.



© AL.

1977-1992

Travaux du métro entre l'Altitude 100 et la gare du Midi.

1986

Renaissance du marché de la place Van Meenen.

1988

Premier Parcours d'Artistes, biennale d'art contemporain.

1990

Rénovation urbaine avec les quartiers d'initiatives suivis par les contrats de quartier, dont deux sont en cours de réalisation.

À partir de 1992

Extension de la gare du Midi pour accueillir les TGV.

1997

La Maison Hoguet, construite en 1928 pour abriter des ateliers de filature et de confection, est transformée pour accueillir la bibliothèque communale et La Maison du Livre.

2007

L'imprimerie Goffin, rue de Belgrade, est transformée pour devenir la Maison des Cultures.

2013

Piétonnisation du parvis Saint-Gilles.

2016

Huit-centième anniversaire de Saint-Gilles.



Bruxelles

Le faubourg de St. Gilles, vue prise de la tour



Le faubourg de
Saint-Gilles vu
depuis la tour de
l'hôtel de ville,
vers 1908

(coll. Belfius Banque
© ARB-SPRB).

la tour de l'Hôtel Communal.



Saint-Gilles

UNE HISTOIRE

- 1216-1795** DE LA PAROISSE À LA COMMUNE
- 1795-1914** LE TEMPS DU FOISONNEMENT
- 1914-2016** SAINT-GILLES À L'HEURE CONTEMPORAINE





1216–1795 DE LA PAROISSE À LA COMMUNE

À partir du XIII^e siècle, un village se construit lentement et sûrement, avec ses moulins et ses maraîchers, ses chaussées et ses premiers cabarets. Lieu de passage des armées et des épidémies, il se dotera d'un fort et d'une léproserie.

D. Schellings,
vue ancienne
de Saint-Gilles
© KBR/CdE.



L. Speckaert,
*Ancienne carrière de
sable de Saint-Gilles*
(coll. CHSG).



Les ressources d'un territoire

Faute de témoignages archéologiques, l'histoire très ancienne de Saint-Gilles est mal connue. Seuls deux éclats de silex attribuables à l'époque néolithique ont été découverts au XIX^e siècle. On sait néanmoins que la région bruxelloise est habitée par l'homme depuis cette époque. La présence de voies romaines a été signalée dans la commune, bien qu'aucune fouille n'ait pu le démontrer¹.

L'intérêt de ce territoire résidait particulièrement dans

sa configuration géographique, hydrographique et géologique. Le site présentait une vaste plaine alluviale souvent inondée, surmontée par une forte pente, que l'on devine encore aisément du haut de la commune en dirigeant le regard vers la porte de Hal ou la gare du Midi. D'innombrables points d'eau alimentaient les puits et les fontaines de la contrée et plus tard même de la ville de Bruxelles. Les rivières, comme la Senne, et les ruisseaux ont favorisé la construction de moulins et le développement de multiples activités comme l'agriculture, la



H. Collaert,
Vue de Saint-Gilles, d'après
Hans Bol,
vers 1560
© AVB/FI Album
XI-24-5.

pêche et l'élevage, qui encouragèrent le peuplement de Saint-Gilles.

Le sol, argileux à l'ouest de la plaine et sablonneux à l'est, a permis le développement de sablonnières puis de briqueteries, nécessaires aux constructions, ainsi qu'à la manufacture et à l'artisanat. La forêt de Soignes, toute proche, fut le grenier à bois des Saint-Gillois, leur fournissant un moyen de chauffage et, plus tard, la matière brute pour l'érection de chaumières et la fabrication de meubles. Les moutons, paissant dans la plaine où poussaient aulnes et peupliers, ne

fournissaient pas seulement de la viande mais aussi la laine qui contribuera au développement d'une industrie drapière.

Saint Gilles à Obbrussel

C'est en 1216 qu'apparut pour la première fois dans un manuscrit le nom d'*Obbrussel*, littéralement « le Haut-Bruxelles ». C'est également cette année-là que fut décidée la construction d'une première église, dédiée à saint Gilles.

Entre le VIII^e et le XI^e siècle, un hameau dit *Obbrussel* s'est



J. de Deventer,
*Carte manuscrite
de Bruxelles et de
ses environs*, milieu
du XVI^e siècle
© KBR/CP.



formé dans la partie nord de la paroisse de Forest, contiguë au premier noyau urbain bruxellois. Au XII^e siècle, ce hameau s'étendait de l'église de la Chapelle à Bruxelles, c'est-à-dire aux portes de la ville de l'époque, aux environs de l'Altitude 100 à Forest.

Au début du XIII^e siècle, le territoire bruxellois connut une importante croissance économique et démographique. Dans ce contexte, en 1216, le duc de Brabant Henri I^{er} autorisa le

hameau d'*Obbrussel* à s'ériger en paroisse autonome et à construire sa propre église.

C'est aux abords de celle-ci que le premier noyau villageois s'est organisé. Il comprenait notamment le cimetière, le presbytère, un ermitage où vivaient quelques recluses, la *Geesthuis* ou Maison du Saint-Esprit (voir p. 120) et une auberge à l'en-seigne *Die Swaene* (Au Cygne).

À une date inconnue mais avant 1222, *Obbrussel*, seigneurie du duc de Brabant, fut doté d'un

échevinage particulier, garant des libertés juridiques et économiques accordées aux habitants par Henri I^{er}. Après 1229, les échevins eurent leur propre sceau, représentant le patron d'*Obbrussel*, saint Gilles, portant l'inscription « *Sigilum scabinorum de Obbruxella* ».

Le développement de Bruxelles dans le courant du XIII^e siècle déboucha sur l'annexion administrative du village d'*Obbrussel* à la Ville de Bruxelles, le 14 février 1296. Au



Charte de 1216
ratifiant la création
de la paroisse
d'*Obbrussel*
© AEB.



XIV^e siècle, le territoire sur lequel Bruxelles étendait sa juridiction, appelé la « cuve », était composé du pentagone et de huit villages : Saint-Gilles, Ixelles, Etterbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Schaerbeek, Molenbeek-Saint-Jean, Anderlecht et Forest. Les habitants des hameaux et villages relevant de la cuve dépendaient, sur les plans administratif, commercial et judiciaire, de la Ville, à laquelle ils payaient des taxes. En échange, ils bénéficiaient des mêmes droits et libertés que les habitants de la cité.

Sceau de la commune de Saint-Gilles, milieu du XIII^e siècle (coll. CHSG, fonds R. Dons).



R. Cantagallina,
Saint-Gilles et
la porte de Hal,
1612-1613
© IRPA.





Tympan de l'église
Saint-Gilles
© APEB 2015.

Gilles, saint, pèlerin et ermite

Pourquoi le hameau baptisé *Obbrussel* au Moyen Âge fut-il progressivement connu et reconnu au fil des siècles sous le nom de Saint-Gilles-lez-Bruxelles ? De par le culte voué à Gilles l'Ermite, patron des infirmes, des mendiants et des forgerons, sanctifié au VIII^e siècle. Mais pas seulement.

En 1216, lorsque naît la paroisse d'*Obbrussel*, elle est immédiatement placée sous le patronage de saint Gilles, qui donne son nom à la nouvelle église. Une seule raison ne suffit pas à expliquer ce choix. Ce saint jouissait à l'époque, en France et en Lotharingie, d'une grande faveur auprès du peuple chrétien et son culte s'était



Blason de la
commune de
Saint-Gilles
© TVD.

fort répandu dès les premières croisades au XI^e siècle².

Selon diverses légendes, Gilles l'Ermite était un Athénien, connu dans la Grèce du VII^e siècle sous le nom d'Aegidius, signifiant littéralement « un illustre sans terre »³. Les pouvoirs divins qu'on lui attribuait, dont celui de la guérison des malades et des infirmes, firent sa renommée. Il se rendit à Rome puis se retira dans une forêt non loin de Nîmes, dans le Gard. Il fut chaleureusement accueilli à Arles, puis au bord du Gardon par saint Vérédème, avant de se retirer en ermite dans la vallée flavienne.

Poursuivie par les chasseurs du roi Flavius, une biche vint se réfugier dans la grotte où il demeurerait. Voulant atteindre l'animal, l'un des chasseurs transperça la main du saint. Découvrant saint Gilles blessé, le roi, ému, lui offrit la vallée flavienne pour y bâtir un monastère, qui connut plus tard un très grand rayonnement. Cette légende est liée à la fondation de l'abbaye de Saint-Gilles (Gard), lieu de pèlerinage important sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les pèlerins s'y arrêtaient et, à leur retour au pays, chantaient les louanges de saint Gilles⁴.

Ses pouvoirs magiques, son humilité, sa détermination à rejeter la fatalité des guerres et de la misère, les connaissances scientifiques dont on le gratifiait, son profil d'ouvrier des pauvres, ses mains de bâtisseur, sa foi en



l'Éternel pour un monde de paix et d'entraide fraternelle, tout cela a donné naissance au culte de saint Gilles, après son décès survenu entre 721 et 726.

Au Moyen Âge, ce culte était très important, non seulement en Provence mais également dans la plupart des pays de la chrétienté. C'était à saint Gilles que l'on se confessait le plus volontiers, puisqu'il assurait l'absolution. « Le pèlerinage au tombeau de saint Gilles prit un développement toujours croissant. Dès le milieu du XI^e siècle, il est rangé parmi les plus fréquentés de la chrétienté, à côté de ceux de Rome, de Jérusalem et de Compostelle »⁵. Ce n'est toutefois qu'en 1865 que des fouilles à Saint-Gilles-du-Gard exhumèrent ce qui, selon toute vraisemblance, est le tombeau où avait reposé le corps du saint homme avant son transfert à Toulouse.

En 1216, le choix de saint Gilles pour la paroisse

LES CHEMINS DE SAINT-GILLES

Initié au IX^e siècle dans la ville portuaire de Saint-Gilles (Gard), le pèlerinage de Saint-Gilles attirait les foules venues vénérer les reliques du moine du même nom. Du IX^e

au XIII^e siècle, Saint-Gilles était le port le plus oriental du sud de la France : c'est donc là que de nombreux pèlerins embarquaient pour Rome et la Terre sainte. Après un déclin de plusieurs siècles, le chemin de Saint-Gilles a retrouvé, depuis une quarantaine d'années, une certaine vitalité. Dans la commune bruxelloise, un sentier débutant à la porte de Hal mène à Saint-Jacques-de-Compostelle, empruntant une partie du chemin vers Saint-Gilles (Gard).

Coquille près de la porte de Hal, balisant la route du pèlerinage
© APEB 2015.



d'Obbrussel répondait donc à plusieurs préoccupations : profiter de la renommée internationale de Gilles l'Ermite, honorer la mémoire de celui qui avait le don de la guérison – la paroisse

hébergeant à cette époque une léproserie – et saluer le patron des infirmes et des forgerons – le hameau étant réputé pour ses forges, la fabrication d'outils et de matériaux de construction.

SAINT-GILLES EN DEHORS DE SAINT-GILLES

La renommée du saint a entraîné la multiplication de lieux qui lui sont dédiés. Citons, en Flandre, la commune de Saint-Gilles-Waes (Sint-Gillis-Waas).

Saint-Gilles est également un quartier de Liège et Saint-Gilles-lez-Termonde (Sint-Gillis-bij-Dendermonde) une section de la ville de Termonde. À Namur, le Saint-Gilles était un hôpital, avant de devenir le siège du parlement wallon. En France, une quinzaine de communes répondent à ce nom. La plus connue est la ville de 70 000 habitants située

dans le Gard. Mentionnons également Saint-Gilles-Croix-de-Vie, Saint-Gilles-de-Crétot, Saint-Gilles-de-la-Neuville, Saint-Gilles-des-Marais, Saint-Gilles-du-Mené, Saint-Gilles-les-Bois, Saint-Gilles-les-Forêts, Saint-Gilles-Pligeaux, Saint-Gilles-Vieux-Marché et Saint-Gilles-les-Bains à La Réunion. Une commune québécoise porte également cette dénomination.



Saint-Gilles, Québec.



Anonyme, Scène de la légende de saint Gilles, début du XVI^e siècle (Martens, 2016).



La Senne
aujourd'hui, limite
entre Saint-Gilles
et Anderlecht
© APEB 2015.



Un village traversé par les eaux

Le réseau des eaux de Saint-Gilles n'est plus que le fantôme de ce qu'il fut autrefois, et ce pour plusieurs raisons, dont un degré d'urbanisation élevé et le détournement des ruisseaux. La Senne constitue la limite ouest de la commune. Un de ses affluents, l'Elsbeek, provient de deux sources qui se rejoignent à proximité de la porte de Hal : une sous la place Morichar et une

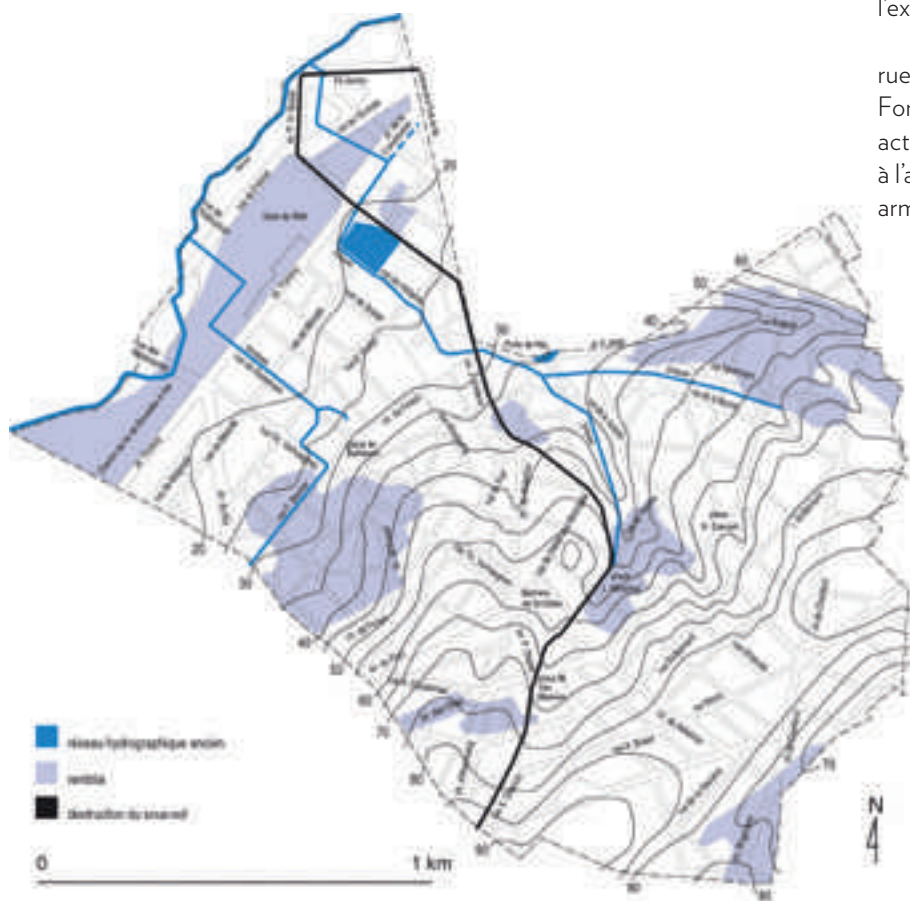
autre près de la bien nommée rue de la Source⁶. De nombreux étangs parsemaient la commune : l'étang de la Tour près de la porte de Hal, les étangs du parc Pierre Paulus, dont on distingue encore des traces, celui du château-ferme de Bethléem ou encore celui du *Nieuwmolen*.

Le village fut la principale source d'alimentation en eau de Bruxelles. À cette fin, de nombreux puits de captation ont été construits, notamment sous la place Morichar.

Des moulins à Saint-Gilles

Dès la fin du XIII^e siècle, les textes nous renseignent sur la présence de plusieurs moulins à eau sur le territoire de Saint-Gilles. Dans l'axe de l'actuelle rue du Danemark, sous les actuelles voies de chemin de fer, s'élevait le *Nieuwmolen* (voir également p. 210). Ce moulin est cité dès 1262. Au XVII^e siècle, il fut cédé à la Ville de Bruxelles et aménagé en poste de défense. La Ville le vendit à un huilier en 1818. Les travaux de voûtement de la Senne mirent fin à l'existence du moulin en 1955.

À l'intersection des actuelles rue d'Angleterre et avenue Fonsny, le ruisseau Elsbeek actionnait le *Slijpmolen*, servant à l'aiguisage et au polissage des armes et armures. Ce moulin



Carte du cadre naturel de la commune (Brussels UrbIS[®] © 1.06, dessin C. Ortigosa).



Le Nieuwmolen
(coll. ACSG).



Le Nieuwmolen
vers 1900
(coll. CHSG).

disparut dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'Elsbeek alimentait également le *Volmolen*, situé près de la porte de Hal. Il était affecté à la préparation des écorces dont se servaient les tanneurs bruxellois⁷. Des vestiges

de ce moulin furent mis au jour par des fouilles en 1998⁸.

Dès le début du XVI^e siècle, plusieurs moulins à vent furent installés dans le haut du village, aux abords de la Barrière de Saint-Gilles. Au milieu du XVII^e, ils étaient au nombre de trois : un à l'angle des actuelles rue de l'Hôtel des Monnaies et chaussée de Waterloo, les deux autres entre la chaussée d'Alseberg et l'avenue Paul Dejaer. Achetés par l'État pour être affectés à la mouture des écorces de la drêche – résidu de l'orge lors de la préparation de la bière, destiné à l'alimentation du bétail –, ils furent ensuite employés à la fabrication de la poudre à canon. Ils explosèrent le 25 mai 1667. À la fin du XIX^e siècle, l'actuelle rue d'Albanie portait encore le nom de rue du Moulin à Vent.



Coupeurs de choux
en route pour le
marché, 1882

© KBR, coll. CHSG,
fonds R. Dons.

Né dans les choux

Au Moyen Âge, et jusqu'aux Temps Modernes, les deux principales activités à Saint-Gilles étaient la culture de

céréales et la culture maraîchère, particulièrement celle du chou de Bruxelles, dont découle le sobriquet *kuulkappers* (coupeurs de choux), endossé par les Saint-Gillois. C'est

probablement au XII^e siècle que le chou de Bruxelles fut cultivé de manière intensive à *Obbrussel*. En effet, arrivées à saturation dans le centre-ville, les cultures maraîchères durent être étendues vers les faubourgs. Saint-Gilles étant une petite entité, ses cultivateurs optèrent pour le chou s'élevant en grappes sur des troncs, assurant un rendement maximal. C'est à partir du XV^e siècle, en pleine Renaissance, que ce légume fut introduit dans les cuisines bourgeoises, d'abord en France, et particulièrement en Alsace.

DE LÉPROSERIE À FACULTÉ DE MÉDECINE

En 1174 fut fondée une léproserie à l'endroit de la rue Haute où se dresse aujourd'hui l'hôpital Saint-Pierre. Cette institution se situait sur le territoire d'*Obbrussel* jusqu'à la construction de la seconde enceinte, qui mit la rue dans le giron de Bruxelles. La léproserie fut transformée en

couvent des religieuses de Saint-Pierre, avant de devenir le siège des premières leçons cliniques de l'Hôpital royal fondé par Joseph II en 1783. Ainsi naquit l'hôpital Saint-Pierre, berceau de la faculté de Médecine de la future Université libre de Bruxelles.



La porte de
Hal avant sa
transformation,
photographie de
Guillaume Claine,
1852
(coll. CHSG).



Vue extérieure
de la porte
de Hal, 1819
© AVB/FI B-60.



P. Vitzthumb,
la porte de Hal
vue de l'intérieur
de la ville, 1826
© AVB/FI C-11837.

de Bruxelles se transformèrent
en cul-de-sac ou disparurent.

Construite en 1381 sur le ter-
ritoire de la ville, la porte de Hal
constitue le dernier vestige de la
seconde enceinte de Bruxelles. Il
fut mis fin à sa fonction militaire
dès 1564. L'enceinte, qui comp-
tait sept tours, fut détruite entre
1818 et 1840 pour permettre la
construction des boulevards de
la « petite ceinture ».

La porte de Hal servit
successivement de grenier,
de dépôt de mendicité, de
prison militaire et de dépôt



Tracé de la
seconde enceinte
(coll. ACSG).





Porte de Hal, salle
du premier étage
© AVB/FI C-4430.



d'archives, avant d'être transformée en musée à partir de 1847. Autour de 1570, elle fut même, pendant quelques années, la première église luthérienne de Bruxelles.

Pendant l'occupation hollandaise, la Ville voulut détruire la porte, qui la gênait dans ses projets d'agrandissement. L'édifice trouva en la personne de la princesse d'Orange, qui l'aimait

particulièrement, un farouche défenseur.

En 1868, l'architecte Henri Beyaert adapta l'édifice à sa nouvelle fonction de musée et en modifia largement l'aspect extérieur. L'ancienne porte fut métamorphosée en un « château de conte de fées » de style néogothique.

Après d'importants travaux de restauration terminés en 2008, la porte de Hal, comme neuve, veille tel un phare sur l'entrée de Saint-Gilles. Le musée présente une collection sur l'histoire de la seconde enceinte de Bruxelles et accueille des expositions temporaires. Parmi les très belles pièces qu'il recèle, citons les armures et chevaux d'Albert d'Autriche.

La porte de Hal
restaurée par
Henri Beyaert
(ADVG © SPRB).



Ferme Het Lindeken, début du XVIII^e siècle
© ACPASB/CP 341.



Maison dite de Sale, vers 1672
© AGR/CPM 1155, plan 18.

Fermes et manoirs

À partir du XV^e siècle, plusieurs propriétés, parfois plus résidentielles, s'implantèrent dans le paysage saint-gillois, débordant d'un pentagone déjà trop étroit : la maison dite de Sale, de la famille bruxelloise van den Heetveld, située approximativement à l'angle de la rue de la Linière et de l'avenue Henri Jaspar, devint une auberge au milieu du XVII^e siècle ; le manoir de Fontange, au milieu de l'îlot formé par la chaussée de Forest, les rues de l'Église Saint-Gilles, d'Andenne et Vanderschrick ; la ferme de la famille Swaef dans le bas de la rue Vlogaert, au niveau de la place des Héros ; la ferme *Het Lindeken* rue Émile Féron, entre la rue Joseph

Claes et la place des Héros ; la *Piermans Hoff square* Baron Bouvier.

Le château-ferme de Bethléem se trouvait à l'emplacement de l'École n° 4, rue du Danemark et place de Bethléem. Immense propriété aux origines mal connues, mais marquant le paysage saint-gillois au moins à partir du début du XVI^e siècle, le château possédait – comme en témoignent les plans – une emprise au sol impressionnante, de la rue Émile Féron à la place de Bethléem. Résidence de familles nobles, il servit entre 1696 et 1698 d'hôpital militaire. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les bâtiments servirent tour à tour de cabaret, de distillerie et de lazaret, avant leur destruction entre 1884 et 1894.



Château-ferme de Bethléem, début du XVIII^e siècle
© ACPASB/CP 341.

Heurts et malheurs

Lieu de passage tant des armées que des épidémies, Saint-Gilles vécut un XV^e siècle de désastres. En 1414, le village fut occupé par les soldats de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, alors en guerre avec la France. La Ville de Bruxelles leur ayant interdit



Deuxième église
Saint-Gilles, début
du XVIII^e siècle
© ACPASB/CP 341.

périt jusqu'à 300 personnes par jour sur le seul territoire de la ville de Bruxelles.

Déjà éprouvée par les guerres de la fin du XV^e siècle, Saint-Gilles le fut à nouveau à la fin du XVI^e, lors des Guerres de Religion. Ainsi, en 1578, la ville de Bruxelles décida de démolir l'église Saint-Gilles afin d'éviter que les assiégeants ne puissent s'en servir comme poste d'observation. Dès le rétablissement du pouvoir espagnol, on entama la construction d'une nouvelle église, dont le chœur fut consacré au début du XVII^e siècle, mais dont l'achèvement tarda jusqu'en 1756 (voir p. 152).

d'entrer, ils se replièrent sur Saint-Gilles, non sans grabuge.

En 1489, le village souffrit des guerres entre Maximilien d'Autriche et ses sujets rebelles de Louvain, de Bruxelles et des grandes villes de Flandre. Comme si cela ne suffisait pas, la peste fit des ravages dans une contrée dévastée par la guerre. Il

En deux siècles, l'évolution démographique fut faible. En 1525, le village ne comptait que 41 maisons. Dans sa description de la paroisse en 1712-1717, le curé Nicolas Richart fournit le nom de quelque 520 habitants occupant 90 maisons⁹.

LE TIR À LA PERCHE

Du curé Richart (1706-1727), l'histoire n'a pas retenu les ouvrages canoniques *Jus pastorum* et *Pastor primitivus*. En revanche, sa querelle avec les tireurs du hameau est, elle, passée à la postérité. Les habitants d'*Obbrussel*, rejoints par ceux de Bruxelles, avaient coutume de tirer tous les ans sur un volatile factice dit « l'oiseau », placé sur

une perche fixée au sommet du clocher de l'église Saint-Gilles. Le tir, qui se faisait au mousquet et avait lieu aussi bien en dehors des messes que pendant celles-ci, occasionnait régulièrement des bris de vitraux. Le curé Richart obtint du Conseil de Brabant l'abolition de cette tradition. Mais nos tireurs ne s'en laissèrent point conter et continuèrent à viser

l'oiseau... voire un peu plus bas. L'Église fit appel à la maréchaussée pour protéger son bien. En guise de représailles, les tireurs refusèrent de payer les droits de funérailles. Finalement, ils s'en allèrent un peu plus loin, du côté des actuelles rues de la Perche et du Tir, dont les noms conservent précieusement cette facétieuse mémoire.



Le fort de Saint-Gilles

Les travaux défensifs de Bruxelles s'étalèrent sur plus de trois siècles, entre 1357 et 1675. À la première enceinte, construite au XIII^e siècle, vint s'ajouter la seconde, achevée en 1379, puis le fort de Monterey en 1675, à hauteur des actuelles rues du Fort et des Fortifications. Outre une révolution urbanistique, ce fut aussi un bouleversement fondamental de la vie sociale, économique et industrielle.

Dès la fin du XVI^e siècle, la seconde enceinte de Bruxelles fut renforcée du côté faisant face à Saint-Gilles. Des plateformes d'artillerie furent aménagées au

nord-est de la porte de Hal. Un ravelin – à savoir une construction extérieure de protection composée de deux murs formant un angle saillant – fut construit à l'emplacement de l'îlot formé par les rues de Russie, de Mérode et par l'avenue de la Porte de Hal.

À partir de 1672, le général don Juan Domingo de Zuniga y Fonseca, comte de Monterey, marquis de Taragone, gouverneur général des Pays-Bas espagnols de 1670 à 1675, s'employa activement à compléter et moderniser les fortifications de Bruxelles en vue de mettre la ville à l'abri d'une attaque venant du sud. La réalisation majeure de ce programme fut, entre 1672 et 1675, la construction d'un fort sur les hauteurs de Saint-Gilles, permettant le contrôle de toute la zone d'approche méridionale des remparts de Bruxelles. La

construction de l'édifice nécessita la démolition de trois moulins à vent des XVI^e et XVII^e siècles, situés sur le site de l'actuelle Barrière. Couvrant une superficie de six hectares, le fort offrait une large vue sur la vallée de la Senne.

Ce fut une entreprise colossale, qui demanda la collaboration de nombre de Saint-Gillois. Le sable, l'argile, la pierre et le bois traités dans la commune furent exploités au maximum pour renforcer les remparts de cette partie de l'agglomération. Un terrain de près de dix hectares appartenant à l'abbaye de La Cambre fut exproprié afin d'y établir les briqueteries qui allaient fournir les deux millions de briques utilisées pour l'érection du fort. Briqueteries, scieries, sablonnières... tous les chantiers furent mobilisés. Les terrassiers, carriers, menuisiers, charpentiers

Fort de Monterey, début du XVIII^e siècle
© ACPASB/CP 341.

Reproduction du tracé du fort de Monterey sur le plan communal de 1958 par R. Dons (coll. CHSG).



puis, progressivement, les ferronniers, serruriers, plafonneurs, vitriers et peintres furent appelés à la rescousse.

Rapidement, cependant, cette impressionnante muraille se révéla inefficace. Elle n'empêcha pas le bombardement de Bruxelles, et particulièrement de sa Grand-Place, par les Français en 1695. Au XVIII^e siècle, l'occupation autrichienne apporta, bon gré mal gré, des périodes de sécurité qui favorisèrent le développement économique et les échanges commerciaux avec la Flandre, la Wallonie et la France.

En 1782, dans le cadre du démantèlement des fortifications, les terrains et bâtiments du fort furent vendus avec obligation de démolition et de nivellement.

C'est au fort de Monterey que la maison communale de Saint-Gilles doit son appellation d'hôtel de ville et le sceau communal sa couronne crénelée, privilèges en principe seulement accordés aux villes fortifiées. C'est Guillaume, roi des Pays-Bas, qui les octroya à Saint-Gilles, selon une ordonnance de 1820.

Plan de Bruxelles et du fort de Monterey, *Cartes des environs de plusieurs places [fortes] entre l'Escaut et la Meuse*, vers 1700
© BNF, Cartes et plans.





Le village de
Saint-Gilles en 1725
© AGR/CPM 171.

Modernisation des réseaux de communication

Au XVIII^e siècle, les réseaux de communication terrestre s'intensifièrent avec l'aménagement des chaussées d'Alsemberg, de Waterloo et de Forest. Des liaisons régulières furent assurées par diligence vers Charleroi, Mons, Namur et Paris notamment. L'indispensable charbon wallon était ainsi convoyé vers la capitale, pour les chaudières des particuliers mais aussi pour les fourneaux des entreprises et des artisans.

La contrée rurale s'industrialisa. L'agriculture et l'élevage cédèrent progressivement du terrain aux activités industrielles, à l'artisanat et au commerce. Cela alla de pair avec un peuplement important de la commune, une urbanisation s'accroissant à une vitesse exponentielle et un développement des voies de communication terrestre.

Deux routes aboutissaient à la porte de Hal en provenance du sud de la région bruxelloise : d'une part, le chemin de la vallée de la Senne (dit *Oude Herbaene van Halle tot Brussel* ou *Oude Vorstweg*, aujourd'hui rue Émile Féron) qui serpentait sur la rive droite de la rivière, menant au-delà de Forest jusqu'à Hal, en passant par Drogenbos et Beersel ; d'autre part, le chemin d'Uccle (future chaussée de Waterloo) menant au plateau de l'Altitude 100, où aboutissaient plusieurs chemins venant d'Uccle. La chaussée de Forest, établie à la fin du XVII^e siècle pour contourner le fort de Monterey, fut pavée, par tronçons, entre 1711 et 1713. L'ancien chemin vers Uccle-Stalle, dont la rue Garibaldi marque encore partiellement l'emplacement, fut remplacé par l'actuelle chaussée d'Alsemberg, construite en 1726-1727.



LA CHAUSSÉE DE WATERLOO, PREMIER CORRIDOR WALLON

Vue de la chaussée de Waterloo entre la Barrière et la porte de Hal, vers 1900 (coll. Lemaire).



Avant le XVIII^e siècle, il n'y avait pas de chaussée de Waterloo à Saint-Gilles. C'est le *Waeltsche wegh* ou chemin wallon, une chaussée pavée, qui assurait la liaison entre

Bruxelles, Namur et Charleroi par la porte du Coudenberg, le bas d'Ixelles et la chaussée de Vleurgat jusqu'au hameau de Vleurgat (aujourd'hui La Bascule). Comme les accidents étaient fréquents sur la pente raide de la chaussée de Vleurgat (aujourd'hui encore, dès qu'il neige, cette partie de la chaussée devient vite impraticable), le gouvernement autrichien décida de la construction d'une chaussée allant de la porte de Hal à Vleurgat pour rejoindre le *Waeltsche wegh* et conduire vers Namur et le Hainaut.



Vue de la chaussée de Waterloo vers Ma Campagne, vers 1900 (coll. Lemaire).



LA VILLE À MA CAMPAGNE

Autrefois, Ma Campagne fut un charmant endroit de villégiature. C'était un but de promenade mi-urbain, mi-champêtre, l'extrême limite de l'agglomération ; plus loin, c'étaient les champs. Le carrefour doit son nom à une ancienne guinguette construite vers 1845 au coin des chaussées de Charleroi et de Waterloo. Cet établissement connut un important succès tout au

Guinguette
Ma Campagne
(coll. CHSG).



long du XIX^e siècle, jusqu'à sa destruction en 1906 et son remplacement par un majestueux immeuble Art nouveau de l'architecte De Lestré-de Fabricebeckers.

Ma Campagne
vers 1910

(coll. Belfius Banque
© ARB-SPRB).

De 1725 à 1730 eurent lieu les travaux de construction de l'actuelle chaussée de Waterloo, entre la Barrière de Saint-Gilles et La Bascule. À hauteur de Ma Campagne, cette nouvelle chaussée enjambait par un pont un ancien chemin creux. L'avenue du

Haut-Pont perpétue le souvenir de cet ouvrage démoli vers 1870. À la fin du XVIII^e siècle, le démantèlement des fortifications de Bruxelles et du fort de Monterey permit de rectifier le tronçon de la chaussée de Waterloo compris entre la porte de Hal et la Barrière.



L'utilisation de ces voies de communication était soumise à un péage. À partir du XVIII^e siècle, un droit de passage fut perçu pour tous les véhicules, chevaux et marchandises qui transitaient entre les routes d'Alsemberg et de Namur. Une différenciation tarifaire était déjà d'application puisque le péage était calculé, à la Barrière de Saint-Gilles, en fonction du nombre de chevaux et d'essieux des charrois. À l'autre extrémité, les péages se situaient respectivement à La Bascule, aujourd'hui quartier d'Uccle, et au *Spijtigen Duivel*, un café de la chaussée d'Alsemberg. Ils étaient, eux, calculés au poids, ce qui valut son nom au quartier commerçant d'Uccle.

Une pompe hydraulique sous la place Morichar

Afin d'améliorer sa distribution en eau, la Ville de Bruxelles désigna, en 1661, l'entrepreneur Renéke Van der Zwalmen pour fabriquer, place Morichar, une machine hydraulique, révolutionnaire pour l'époque. Admiratif, Louis XIV lui-même engagea Renéke à son service pour édifier les prestigieuses fontaines de Versailles. En guise de remerciement, l'entrepreneur fut anobli sous le nom de Rennequin de Suallem, une francisation très approximative de celui d'origine. Depuis 1879, la pompe à eau est enfouie place Morichar, sous plusieurs mètres de terre...

P. Vitzthumb,
La machine hydraulique, 1826
© AVB/FI 11753.



J.-B. Van Moer,
Le haut-pont, 1845
© MVB, coll. CHSG.





1795–1914 LE TEMPS DU FOISONNEMENT

Au XIX^e siècle, une commune se construit. Ce siècle vit l'édification de la commune de Saint-Gilles telle que nous la connaissons encore aujourd'hui. Les développements furent considérables et touchèrent tous les domaines. L'agriculture déclina au profit de l'industrie et de l'artisanat, les écoles comme les cafés s'implantèrent aux quatre coins des rues, le tram remplaça la diligence, les guinguettes annoncèrent les théâtres et les cinémas, tandis que Victor Horta opéra une révolution architecturale.

Ph. Vandermaelen,
*Plan parcellaire
de la commune
de Saint-Gilles
avec les mutations
jusqu'en 1837*
© KBR/CP.





L. Speeckaert,
*Panorama de
Saint-Gilles, s.d.*
© IRPA.

La Révolution industrielle, entraînant le développement d'une zone d'activités économiques de production le long de la ligne de chemin de fer entre la gare du Midi et les brasseries Wielemans-Ceuppens, ainsi que la recherche par les notables de quartiers plus verts et aérés sur les hauteurs, ont déterminé les deux axes de l'urbanisation saint-gilloise. Les plans d'ensemble de Victor Besme structurent la commune, de la prison au parvis en passant par l'hôtel de ville. Tout se bâtit, tant pour le bourgeois que pour l'ouvrier. Dès 1840, de nouveaux quartiers sont créés. D'abord le quartier Louise, puis les quartiers du Fort, de la station du Midi, du Parc, du Sud et de la Prison. Apparaissent ainsi les grandes percées : la chaussée de Charleroi, les rues de l'Hôtel des

Monnaies, Théodore Verhaegen, les avenues du Roi, du Parc, des Villas, Ducpétiaux... Saint-Gilles perd son caractère villageois et devient un faubourg, totalement urbanisé dès 1925, présentant un tissu urbain cohérent et une grande diversité architecturale. De 2700 habitants en 1840, il en atteint près de 60 000 au début du XX^e siècle.

La commune de Saint-Gilles

Politiquement, la municipalité de Saint-Gilles voit le jour le 14 fructidor an III de la République, c'est-à-dire le 31 août 1795. C'est en 1799 qu'elle devient une commune à part entière avec son maire, son conseil communal et son administration propre. À cette époque, c'est le préfet du département de la Dyle qui

désigne les membres de son conseil municipal, et qui nomme et révoque le maire. Le territoire de la Belgique actuelle est alors sous domination française, et le restera jusqu'en 1814. En 1811, le territoire exact de la commune est définitivement délimité par le géomètre officiel du département de la Dyle. Il reçoit la sanction impériale par décret du 24 janvier 1812.

Quand la future Belgique est rattachée aux Pays-Bas après le congrès de Vienne (1814-1815), c'est au roi Guillaume qu'il revient de désigner le maire et les échevins des communes belges. À Saint-Gilles sont ainsi nommés un maire et des échevins, ainsi que six conseillers municipaux, choisis parmi les propriétaires fonciers de la commune.

En 1825, le Conseil communal de Saint-Gilles est composé



Jean-Toussaint Fonsny
(coll. privée).



Frédéric Chomé-Steinbach
(coll. Lemaire).



Maurice Van Meenen
(coll. privée).

exclusivement d'agriculteurs, à l'exception d'un cabaretier. Les partis politiques apparaissent au milieu du XIX^e siècle : le Parti libéral d'abord (1846), le Parti catholique ensuite. Tous deux s'opposent sur plusieurs questions, dont l'organisation de l'enseignement et, plus fondamentalement, l'indépendance du pouvoir civil. À Saint-Gilles, les bourgmestres sont surtout libéraux – d'abord doctrinaires (c'est-à-dire conservateurs) avec Jean-Toussaint Fonsny (1861 à 1870 et 1872 à 1881), puis progressistes avec Frédéric

Chomé-Steinbach (1870 à 1872), Paul De Jaer (1881 à 1893) et Maurice Van Meenen (1893 à 1896 et 1900 à 1909).

Au fil des années, le système censitaire, qui réserve le droit de vote aux citoyens fortunés, va connaître des aménagements qui permettront l'entrée de représentants du Parti ouvrier belge (POB) au Conseil communal de Saint-Gilles dès 1890. Il est vrai que les ouvriers sont relativement nombreux à Saint-Gilles : en 1890, ils représentent 18,4 % d'une population qui n'a cessé de croître.



Coll. IHOES.

JEAN VOLDERS

Journaliste, Jean Volders (1855–1896) est l'un des fondateurs et des premiers dirigeants du Parti ouvrier belge, ainsi que du quotidien *Le Peuple*, dont il fut rédacteur en chef. Volders fut condamné pour avoir lancé un appel à la grève générale,

considéré comme un appel à la sédition. À sa demande, Émile Zola abandonna les droits d'auteur de *Germinal* afin que, dès son premier numéro, *Le Peuple* publie en feuilleton ce roman phare. Volders est aussi,

avec César De Paepe, l'un des organisateurs du Serment de Saint-Gilles, manifestation qui rassembla en 1890 au parc de Saint-Gilles plus de 100 000 personnes en faveur du suffrage universel.



CÉSAR DE PAEPE

Saint-gillois d'adoption, César De Paepe (1841-1890), ouvrier-typographe devenu médecin sur le tard, est l'un

des fondateurs de la première Internationale socialiste, du Parti socialiste brabançon en 1877, puis du Parti ouvrier belge, ancêtre

du Parti socialiste. Réputé pour soigner gratuitement les plus nécessiteux, il fonda la première école d'infirmières de Belgique.



Menu pour le 35^e anniversaire de l'Association libérale de Saint-Gilles en 1909 – à partir de la gauche: Paul Janson, Paul Hymans, Fernand Bernier; de dos, Louis Morichar et Antoine Bréart (coll. P. Debouverie).

© KBR/CdE.

LA RUE DE LA VICTOIRE... DE WATERLOO

À l'approche du 18 juin 1815, c'est par la commune que passent les troupes de Wellington pour aller en découdre à Waterloo avec celles de l'Empereur qui marchaient sur Bruxelles. La rue de la Victoire célèbre, sans doute, les vainqueurs de Waterloo. En effet, sur son parcours, la rue de la Victoire rencontre

la place du Mont-Saint-Jean (aujourd'hui place Hermann Dumont) et aboutit à celle de la Belle Alliance (aujourd'hui place Paul Janson). C'est à Saint-Gilles et à Ixelles qu'après le désastre – 12 000 morts et 35 000 blessés en une seule journée – les

éclopés et moribonds arrivent pour recevoir des soins ou, le plus souvent, agoniser. On dit que des grognards sont enterrés sous l'ancien château-ferme de Bethléem (voir p. 30), à proximité de l'actuelle place du même nom.





La Ville de Bruxelles n'a jamais accepté la décision des révolutionnaires français de créer des municipalités indépendantes, car elle perdait ainsi une manne financière substantielle.

J. Huvenne, Carte
topographique et
hypsométrique
de Bruxelles et
ses environs, 1858
(COCOF).

Van Hemelryck,
Artillerie des
patriotes devant
le parc en 1830
(Hymans, 1885).

frères Coosemans n'ont pas été un jour hors du feu. Les nommés Ducet et Cornet, tous de cette commune, se sont également distingués dans l'attaque au boulevard »¹¹.



Vue de Bruxelles
depuis le fort
de Monterey,
vers 1800
(coll. CHSG).

Saint-Gilles. En 1862, elle voulut s'accaparer des territoires lui appartenant pour construire la gare du Midi. La réponse des édiles saint-gillois fut sans appel : « La commune de Saint-Gilles ne demande pas l'annexion ; elle ne demande rien ; elle dit à Bruxelles : "si vous voulez me couper les pieds et la tête ; le quartier Louise et le quartier de la station, alors jetez-moi toute entière dans le gouffre" ; ce n'est pas ce qui s'appelle demander l'annexion »¹². Pourtant, ce projet d'annexion avait son meilleur défenseur en la personne du

bourgmestre de Saint-Gilles lui-même, Jean-Toussaint Fonsny, qui pensait que la Commune en sortirait financièrement gagnante. Le Collège s'y opposa fortement. Par la suite, la Commune ne lui en tint pas rigueur, baptisant de son nom la rue bordant la gare du Midi.

Nouvelle offensive en 1874. La Ville de Bruxelles sollicita l'annexion totale des villages l'entourant, comme Saint-Gilles et Anderlecht. Dans son rapport au Conseil provincial, elle abattit ses cartes dès le départ : « Avant d'entrer en matière, nous croyons



Panorama de
Bruxelles depuis
Saint-Gilles vers le
Palais de Justice,
vers 1890-1895
© IRPA.

utile de signaler le désir ardent qu'à le Conseil communal de la capitale de s'annexer les parties des communes-faubourgs qui seraient d'un rapport immédiat pour la caisse communale de Bruxelles ». Dans sa réplique, la Commune de Saint-Gilles fut tout aussi directe : « Nous allons avoir l'honneur de vous démontrer que pour aucun motif, notre voisine n'a besoin d'une parcelle de notre territoire »¹⁵. Jusqu'au début du XX^e siècle, la fusion avec les communes avoisinantes fut demandée par la Ville de Bruxelles. Chaque fois, elle fut refusée par le parlement national, dont la majorité catholique, régulièrement en conflit avec le Conseil communal libéral de Bruxelles, voulait éviter d'augmenter l'influence de celui-ci.

Dernières épidémies

La crise économique qui avait frappé Bruxelles pendant l'occupation française se poursuivit au début du XIX^e siècle. De terribles inondations de la Senne survinrent en 1820. La plaine alluviale de Saint-Gilles fut particulièrement touchée, les habitations furent sinistrées, les cultures ravagées. Les scènes de désolation ne se comptaient plus, la misère sociale s'accrut encore. Plusieurs épidémies de choléra décimèrent les habitants au milieu du siècle : en 1832, 44 décès ; en 1833, 10 décès ; en 1849, 34 décès. En 1866, année de la dernière apparition de l'épidémie, on compta à Saint-Gilles 194 décès alors qu'on enregistra 3 467 pour la Ville de Bruxelles.



Révolution industrielle

Avec la Révolution industrielle, le visage d'un Saint-Gilles moderne apparut, grâce à différents facteurs tant externes qu'internes à la commune : ouverture du canal de Charle-roi, développement du bassin industriel de la région bruxelloise suivant l'axe Hal-Vilvorde, multiplication des organismes de crédit, apparition des sociétés anonymes dynamisant la vie des entreprises – en particulier celle de la Société générale en 1822 –, forte immigration en provenance de Flandre, où la famine fit des

ravages à partir des années 1840, reprise des activités du port d'Anvers, permettant de relancer l'utilisation des voies navigables vers le canal de Willebroek et, partant, vers le port de Bruxelles.

Plus directement encore pour Saint-Gilles, le développement du chemin de fer et la construction de la gare du Midi, en 1864, bouleversèrent la commune, tout comme la démolition des fortifications de la seconde enceinte et l'aménagement de boulevards, l'actuelle petite ceinture. Saint-Gilles commença à s'intégrer harmonieusement à l'ensemble de l'agglomération.

Brasserie-malterie
Van Poucke-Joly,
rue de Parme 56-
56a, vers 1900
(coll. CHSG).





UNE USINE DE PRODUITS CHIMIQUES AU CŒUR DE LA COMMUNE

Sulfate de soude, sulfate de fer, acide sulfurique, acide nitrique, ammoniaque liquide et sel d'étain étaient fabriqués en bordure de la chaussée de Waterloo, à proximité de l'actuelle rue Saint-Bernard, à partir de 1835, par l'entreprise Van der Elst. Les émanations empoisonnèrent les riverains, l'eau et les cultures. Malgré l'opposition systématique du Collège et du Conseil communal depuis le



début, malgré les études et les expertises qui démontrèrent la nocivité de cette entreprise, celle-ci persévéra jusqu'en 1874. Son rejet dans l'atmosphère de métaux lourds eut pour conséquence de retarder l'urbanisation du quartier de Ma Campagne.

Usine de produits chimiques
Van der Elst,
vers 1840
© KBR, coll. CHSG,
fonds R. Dons.



Coll. CHSG.

Des Saint-Gillois par milliers

La Révolution industrielle entraîna une flambée démographique. La ville de Bruxelles débordant de ses murs, la population s'installa massivement dans les communes villageoises jouxtant l'enceinte. Celles-ci se



Coll. CHSG.



Entreprise
Delgouffre,
rue d'Irlande 59
(coll. privée).

métamorphosèrent, en l'espace d'un demi-siècle, en de vastes faubourgs entièrement urbanisés.

La croissance fut vertigineuse : de 5 000 habitants en 1850 et 33 000 en 1880, la population saint-gilloise atteignit 40 000 unités en 1890, 51 700 en 1900, 63 100 en 1910 et 69 700 en 1919. Le village devint une ville. En 1873, il ne restait plus que 41 agriculteurs, soit moins de 5 % de la population active.

Cette transformation se marqua par la construction de quartiers principalement résidentiels, d'abord dans le nord de la commune, de 1860 à 1880 environ, ensuite sur ses hauteurs, au sud, jusqu'aux alentours de 1905.

Usines et ateliers à foison

L'évolution économique eut une influence très nette sur le tissu urbain. Entre 1835 et 1860, on enregistrait une vingtaine de concessions de briqueteries et plus de vingt établissements industriels : sept fabriques de boutons, de lacets et de peignes, trois fonderies, deux fabriques de pipes, deux brasseries-distilleries, une fabrique de colle forte, une verrerie, un atelier de dégraissage-blanchissage, une usine de quincaillerie, une fabrique d'impressions sur tissu, des imprimeries et des ateliers de traitement du cuir.



La Linère en 1860
(coll. CHSG).



Fonderie et forges
de Saint-Gilles
(coll. CHSG).

En 1838, Monsieur Sacré, directeur de la Société anonyme pour la Filature de Lin, obtint la permission d'établir une fabrique, la Linère, construite près de la porte de Hal pour bénéficier des eaux de l'Elsbeek.

Cette société occupa jusqu'à 1200 ouvriers.

En 1856, c'était la plus grosse entreprise de Saint-Gilles, employant encore près de 700 ouvriers, alors que la fameuse usine de sulfate des

frères Van der Elst en comptait 400 (voir p. 46).

À l'aube du XX^e siècle, la commune totalisait près de 10 000 personnes travaillant dans l'industrie. Bon nombre de ces ateliers étaient installés dans les jardins ou les cours arrière. La commune possède encore quelques témoins de ce passé industriel, disséminés sur son territoire. Cette mixité est une caractéristique majeure de l'évolution de la commune depuis le XIX^e siècle.



La place de la Constitution, vers 1900 (coll. ACSG).

Boutique de l'Hôtel de l'Espérance, vers 1900 (coll. CHSG).



Les industries à « Bruxelles-Midi »

Inaugurée en 1866, la gare du Midi devint un acteur essentiel du développement de la commune. Entre 1862 et 1864, le Conseil communal de Saint-Gilles décréta l'ouverture de quelque 43 rues nouvelles. L'implantation

de la gare donna une impulsion majeure au commerce. Hôtels, cafés et restaurants se développèrent, notamment autour de la place de la Constitution. Parmi eux, l'Hôtel de l'Espérance des frères Antognoli, figures de proue du secteur hôtelier bruxellois.



La confection et l'imprimerie-lithographie s'imposaient comme deux domaines spécifiques du quartier du Midi. Le nombre de fabricants de chaussures était par ailleurs impressionnant. Rue de Russie s'installa l'une des plus grandes usines du quartier, la

Grande Distillerie belge, dirigée par L. D. Bouteille. Il est intéressant de noter que les réclames pour ces petites ou moyennes entreprises précisaient toujours leur situation en mentionnant « Bruxelles-Midi ». Par la suite, de nombreux ateliers de carrosserie

et de construction, ainsi que des sociétés de transport de marchandises ou des sociétés de tramway s'implantèrent à proximité de la gare. Dans l'entre-deux-guerres et après la Seconde Guerre mondiale, le domaine de la confection



Co



L'Hôtel
des Acacias,
vers 1900
(coll. ACSG).

L'avenue Fonsny,
avec ses nombreux
hôtels-restaurants,
vers 1900
(coll. P. Debouverie).





Coll. CHSG.



La Grande Distil-
lerie belge, 1897
(Photothèque de
La Fonderie © AVB/FI
Album XI-4).



Laboratoire de la
Grande Distillerie
belge, 1897
(Photothèque de
La Fonderie © AVB/FI
Album XI-4).

fut supplanté par celui de la construction mécanique. Si la profession comptait de grandes usines, la majorité était composée de petits ateliers¹⁴.

Deux dépôts de tram, ainsi que des ateliers, avenue du Roi et avenue Fonsny-rue de Belgrade, sont encore en activité. La rue Fernand Bernier abritait une centrale électrique, à l'emplacement de l'actuel CPAS. Le quartier comptait également deux fonderies, où ont été coulés *Les Bourgeois de Calais* de Rodin et *La folle Chanson* de Jef Lambeaux. La distillerie Cusenier s'était établie en 1881 rue de Russie. Percé d'une belle rangée d'arcades, son bâtiment accueille aujourd'hui le centre sportif de la commune.



Des entreprises au sein des quartiers

La mixité des fonctions fut également marquée au sud de la commune, près de l'hôtel de ville, où des industries vinrent

Anciens
laboratoires
Sanders, rue Henri
Wafelaerts 47-51
© APEB 2015.



s'installer dans un quartier résidentiel. Aux alentours de la rue de la Glacière s'établirent de nombreux petits ateliers et fabriques, menuiserie, chocolaterie ou papeterie. À deux



Façade de l'ancien
marché couvert,
rue du Fort, 1920
(ACSG/Urb. 62).

pas, rue Henri Wafelaerts, des laboratoires pharmaceutiques prirent place dans un bâtiment industriel classique et colossal, qui s'intégra judicieusement dans la rue résidentielle. Il est aujourd'hui occupé par la faculté d'Architecture, d'Ingénierie architecturale et d'Urbanisme de l'UCL. L'ancien marché couvert, au parvis Saint-Gilles (chaussée de Waterloo-rue du Fort), rappelle l'industrie maraîchère florissante qui faisait la renommée de la commune. La halle aux légumes fut transformée en 1920 en cinéma (*Le Bristol*) et abrite aujourd'hui un supermarché.

UN COMMUNARD PHOTOTYPISTE RUE D'ANGLETERRE

Notre pays connut plusieurs vagues d'immigration française au XIX^e siècle et notamment après la Commune (1870-1871). L'un des immigrés était Émile-Hector Aubry, né à Rouen en 1829. Il participa à la création de l'Association internationale des Travailleurs. Condamné à plusieurs reprises, il gagna Paris, où il participa à la Commune. Craignant les poursuites, il rejoignit la capitale belge pour s'y installer en 1873. Il y fut surveillé de près. On lui interdit toute activité politique. Aubry continua de publier dans *L'Internationale*. Une procédure

d'expulsion fut entamée, mais abandonnée devant la forte mobilisation des internationalistes. Progressivement, ses activités militantes cédèrent le pas à des activités professionnelles. Imprimeur, Aubry se spécialisa dans la phototypie. Il utilisa une technique récemment inventée pour imprimer des photographies (auparavant, on collait les photos dans les ouvrages). En 1881, il installa son atelier au n° 69 rue d'Angleterre, dans un quartier en pleine expansion suite à la construction de la gare du Midi. Il participa à de nombreuses

expositions et fut reconnu comme l'un des meilleurs phototypistes de son temps. Il mourut le 23 février 1900. Le fondateur de *L'Aurore*, Ernest Vaughan, qui fit publier en 1898 le fameux *J'accuse* d'Émile Zola, lui rendit dans le journal du 23 février un vibrant hommage : « Chaque jour les rangs des survivants de la Commune s'éclaircissent ; mais l'idée à laquelle ils se sont dévoués ne s'éteint pas avec eux. Son triomphe définitif qui assurera le bonheur de l'humanité approche ; c'est le principal »¹⁵.



Coll. Lemaire.

LA MONNAIE FRAPPÉE DANS UN HÔTEL

La construction de l'édifice industriel consacré à la fabrication de la monnaie, inauguré en 1880, fut décidée en 1871 par le parlement, déplaçant ainsi le siège de la Monnaie nationale implanté place de la Monnaie au centre-ville. Ce vaste complexe de style néo-Louis XIII, bâti sur les plans de l'architecte Armand

Roussel, occupait une surface de près de 5 000 m², circonscrite par les rues de l'Hôtel des Monnaies, de Moscou, de la Victoire et Jourdan.

On y battait la monnaie et l'essentiel de l'espace était constitué d'ateliers. « Les ateliers sont érigés au centre de la surface du terrain. Ils bordent

de tous côtés une cour centrale au milieu de laquelle s'élève un pavillon percé de larges baies dans ses faces extérieures. Les employés du directeur de la fabrication, qui travaillent dans le pavillon, peuvent ainsi plonger leurs regards dans toutes les directions et surveiller les ouvriers occupés dans les diverses salles »¹⁶.

La présence de l'Hôtel des Monnaies attira, dès 1880, de nombreux propriétaires aisés qui firent construire, face à celui-ci, de belles maisons éclectiques d'inspiration néo-Renaissance flamande. Délaissé puis temporairement occupé par une école, l'Hôtel des Monnaies fut finalement désaffecté, puis racheté par la Commune de Saint-Gilles, qui décida de sa démolition en 1979. Seul subsiste aujourd'hui, rue de l'Hôtel des Monnaies, à l'extrémité sud du parc qui fut aménagé dans l'îlot, un petit édifice d'un niveau qui abritait la poste. Il accueille aujourd'hui des services communaux.

Vue aérienne
de l'Hôtel des
Monnaies en 1978
© Aeronews,
coll. ACSG.



Dernier vestige
de l'Hôtel des
Monnaies
© APEB 2015.



Charrettes pour le transport de la glace, vers 1900 (coll. CHSG).



Ouvriers manipulant des pains de glace dans la glacière (coll. B. Poncelet).

GLACIÈRE, PISCINE ET PATINOIRE

En 1874, des travaux considérables furent menés près de Ma Campagne. On y construisit un bloc de 42 mètres sur 42, profond de 15 mètres, abritant 9 salles. En hiver, on y entreposait de la glace provenant des étangs d'Ixelles ou de Boitsfort, mais également de Norvège, que l'on remontait l'été dans de grands paniers en osier au moyen de treuils à vapeur. À partir de 1881, la fabrication artificielle de la glace fut assurée par un système de compression. À cette époque fut créé un bassin de natation appelé Bain de Saint-Gilles puis, en 1924, Bain Van Schelle (voir p. 211). L'eau du bassin provenait des condenseurs des machines à vapeur de la glacière. En hiver, une piste de patinage était aménagée. Dans les années 1980, l'usage des frigos domestiques mit fin

à l'entreprise, qui ferma ses portes en 1993. Le lieu est aujourd'hui dévolu à diverses activités culturelles. Il existe cependant toujours une entreprise qui produit de la glace artificielle rue de la Glacière.

Bain Van Schelle, patinoire, vers 1930 (coll. B. Poncelet).





Vue de Saint-Gilles
depuis la tour
de l'hôtel de ville,
1904
(coll. privée).

L'idéal du progrès pour tous

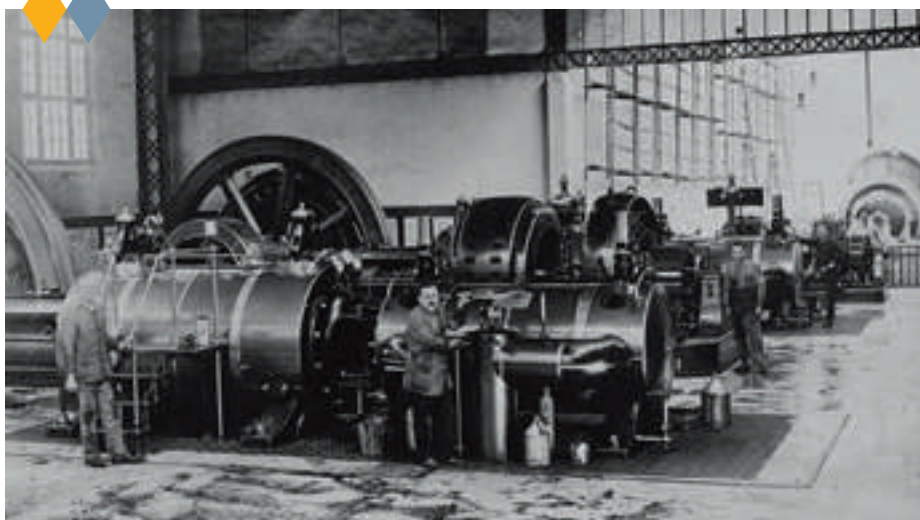
À la fin du XIX^e siècle, la Belgique est au faîte de sa puissance industrielle et économique. Elle l'exprima avec, notamment,

l'édification du Palais de Justice, à l'époque le plus vaste du monde. Les grandes communes en expansion voulurent également exprimer cette grandeur. L'hôtel de ville de Saint-Gilles en est l'un des plus beaux exemples

(voir p. 142). Outre une démonstration de puissance, celui-ci constituait, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, une vitrine pour les vertus civilisatrices et les bienfaits du progrès par l'éducation, le bien-être ou encore la beauté et la tolérance. Ainsi, la commune a été l'une des plus actives dans l'organisation de l'enseignement, avec la création de nombreuses écoles, l'initiation de l'enseignement technique et de l'éducation permanente (voir p. 112). Même si le système social restait très inégalitaire et si la vie dans les quartiers industriels bordant la gare du Midi restait précaire, la Commune prit des initiatives pour améliorer la distribution de biens et de services essentiels, que l'on qualifierait aujourd'hui d'intérêt général.



Ancienne Usine
d'Électricité,
rue Fernand
Bernier 40
© APEB 2015.



L'Usine
d'Électricité
vers 1930
(Photothèque de
La Fonderie © coll.
Jean Van Haelen).

Un collecteur
de la Compagnie
du Gaz et de
l'Électricité,
vers 1960
(coll. ACSG).

Eau et gaz à tous les étages

En 1891, plusieurs communes bruxelloises, dont Saint-Gilles, Schaerbeek, Saint-Josse et Ixelles, se constituèrent en société coopérative pour fonder la Compagnie intercommunale des Eaux, un nouveau service de distribution d'eau nettement plus accessible à ses résidents. Au bout de quelques années, la Compagnie, bientôt présidée par le bourgmestre Maurice Van Meenen, alimenta à l'aide des sources du Bocq une quinzaine d'autres communes de l'agglomération. Pour desservir les points hauts de Saint-Gilles et de Forest, un château d'eau fut érigé sur cette dernière commune, entre l'actuelle rue Marconi et la chaussée d'Alsemberg.

L'Usine d'Électricité a été inaugurée en 1901. Son siège se situait au n° 40 de l'actuelle rue Fernand Bernier, occupé aujourd'hui par le CPAS. À partir de 1904, la marche de



l'usine et le service furent exclusivement assurés par les autorités communales. En 1904, Fernand Bernier écrivait lui-même : « Le tarif est le plus avantageux de ceux régissant des communes de l'importance de Saint-Gilles et de ceux en vigueur dans les principales villes du pays »¹⁷. À partir de 1901, la commune disposa de sa propre régie de distribution de gaz. Le prix de cette source d'énergie était lui aussi très concurrentiel.

Jusqu'en 1852, l'éclairage public était assuré par des lampes à huile. La Compagnie continentale du Gaz s'en chargea ensuite en grande partie. Lorsqu'elle disposa de sa propre régie de gaz, Saint-Gilles reprit l'éclairage public à sa charge. Enfin, le Service des Horloges fut rapidement assuré par l'Usine d'Électricité, alimentant 22 horloges dans l'espace public, 10 particulières et 32 autres installées dans les bâtiments communaux.

Tram à traction
chevaline place
Louise, fin du
XIX^e siècle
(coll. privée).



De la patache au tram «chocolat»

Jusqu'à l'avènement du chemin de fer, hormis les aristocrates et des bourgeois, qui possédaient leur propre moyen de transport, les particuliers utilisaient les

voitures de louage ou se déplaçaient le plus souvent à pied. À partir de 1837, une patache, ancienne diligence au confort sommaire, faisait la liaison entre le centre de Bruxelles et

Uccle-Calevoet, via la rue Haute, les chaussées de Waterloo et d'Alsemberg. Trente-cinq ans plus tard, plusieurs lignes d'omnibus à chevaux desservait Saint-Gilles¹⁸. La Barrière était un

UNE DILIGENTE PATACHE

Elle s'appelait Le Bourdon, la diligence, tirée par deux fiers chevaux. Elle partait du quartier de la Putterie, près de l'actuelle gare Centrale, deux fois par jour. Elle cheminait tout le long de la rue Haute, traversait en longueur Saint-Gilles pour se rendre au hameau de Calevoet. Après la porte de Hal, les chevaux soufflaient et fumaient dans la montée de la chaussée de Waterloo. Les dentellières qui travaillaient au coussin sur le pas de leur porte entendaient leurs renâclements. Voilà enfin la Barrière, l'auberge et un repos



La Porteuse d'eau
© Luc Vleminckx.

bien mérité. Une jeune fille – était-ce bien Mieke? – venait, avec son zèle habituel, abreuver les tireurs de la patache, sans oublier la bière pour le patachon. Julien Dillens prenait souvent l'ancêtre du tram. La jeune servante ne savait pas qui c'était, un voyageur comme un autre, elle n'avait d'yeux que pour ses chevaux. Lui, d'elle,

la porteuse d'eau, toujours il se souviendrait.

L'œuvre du sculpteur Julien Dillens supportait mal les intempéries. *La Porteuse d'eau* est désormais à l'abri sur le palier de l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville. Son âme, recouverte par une copie conforme, est toujours au centre de la Barrière.



M. Vanden Eynde,
La Barrière, 1890
© APEB 2015.

Vicinal avenue de
la Porte de Hal,
1961
© Bazin, coll. CHSG.

Couplet du
fantaisiste
Nossent, souvent
chanté par les
Bruxellois sur
l'omnibus

carrefour majeur pour le change-
ment d'attelage.

En 1884, la création de la
Société nationale des Chemins
de Fer vicinaux fut suivie de la
mise en place d'un important
réseau ferré de vicinaux, à vapeur
puis électriques, desservant
Bruxelles et les régions environ-
nantes. Deux lignes passaient par
Saint-Gilles : celle vers Waterloo
s'arrêtait à Ma Campagne, celle
vers Lennik passait par la place
de la Constitution et le boule-
vard Jamar. Électrifié en 1894,
le dernier vicinal fit une ultime
sortie triomphale à travers la
commune le 20 février 1970.



En 1869 fut inaugurée la
première ligne de chemin de fer
américain, tramway à traction
hippomobile. Elle reliait le bois de
La Cambre à la porte de Namur
via l'avenue Louise. Très rapide-
ment, de nombreuses lignes pour
ces trams tirés par des chevaux
furent créées un peu partout dans
la commune. En 1874, les deux plus
importantes sociétés de tramway,
Vaucamps et Morris, fusionnèrent
pour créer l'ancêtre de la STIB, la
Société anonyme des Tramways
bruxellois. Les chevaux peinaient
sur les rampes, notamment celles
de Saint-Gilles. L'électrification
se fit progressivement à par-
tir des années 1890. Ainsi, la

ligne Ma Campagne-Uccle fut
électrifiée en 1894. La dernière
ligne des omnibus à chevaux,
reliant la Bourse à la porte de Hal,
disparut en 1913. Au début du
XX^e siècle, deux vastes dépôts
furent construits avenues Fonsny
et du Roi, toujours en activité
aujourd'hui. Ils ont été conçus pour
abriter 400 voitures et 250 che-
vaux. La couleur des voitures fut
modifiée à plusieurs reprises. La
mémoire saint-gilloise se souvient
encore du tram « chocolat », d'un
noir pur, qui reliait la place Maurice
Van Meenen à la Bourse, tram
qui marqua fort, dans sa jeunesse,
l'écrivain américain John Dos
Passos (voir p. 234).

*Les gens qui ont des pellicules
Ne vont pas trouver
Le coiffeur :
Ils préfèrent à ce bluffeur
Ce charmant véhicule.
Ils y sont tellement cabotés
Qu'en un rythme précipité
Les pellicules tombent en mesure
Au fond de la voiture.*

Brassards de la patrouille bourgeoise, conservés à l'hôtel de ville

(coll. CHSG, fonds Bernier © APEB 2015).

La patrouille bourgeoise, ancêtre de la police communale

Au XIX^e siècle, l'évolution de la commune alla de pair avec celle de sa police. Lors sa création par les républicains français en 1795, Saint-Gilles fut désignée, par décret du 10 Vendémiaire an IV, « responsable des délits commis à force ouverte ou par violence sur son territoire, par des rassemblements armés ou non armés ». Un garde-champêtre était chargé de maintenir l'ordre, avec l'aide d'une patrouille bourgeoise : « la surveillance ne peut être mieux confiée qu'aux individus qui par leur rang et leur fortune y sont les plus intéressés et qui jouissent en même temps de la confiance de leurs concitoyens »¹⁹. Après l'indépendance, la patrouille bourgeoise deviendra la garde civique qui, avec le garde-champêtre, sera chargée de la

surveillance des lieux suspects, des domestiques, des étrangers, des mendiants et des colporteurs.

Le premier commissariat fut créé en 1853 suite à différentes plaintes quant à la gestion du maintien de l'ordre. Le commissaire d'arrondissement de Bruxelles se plaignit en effet de ce que la police des étrangers laissait beaucoup à désirer à Saint-Gilles : des réfugiés suisses auraient séjourné au quartier Louise sans que l'administration de la Sûreté en ait été avertie par la police communale²⁰.

En 1860, la police de Saint-Gilles comptait un commissaire, deux commissaires-adjoints et un

garde-champêtre. Vingt ans plus tard, ces effectifs étaient passés de 4 à 34 personnes. Dans le même temps, la population crût de 5 000 à 25 000 habitants.

Les règlements de police évoluèrent aussi très rapidement. La plus grande attention fut portée à la salubrité publique et notamment à la surveillance des « bataillons carrés », impasses surpeuplées qui étaient des foyers d'épidémies et des repaires de malfaiteurs. Les classes laborieuses étaient perçues comme « dangereuses », le règlement de police s'étoffa de plus en plus, une prison s'ouvrit à Saint-Gilles à la fin du siècle (voir p. 150).



La garde civique en 1904
(coll. privée).



La formation des quartiers

Victor Besme, le grand aménageur

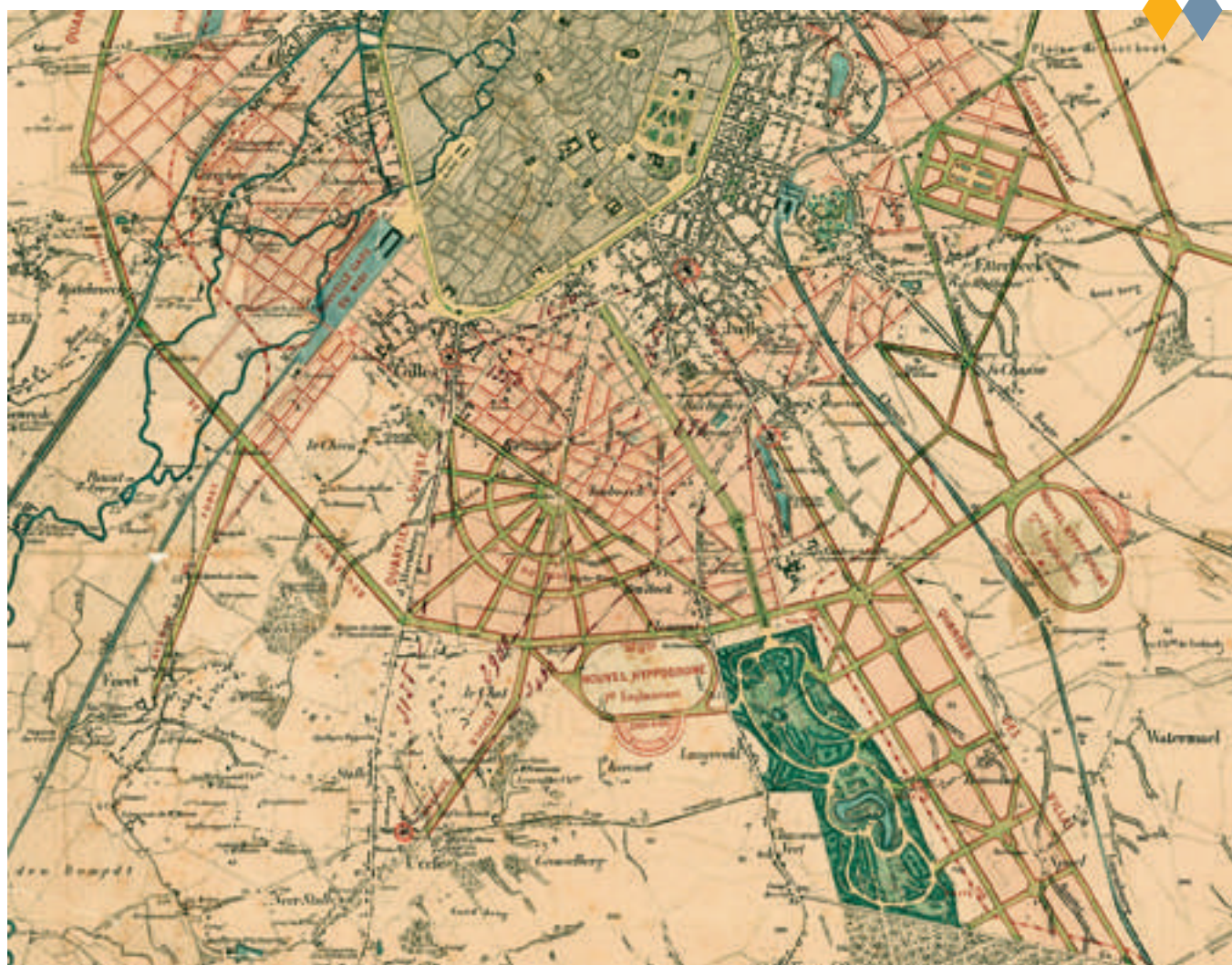
L'urbanisation s'intensifia dans les années 1860. À tel point qu'en 1880, près de la moitié nord du

territoire communal, jouxtant les boulevards de ceinture, était bâtie.

Victor Besme (1834-1904) en sera le grand aménageur. Architecte et urbaniste, il est l'auteur du *Plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise*,

Plan général de la commune de Saint-Gilles illustrant différents projets d'extension, avant 1878
(ACSG/UrB.).





publié en 1866. Ce plan lui permit d'obtenir le soutien du roi Léopold II. Besme est l'auteur des plans de nouveaux quartiers de Saint-Gilles, notamment la rue de Mérode et les nombreuses artères adjacentes, ainsi que le quartier Sud. L'édification de la prison de Saint-Gilles, entre 1878 et 1884, fut la première étape de la création de ce dernier quartier. L'érection de l'hôtel de ville fut le point d'orgue de son

aménagement. Besme réalisa aussi des projets architecturaux aux abords de l'avenue Louise, du Jardin du Roi et du parc Duden sur les communes de Forest et Saint-Gilles. Il est également à l'origine du grand boulevard périphérique ceinturant Bruxelles. Dans les années 1860, l'architecte se vit confier la reconstruction de l'église Saint-Gilles. Il en orienta le chœur vers l'ouest, rapprochant l'édifice de la rue du Fort.

Victor Besme,
*Plan d'ensemble
pour l'extension et
l'embellissement
de l'agglomération
bruxelloise, 1866*
(coll. privée).



Avenue Paul
Dejaer, début
du XX^e siècle
(coll. Belfius Banque
© ARB-SPRB).

Les quartiers s'organisent

Avec l'urbanisation massive de la seconde moitié du XIX^e siècle, le noyau villageois situé au cœur de la commune se retrouva englobé dans une vaste agglomération au bâti bien aligné et établi sur des parcelles régulières. En 1864 fut construite la première maison communale, sur la place

Communale, futur parvis Saint-Gilles. Deux ans plus tard débuta le chantier de reconstruction de l'église. D'anciens chemins furent redressés et de nouvelles rues tracées. Remplaçant d'anciennes voies populaires, de vastes artères virent le jour aux abords de l'église, dont le parvis Saint-Gilles et l'avenue Jean Volders.



L'ancienne gare
du Midi place de
la Constitution,
fin du XIX^e siècle
(coll. P. Briquet).



Ancienne maison
communale
© APEB 2015.



Vue aérienne
de Saint-Gilles,
vers 1908
(coll. ACSG).



Avenue
Jean Volders,
début du XX^e siècle
(coll. P. Briquet).

Le quartier Louise se développa autour de la place du même nom et de la chaussée de Charleroi. De nombreuses voies furent créées, parmi lesquelles d'anciens chemins vicinaux redressés. Le quartier du Midi se développa à la faveur de la création de la gare homonyme en 1864 (voir p. 85).

Le quartier Sud s'organisa suivant une vaste composition monumentale de voies rayonnant à partir de la Barrière. Le plan tire ainsi parti de la disposition en triangle des chaussées d'Alsemberg et de Waterloo, ainsi que de la présence de la prison de Saint-Gilles, qui clôt la perspective. En 1896, la Commune décida d'implanter un hôtel de ville au beau milieu



Plan général de la commune de Saint-Gilles, vers 1880 (ACSG/Urb.).

de l'axe principal de cette composition. Afin de mettre en valeur les rues faisant face à l'édifice projeté, elle organisa en 1898 un concours des plus belles façades de maisons à ériger sur les avenues Adolphe Demeur et Paul Dejaer, ainsi que sur la place Van Meenen. L'hôtel de ville fut inauguré en 1904.

Le quartier des Écoles moyennes, ainsi nommé en raison du grand nombre d'écoles qui s'y ouvrirent, fut bâti aux alentours de la place de Parme (actuelle place Morichar), sur des terrains marécageux récemment asséchés. Ce quartier se développa dans le quadrilatère compris entre les chaussées de



Affiche pour le concours récompensant les plus belles demeures construites aux abords du futur hôtel de ville, 1898 (ACSG/Urb.).

COMMUNE DE SAINT-GILLES

NOUVEAU QUARTIER SUD

CONCOURS

POUR LES

PLUS BELLES CONSTRUCTIONS

La commune de Saint-Gilles organise un concours pour les plus belles constructions qui seront édifiées avant le 31 DÉCEMBRE 1898, sous le Paul de Jure, sœurs Adolphe Demeur et à front de la nouvelle place publique du Quartier Sud.

Tous les styles seront admis, mais les constructions devront avoir un caractère architectural.

Il sera tenu compte de la distribution intérieure des maisons notamment au point de vue de l'hygiène.

LES PRIMES SUIVANTES SERONT ACCORDÉES :

1 ^{re} prime 5,000 francs.	5 ^e prime 2,000 francs.
2 ^e — 4,000 —	6 ^e — 1,500 —
3 ^e — 3,000 —	7 ^e — 1,000 —
4 ^e — 2,000 —	

Après le 31 décembre 1898, un Jury sera constitué.

Tous les terrains situés à front des voies publiques précédées appartenant à la commune de Saint-Gilles qui les vend avec grande facilité de paiement. On peut se libérer des prix de vente en quinze annuités calculées à 3 1/2 p. e.

Le nouveau Quartier Sud a une situation des plus avantageuses et des plus salubres. Communications faciles dans toutes les directions. Tram vicinal vers Bruxelles, le Bois de la Cambre, la Forêt de Soignes et l'Esplanade. Omnibus vers la Bourse et tramway électrique jusqu'à Uccle.

Pour tous renseignements s'adresser à l'Administration communale, Bureau n° 46, sous les pères aux frères, de 10 heures le matin à 4 heures de relevée.

Charleroi et de Waterloo, les rues de l'Hôtel des Monnaies et de la Victoire. Il se divise en îlots relativement réguliers, bâtis principalement au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Le quartier du Parc est né avec le parc de Forest, créé à l'initiative de Léopold II, désireux d'offrir un lieu de promenade aux classes populaires. Une grande partie du quartier, située sur le territoire de Forest, se compose d'un réseau de rues dessinant

Vue du parc de Saint-Gilles, fin du XIX^e siècle © KBR/CdE.





Vue aérienne
du quartier Sud,
1973
(coll. ACSG).

une trame de longs îlots rectangulaires, parallèlement à l'avenue du Roi. Seul le bas de cette dernière court sur le territoire de Saint-Gilles. Le réseau de voiries du quartier fut achevé dans les années 1900.

À cette époque, toutes les artères de Saint-Gilles étaient pratiquement ouvertes et les parcelles vierges étaient devenues rares dans les quartiers du

Centre, Louise et du Midi. Le bâti était alors essentiellement dominé par des maisons unifamiliales à caractère bourgeois, pour la plupart de style éclectique (voir p. 139). Entre 1900 et 1914, la raréfaction des parcelles disponibles et la hausse du coût des terrains favorisèrent la construction d'habitations à logements multiples. De quatre à cinq niveaux, ces immeubles



© AL.

présentent souvent des plans et élévations apparentés à ceux des maisons unifamiliales, avec toutefois des gabarits plus importants. Ils étaient destinés à des publics variés. La plupart sont des maisons de rapport, parfois également de commerce, bâties sur les voies les plus récemment ouvertes, comme celles créées à l'emplacement de l'ancien village et dans le

haut de la commune. Certains de ces immeubles, destinés à la population ouvrière particulièrement nombreuse sur le territoire saint-gillois, s'élèvent dans les rues avoisinant le haut de la chaussée de Forest.

À la veille de la Première Guerre mondiale, Saint-Gilles est une agglomération moderne qui a presque perdu toute trace de son passé rural.



Entrée du
cimetière de
Saint-Gilles,
*Le Silence de
la Tombe* par
Julien Dillens
© RS.



Vue du cimetière
de Saint-Gilles
© RS.

Enterrer ses morts

Lors de sa fondation en 1216, la paroisse de Saint-Gilles obtint le droit d'avoir une église et son cimetière, situés sur le parvis. Ce cimetière ne fut désaffecté qu'en 1862. Entre-temps, d'autres cimetières furent créés, notamment à l'initiative de la Ville de Bruxelles, trop à l'étroit dans ses murs. Ce fut le cas pour le cimetière situé à l'emplacement de l'actuelle avenue du Roi, où furent inhumés des combattants de la bataille de Waterloo et qui comportait des sections réservées aux protestants et aux Juifs.

Après 1862, les morts trouvèrent refuge dans un emplacement situé rue au Bois, entre les actuelles rues de la Perche et Gisbert Combaz. L'accroissement rapide de la population et le développement urbanistique amenèrent les autorités communales à acquérir un terrain de près de deux hectares sur le territoire de la commune d'Uccle, le long de la chaussée d'Alsemberg. Inauguré en 1881, ce premier cimetière extra-muros dut être fermé en 1895, la nature argileuse et humide du sol étant incompatible avec sa destination. La Commune acquit un



terrain presque en face, avenue du Silence. Le 28 janvier 1895, l'actuel cimetière de Saint-Gilles fut inauguré, sur ce terrain de douze hectares à flanc de colline, offrant une très belle vue panoramique sur la vallée de la Senne et les communes avoisinantes.

L'aménagement tout en courbes du cimetière est l'œuvre de l'architecte communal Edmond Quétin, de même que son entrée.

De style éclectique d'inspiration étrusque, celle-ci est surmontée d'une statue de Julien Dillens, *Le Silence de la Tombe*, dont la sobre beauté invite au recueillement. C'est en 1931 que fut mis en service le premier crématorium de Belgique, construit à côté du cimetière.

Une partie du cimetière est constituée, comme à Laeken, de galeries funéraires souterraines

Monument aux
Saint-Gillois
morts pour la
patrie, inauguré
le 29 juillet 1923
© RS.





Tombe de Joseph
Jacquemotte
© RS.



Tombe de
Pierre Paulus
© RS.

qui ne sont plus accessibles pour des raisons de sécurité. Celles-ci furent remplacées de 1930 à 1954 par des galeries à ciel ouvert, adossées à la colline. Y reposent, notamment, le général Tombeur, vainqueur en 1916 de la bataille de Tabora, ainsi que des soldats saint-gillois morts pendant la Grande Guerre. Une pelouse 14-18, en voie de rénovation, rend hommage à ces combattants.

Le cimetière renferme de nombreux monuments d'intérêt artistique ou historique, dont six sont aujourd'hui classés, et les styles les plus variés s'y côtoient. On y retrouve des œuvres

d'artistes importants du début du siècle dernier, ayant entre autres participé à la décoration sculpturale de l'hôtel de ville comme Julien Dillens ou Jef Lambeaux.

Une promenade dans le cimetière permettra de découvrir les tombes des bourgmestres Jean-Toussaint Fonsny, Paul Dejaer, Fernand Bernier, Arthur Diderich, des Vanderschrick (voir p. 229), d'artistes comme Pierre Paulus, André Hennebicq, Jean-Jacques Gailliard, Julien Dillens ou Léopold Speeckaert et également celle du grand historien de la Belgique, Henri Pirenne. On y a également

dispersé les cendres de la violoniste Édith Volckaert, du dessinateur Peyo ou du fondateur du Musée du Cinéma Jacques Ledoux. Par sa simplicité, une dalle en pierre bleue, la tombe de Jef Lambeaux est tout à l'opposé de l'exubérance de sa production artistique. Une des tombes les plus surprenantes est sûrement le Monument russo-constructiviste érigé en l'honneur de Joseph Jacquemotte, fondateur du Parti communiste et de son journal, *Le Drapeau rouge*. À quelques pas de là, un monument célèbre la mémoire des volontaires des brigades internationales.



1914–2016 SAINT-GILLES À L'HEURE CONTEMPORAINE

Au cours du XX^e siècle, malgré la progression du bien-être, les villes sont devenues des machines à fabriquer des inégalités, des conflits et des fractures. Saint-Gilles n'y échappe pas. Alors, elle innove et rénove, un laboratoire pour cultiver des champs du possible.

Le bâti, touche par touche

Suite à la Première Guerre mondiale et à la pénurie qu'elle engendre, mais aussi à la crise du début des années 1930, de nombreuses maisons unifamiliales sont divisées et transformées en appartements destinés à la location. On construit en façade arrière nombre de toilettes suspendues et d'annexes en

tout genre. Il n'est également pas rare de voir des maisons plus anciennes surhaussées d'un niveau. L'usage de plus en plus répandu de l'automobile génère lui aussi des modifications de l'habitat traditionnel : de nombreuses cuisines-caves sont transformées en garage.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Saint-Gilles est presque entièrement bâtie. Par conséquent, la majorité

Immeuble à appartements, place Maurice Van Meenen 22, architecte Léon Janlet, 1913
© APEB 2015.



Immeuble du Foyer saint-gillois, rue de Bosnie, architecte Joseph Diongre, 1926
© APEB 2015.



Square Baron
Alfred Bouvier
(coll. Belfius Banque
© ARB-SPRB).

des travaux exécutés de 1918 à nos jours consistent en des modifications du bâti existant. Les constructions neuves postérieures à la Grande Guerre restent minoritaires. Elles remplissent les derniers interstices non encore construits, souvent des parcelles d'angle. L'époque voit également l'érection d'habitations sociales. Les plus fameuses sont l'œuvre de l'architecte Joseph Diongre, érigées à partir de 1922 sur des tronçons entiers de la rue de Bosnie. Dans le haut de la commune, quelques immeubles luxueux se destinent à une classe aisée, désormais convaincue du confort de la vie en appartement. Il en est ainsi du bel immeuble à appartements du n° 22 place Van Meenen, dont la hauteur suscita beaucoup de débats, ainsi que de celui situé au n° 200 chaussée de Waterloo, à l'angle de la Barrière et de la rue de l'Hôtel des Monnaies.

Après la Seconde Guerre mondiale, le secteur de la construction redémarre avec vigueur. Relevons, par exemple, l'installation, avenue Brugmann, des Établissements Maurice Delens, spécialisés dans la construction et la rénovation des bâtiments. La reprise économique



Square Charles
Jordens
© Luc Vleminckx.

ne concerne pas que le bâtiment. En 1953, le célèbre groupe chimique et pharmaceutique allemand Hoechst prend ses quartiers chaussée de Charleroi.

L'après-guerre voit l'apparition de quelques petits ensembles urbanistiques cohérents, comme les trois squares rectangulaires bordés d'immeubles à appartements

identiques : squares Gérard Van Caulaert en 1953, Charles Jordens en 1959 et Baron Alfred Bouvier en 1958. Hormis ces petites places et des immeubles implantés de manière éparsée au sein du tissu existant, Saint-Gilles a été épargnée par l'urbanisme de la « table rase » des années d'après-guerre, qui a tant métamorphosé Bruxelles.



LA MAISON HOGUET

Parmi les nouvelles constructions de l'entre-deux-guerres, citons les anciens ateliers Hoguet. En 1928, Jean Hoguet décida d'installer rue de Rome ses ateliers de filature et de confection, les bureaux de son entreprise et ses appartements. Il confia la réalisation de ce bâtiment à l'architecte Jean Ligo. La Maison Hoguet est un exemple d'architecture industrielle de style Art Déco. Au rez-de-chaussée, on y

trouvait le garage, les bureaux, une entrée de service et les entrées privées. Le premier étage accueillait les appartements de la famille Hoguet. Les deuxième, troisième et quatrième étages étaient réservés aux ateliers proprement dits. Deux galeries surplombent la grande salle du deuxième étage, laissant la lumière zénithale illuminer l'ensemble des niveaux supérieurs. Après la fermeture des ateliers, la

famille Hoguet décida de léguer son bâtiment à la Commune de Saint-Gilles, à condition que celle-ci l'utilise à des fins culturelles. Restaurée et inaugurée en 1997, la Maison Hoguet accueille la bibliothèque communale et l'association La Maison du Livre. Aujourd'hui, on peut encore admirer de la maison originelle la totalité du volume des ateliers, l'escalier en colimaçon et la façade, classée en 1998.



Publicité de 1930
(Photothèque de La
Fonderie © AVB,
fonds Fauconnier,
carton 96).

Façade de
l'ancienne
Maison Hoguet
© APEB 2015.



Soldats allemands devant l'Hôtel des Monnaies (coll. CHSG).

La Première Guerre mondiale : mémoire et effets

Les rues « allemandes » débaptisées

Dès la fin de la Première Guerre mondiale, la Commune rendit hommage à ses soldats morts pour la patrie. Deux plaques situées sur le soubassement de l'hôtel de ville rappellent le sacrifice de près de 500 Saint-Gillois morts au combat.

À partir de 1919, les rues aux noms évoquant l'Allemagne ou ses alliés ont été débaptisées au

profit de dénominations rappelant des lieux de combat, des pays alliés ou des personnalités liées au conflit : la rue de Munich devint la rue d'Andenne (ville martyre), la rue de Turquie celles de Taminés (ville martyre) et de Roumanie (pays allié), la rue de Ratisbonne celle de Lisbonne (capitale d'un pays allié), la rue de Prusse celle d'Argonne (lieu de combats), la rue de Westphalie celle de Loncin (résistance du fort de Loncin en août 1914), la place de Constantinople celle des Héros, la rue de Hongrie celle des Tirailleurs (aujourd'hui rue Maurice Wilmotte), la rue de Constantinople la rue Émile Féron (conseiller communal et député mort en 1918) et la rue du Tyrol la rue Antoine Bréart (bourgmestre de Saint-Gilles pendant la guerre).





LETTRE DE GABRIELLE PETIT, ÉCRITE À SAINT-GILLES LA VEILLE DE SON EXÉCUTION

Saint-Gilles, le 31 mars 1916.

Chère Hélène, Ma sœur chérie,

Cela fait déjà deux mois que je suis à la prison de Saint-Gilles. Ils m'ont interrogée de nombreuses fois, mais je n'ai donné aucun nom ! Jamais je ne trahirai la Belgique ! Je te dis adieu pour de bon, ma chère sœur. Ne sois pas triste mais reste vigilante et courageuse, telle que je te connais. Je serai fusillée demain. Je leur montrerai comment une femme belge sait mourir.

Ta sœur Gabrielle



E. Rombaux
et A. Blomme,
Monument à
Gabrielle Petit, place
Saint-Jean, 1923
© VV.



Cellule de Gabrielle
Petit, à la prison de
Saint-Gilles
(coll. CHSG).

Deux espions saint-gillois fusillés

Louis Neyts et Jean Corbisier, tous deux facteurs, étaient attachés au service d'espionnage des transports pour le gouvernement belge. Arrêtés et condamnés à mort, ils furent fusillés au Tir national le 4 septembre 1916. Avant de mourir, Louis Neyts s'est exclamé : « J'ai fait mon devoir, je tombe en vrai soldat : c'est pour moi le champ d'honneur ». Une plaque commémorative est placée à l'endroit de leur ancien domicile, aux n^{os} 26 rue Louis Coenen et 52 rue du Mont-Blanc.



Plaque à la
mémoire de Louis
Neyts, rue du
Mont-Blanc 52
© VV.

Plaque à la
mémoire de Jean
Corbisier, rue
Louis Coenen 26
© VV.



Louise de Bettignies
(Flickr.com).

De cette prison sont partis pour être fusillés...

Sur la prison de Saint-Gilles, une plaque mentionne les noms des 35 résistants condamnés à mort et fusillés au Tir national (aujourd'hui rue Colonel Bourg à Schaerbeek). Une seconde plaque, apposée en 1948, rappelle la mémoire de la résistante

française Louise de Bettignies, emprisonnée à Saint-Gilles et décédée en déportation à Cologne en 1918. Si la Résistance pendant la Guerre 1914-1918 est moins connue que celle de la Seconde Guerre mondiale, elle n'en fut pas moins active.

L'engagement clandestin, avec sa volonté de nuire à l'ennemi au péril de la vie, apparut dès le début de l'Occupation et se poursuivit jusqu'à l'Armistice. Au total, on comptait quelque 8 000 agents actifs au sein de près de 300 réseaux différents, dont le plus important et le plus connu est celui de la Dame Blanche. Leurs activités principales se concentraient

sur le passage d'informations et les réseaux d'évasion. La réplique de l'occupant ne se fit pas attendre : les premiers démantèlements de réseaux par le contre-espionnage allemand datent de l'automne 1915. Le 12 octobre de cette année, Édith Cavell et Philippe Baucq furent fusillés au Tir national de Bruxelles. Gabrielle Petit, également espionne au service des Alliés, fut condamnée à mort et fusillée le 1^{er} avril 1916. La nouvelle crèche située rue Émile Féron porte le nom de la célèbre espionne. Dans une société encore très masculine, les femmes jouèrent un rôle important au sein de ces réseaux.

Plaque à la mémoire des Saint-Gillois morts durant la Grande Guerre, hôtel de ville
© VV.



Plaque à la mémoire des prisonniers fusillés durant la Grande Guerre, prison de Saint-Gilles
© VV.



La Grande Guerre en Afrique

Un buste du lieutenant général Charles Tombeur de Tabora (1867–1947) est installé depuis 1951 avenue du Parc. Commandée par le général Tombeur, la Force publique congolaise a participé pour la première fois à des opérations d'envergure en 1916. À la fin du mois de juin de cette année, elle occupait l'ensemble du territoire rwandais avant de remporter, le 19 septembre, la victoire décisive lors de la bataille de Tabora, ville principale de l'Afrique orientale allemande, située en Tanzanie. Lors des négociations de Versailles, la Belgique s'est vu attribuer un mandat sur le Rwanda et le Burundi, matérialisant ces victoires. Le général Tombeur, devenu le baron Tombeur de Tabora suite

à son anoblissement par le roi Albert I^{er}, est décédé en 1947 et enterré au cimetière de Saint-Gilles. Ce dernier comprend une pelouse pour les soldats qui ont combattu, ainsi qu'à l'entrée, un vaste monument qui rend hommage aux morts des deux guerres. Inauguré en 1923, il est l'œuvre de René De Winne. (voir p. 70).

J. Martin,
Monument à
Charles Tombeur
de Tabora, avenue
du Parc, 1951
© VV.



Marie Janson
(à droite)
devant le parlement
© Institut Émile
Vandervelde.

MARIE JANSON

De son mariage avec le dramaturge Paul Spaak, Marie Janson (1873–1960) eut quatre enfants dont Paul-Henri Spaak (voir p. 83) et le grand scénariste de cinéma, Charles Spaak. Très active pendant la Première

Guerre mondiale, elle rejoignit le Parti ouvrier belge. Éluë au Conseil communal en 1921, elle fut choisie par l'exécutif du POB pour devenir sénatrice cooptée, alors que les femmes n'avaient même pas encore le droit de vote aux élections législatives. Elle s'intéressa principalement à l'enseignement, à l'enfance et à la condition féminine. Elle est la fondatrice des Femmes prévoyantes socialistes.

HENRY CARTON DE WIART

Avocat, député catholique, conseiller communal à Saint-Gilles, Henry Carton de Wiart (1869–1951) fonda le mouvement L'Avenir social, le journal du même nom, puis le quotidien *La Justice sociale*. Partisan d'une représentation ouvrière autonome au sein du

Parti catholique, il organisa des mutuelles et la Maison d'ouvriers Agneessens à Saint-Gilles. Homme de lettres, il fut ministre de la Justice, puis Premier ministre (1920-1921). Il fut un farouche adversaire de Léon Degrelle, puis de la flamandisation de l'Université de Gand.



Deltour, vers 1908.

L'avènement du suffrage universel

Un des effets de la Grande Guerre fut l'avènement du suffrage universel pur et simple en 1919, encore réservé aux hommes jusqu'en 1948 pour les élections de la Chambre et du Sénat, mais ouvert aux femmes pour les élections communales dès 1921. Ce changement ne modifia pas

fondamentalement les rapports de force au Conseil communal : les socialistes et les libéraux firent à peu près jeu égal. Ces deux partis continuèrent toutefois à s'entendre pour former le Collège échevinal, dont restèrent exclus les catholiques. Les libéraux se réservèrent l'écharpe maïorale, qui alla à Antoine Bréart de 1909 à 1929, à Fernand

Bernier pendant quelques mois en 1929 puis à Arthur Diderich de 1929 à 1944 et enfin à Jules Hanse de 1944 à 1947. Au fil des élections, de nouvelles formations politiques firent leur apparition au Conseil communal : les classes moyennes et les anciens combattants en 1921, les communistes en 1926, les rexistes en 1938.

Bustes des bourgmestres

© APEB 2015.



Antoine Bréart.



Fernand Bernier.



Arthur Diderich.



Jules Hanse.



Le Mouvement national belge, chaussée de Waterloo, 1944 (coll. privée).

La Seconde Guerre mondiale : réseaux de résistance

La presse clandestine et les réseaux : le MNB et l'Orchestre rouge

L'imprimerie de *La Libre clandestine* était installée rue de Hollande. *La Libre Belgique*, dite *Peter Pan*, paraît de façon régulière jusqu'à la Libération. Elle publie plus de 85 numéros, sans interruption entre 1941 et septembre 1944. Une plaque est apposée au n° 50 rue de Hollande.

Le Mouvement national belge (MNB) était l'un des principaux réseaux de résistance durant la Seconde Guerre mondiale. Fondé par Aimé Dandoy le 17 décembre 1940, il avait son siège à Saint-Gilles. Les missions de ce groupe étaient la mise au point des filières d'évacuation de pilotes alliés, la



Plaque rappelant qu'au n° 50 rue de Hollande fut imprimée *La Libre clandestine* © APEB 2015.

presse clandestine, le renseignement et le sabotage. Le MNB vit la plupart de ses dirigeants arrêtés en février 1944. Raymond Defonseca (1904-1956) fut le

LE « V » DE CHURCHILL : UNE ORIGINE SAINT-GILLOISE

Victor de Laveleye (1894-1945) fut conseiller communal à Saint-Gilles à partir de 1926. Plusieurs fois ministre, de la Justice et de l'Instruction publique notamment, il fut un adversaire farouche du rexisme de Léon Degrelle. En 1940, ce mandataire libéral gagna Londres, où il devint l'un des speakers de *Radio Belgique* à



Winston Churchill
(coll. ACSG).

la BBC. C'est lui qui imagina, en 1941, le signe « V » pour Victoire, qui fut repris et immortalisé par Winston Churchill.

fondateur de la brigade saint-gilloise du mouvement, dont il devint le commandant national. Inquiété par la Gestapo, il s'éclipsa pour mieux organiser un groupe armé, tout en restant très actif dans le domaine de la presse clandestine.

L'Orchestre rouge, réseau dirigé par Léopold Trepper et qui transmettait des renseignements à Moscou, avait d'importants relais à Saint-Gilles. Sophie Poznanska, immigrée juive originaire de Pologne, était l'un d'eux. Arrêtée à Etterbeek, elle fut enfermée à la prison de Saint-Gilles et torturée. Elle ne parla pas et finit par se pendre dans sa cellule, le 28 septembre 1942. Dans la maison du n° 32 avenue Jean Volders habitait Raichmann, un autre immigré juif polonais, qui fabriquait des faux-papiers pour l'Orchestre rouge. Une plaque avec les photos de Léopold Trepper et de Sophie Poznanska, rappelant

l'épopée de ce réseau, est apposée sur la façade du bâtiment.

Martial Van Schelle, qui ouvrit en 1924 un magasin de sport et la première piscine à capitaux privés, le Bain Van Schelle rue de la Glacière (voir p. 211), s'engagea dans la Résistance dès le début de la guerre. Créant un réseau d'évasion vers Londres pour les aviateurs alliés, il fut arrêté et fusillé au fort de Breendonk le 15 mars 1943.

L'hôtel de ville conserve la mémoire de Saül Benensohn (1920-1943). Engagé dans la lutte contre l'occupant nazi, il fut arrêté le 22 novembre 1943 et amené à l'hôtel de ville pour une confrontation. Pour ne pas trahir les agents communaux associés à son action, il se jeta du balcon de l'édifice. L'homme succomba à ses blessures quelques jours plus tard à l'hôpital Brugmann, emportant ses secrets.



Martial Van Schelle, vers 1930
(coll. B. Poncelet).



Un foyer de résistantes féministes

Née à Saint-Gilles, Adèle Hauwel (1920-2004) intégra la Résistance armée en 1940. Elle y côtoya notamment Estelle Lemaire (1904-1998), féministe et militante du Mouvement wallon, qui naquit et vécut longtemps dans la commune. Après la guerre, Adèle Hauwel se consacra à la médecine sociale et à l'éradication de toutes les discriminations, en particulier celles touchant les femmes. On la vit souvent aux côtés de travailleuses en lutte, militer pour la contraception et l'avortement ou

encore pour légiférer contre et riposter aux violences conjugales.

Elle aussi née à Saint-Gilles, Christine Duchaine (1902-1985) fut médecin au sanatorium Prince Charles à Auderghem. Dès le début de la guerre, elle participa au sauvetage d'enfants juifs admis au sanatorium sous une fausse identité pour échapper aux Allemands. C'est également dans ce type d'action que se distingua Hava Groisman (1910-2000), dite Yvonne Jaspar pendant la guerre et également connue sous son nom d'épouse, Jospa. Au Comité de Défense des

Juifs au sein du Front de l'Indépendance, elle organisa le placement d'enfants juifs dans des familles d'accueil. On estime à 3 000 le nombre d'enfants sauvés de cette manière²¹.

Chars alliés près de l'hôtel de ville lors de la Libération en septembre 1944
(coll. ACSG).





PAUL-HENRI SPAAK

Paul-Henri Spaak (1899-1972), qui sera bourgmestre de Saint-Gilles de 1952 à 1957, fut un socialiste de la première heure. Ministre des Affaires étrangères à douze reprises, trois fois Premier ministre, président de l'Assemblée consultative du Conseil de l'Europe et

Prestation de serment de Paul-Henri Spaak au Conseil communal de Saint-Gilles en 1952

(coll. ACSG).

secrétaire général de l'OTAN, il avait présidé la première assemblée de l'ONU, en 1945. Durant la guerre, il s'exila à Londres et dirigea l'effort de guerre, avec des combattants en Europe et en Afrique. À la Libération, il fut un acteur de premier plan pendant la Question royale, jusqu'à l'abdication du roi Léopold III en 1950. Il est considéré comme l'un des fondateurs de l'Europe. Il coupera les ponts avec le PS en 1971, pour se rallier au FDF.



Paul-Henri Spaak posant pour la réalisation de son portrait (coll. ACSG).

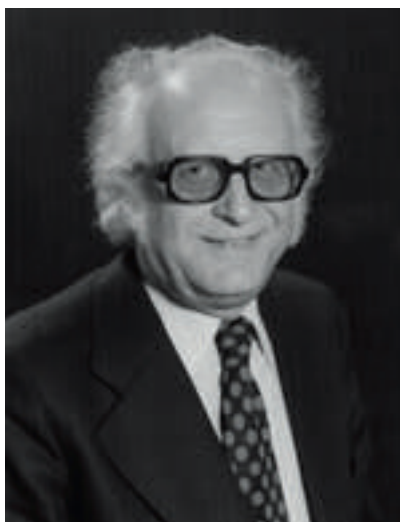
La politique après-guerre

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la conduite de Léopold III juste avant et pendant la guerre et

l'opportunité de voir celui-ci remonter sur le trône, divisèrent les partis politiques. Tout au long de l'affrontement entre partisans et adversaires du roi, Paul-Henri Spaak – qui n'était plus à ce moment que



Jacques Franck
(coll. ACSG).



Jacques Vranckx
(coll. ACSG).



Corneille Barca
(coll. ACSG).

député socialiste après avoir été plusieurs fois ministre avant et après la guerre – se révéla capable à la fois de mener le combat en tribune de choc et, en coulisses, de rechercher le compromis permettant d'éviter un ébranlement fatal du régime. C'est à cet homme politique extrêmement populaire, dont la mère (Marie Spaak-Janson) a siégé au Conseil communal dès 1921 (voir p. 78), que les socialistes saint-gillois confièrent la tête de la liste présentée aux élections communales de 1952. Le calcul s'avéra payant. Le Parti socialiste emporta seul, cette fois, la majorité des sièges et Paul-Henri Spaak s'installa dans le fauteuil de bourgmestre. Les libéraux, les catholiques et le seul élu communiste encore présent furent renvoyés dans l'opposition. Ils y restèrent jusqu'en 1976. Appelé au poste de secrétaire général de l'OTAN en janvier

1957, Spaak fut remplacé au maïorat par Jacques Franck, auquel succéda en 1973 un autre socialiste, Jacques Vranckx. En 1980, Vranckx fut remplacé par Corneille Barca, jusqu'en 1985, année où Charles Picqué lui succéda. Ce dernier resta associé aux libéraux, formant une alliance toujours en place aujourd'hui. Le parti Ecolo est,

quant à lui, présent au Conseil communal sans discontinuer depuis 1982. Les premiers élus d'origine non-européenne firent leur entrée au Conseil en octobre 2000. D'emblée, ils y furent plus d'une dizaine et, cette année-là, Saint-Gilles se choisit pour la première fois un échevin d'origine maghrébine, qui sont depuis 2012 au nombre de deux.

Le Collège échevinal en septembre 2015, de gauche à droite: Carlo Luyckx, Willem Stevens, Saïd Ahruil, Alain Hutchinson, Cathy Marcus, Charles Picqué, Thierry Van Campenhout, Patrick Debouverie, Yasmina Nekhoul, Jean Spinette
© TVD.





Le siècle des communications

La gare du Midi

Depuis le XIX^e siècle, la gare du Midi, première gare internationale de Belgique, a fait de Saint-Gilles l'un des principaux nœuds de communication du pays.

Cette vocation s'est encore renforcée au cours des vingt dernières années, avec la multiplication des lignes TGV, le développement de liaisons plus aisées avec les aéroports et l'extension des lignes de métro. Cette cascade de progrès a inévitablement entraîné un bouleversement du quartier du Midi, qui présente désormais un nouveau visage, tant au niveau

des logements que des hôtels et des commerces, préservant une mixité des fonctions et une dimension humaine. Un nouveau coin de ville apparaît, grâce à la coopération entre partenaires publics et privés.

L'ancêtre de la gare du Midi est la station des Bogards, érigée en 1840 place Rouppe au centre-ville. La gare n'est alors qu'un simple bâtiment en bois à un étage, agrémenté de deux ailes latérales réservées aux différents services. La rapidité des transformations urbaines amena à l'abandon de cette station au profit de la construction de la première gare du Midi (1864-1869), sur Saint-Gilles. Dessinée par l'architecte Auguste Payen, cette

La station des Bogards, place Rouppe, fin du XIX^e siècle (coll. CHSG).





La première gare
du Midi, vers 1930
(coll. CHSG).

dernière présentait une architecture monumentale néoclassique. Sa façade principale était marquée par un portique d'entrée et des pavillons d'angle. Le portique, sous lequel les voyageurs passaient nécessairement, prenait la forme d'un arc de triomphe romain abondamment décoré de motifs végétaux, de bas-reliefs et de statues, représentant les chemins de fer, les canaux, la poste et le télégraphe. Enfin, un auge (conducteur) ailé, dominant le portique, exprimait la rapidité des moyens de communication.

L'édifice était en tout point conforme à l'idée que l'époque se faisait des gares des grandes métropoles, dans la seconde

partie du XIX^e et au début du XX^e siècle. La gare est l'expression de la puissance des États industriels. La gare, c'est la société qui se montre, qui est en représentation. Il n'est pas étonnant que des façades de gares soient copiées sur celles de théâtres. Les gares arrivent en ville, au cœur des villes. Elles sont les portes des villes.

La seconde gare du Midi fut érigée en raison de la construction de la jonction ferroviaire directe à travers le centre-ville, entre les gares du Nord et du Midi. Les travaux de cette jonction débutèrent en 1911, furent interrompus en 1914 pour reprendre en 1936 et



Portique d'entrée de la première gare du Midi, vers 1930 (photo SNCB, coll. CHSG).



Démolition de la première gare du Midi, vers 1936 © IRPA.



Aménagement des voies lors des travaux de la jonction Nord-Midi, fin des années 1940 (photo SNCB, coll. CHSG).

être enfin finalisés en 1952. La nouvelle gare, érigée par Adrien et Yvan Blomme ainsi que par Fernand Petit, est l'inverse de la précédente. Les guerres et les transformations des équilibres économiques sont passées par là. Elle est fonctionnelle comme

la ville, qui doit être ordonnée : « la conception et le caractère de l'édifice doivent être essentiellement utilitaires, appropriés à sa destination, sans exclure un certain caractère monumental, en rapport avec son importance ; facilité et confort des voyageurs,

installations rationnelles et hygiéniques pour le personnel »²².

En 1992, la partie de la gare qui se situait vers la rue de France a été démolie pour laisser la place à une extension destinée au TGV. Le porche d'entrée et sa tour-horloge, le



hall d'entrée circulaire, la salle des bagages, le restaurant et la salle des guichets ont disparu. Cette extension s'inscrivait dans un vaste projet de rénovation du quartier. L'aménagement de six quais et de deux terminaux, Thalys et Eurostar, a été finalisé

en octobre 1994, date de l'arrivée en gare du premier train en provenance de Londres.

L'extension de la gare fut l'occasion de réorganiser une partie du quartier. Comme dans la plupart des grandes villes, les abords des gares, qui ont

connu des développements économiques majeurs avec des industries, des ateliers, des hôtels et des cafés-restaurants, se sont progressivement dégradés au cours de la seconde moitié du XX^e siècle. À Saint-Gilles, plusieurs îlots délabrés depuis

La seconde gare du Midi, années 1950 (photo SNCB, coll. CHSG).



Vue aérienne de
la gare du Midi

© AL.

des décennies ont été entièrement rénovés, voire démolis et reconstruits pour être affectés à du logement et des bureaux, ainsi qu'à des logements publics et des infrastructures collectives (Maison de l'Emploi, Centre de formation,...). De nouveaux

changements sont attendus dans les prochaines années, dont une nouvelle gare. L'objectif pour le quartier du Midi est de concentrer l'activité tertiaire autour de ce nœud de mobilité de première catégorie, mais également de renforcer l'attractivité de ce

pôle et son intégration urbaine par des logements, des équipements de proximité et une plus grande qualité architecturale.

C'est un retour aux principes qui ont guidé l'érection des gares au XIX^e siècle : en faire des portes de ville et des lieux de vie.



Construction de la station de métro Horta, années 1980 (coll. CHSG).

Le métro

Le métro à Saint-Gilles est un pré-métro, constitué de trams qui circulent en souterrain. Inaugurée en 1972, la ligne de pré-métro Nord-Lemonnier fut ensuite prolongée jusqu'à la gare du Midi. En 1993, après plus de

quinze ans de travaux, un second tunnel fut ouvert, permettant de relier la gare du Midi à la place Albert en traversant Saint-Gilles, avec les stations Parvis de Saint-Gilles et Horta. Les murs des quais de la station Parvis de Saint-Gilles sont

recouverts de carreaux bleus sur lesquels est inscrit le texte de la Déclaration universelle des droits de l'homme, en français et en néerlandais (*Dyad*, œuvre de Françoise Schein). Dans la station Horta, des grilles décoratives et des vitraux rappellent le souvenir de la Maison du Peuple de Bruxelles et de l'hôtel Aubecq, tous deux conçus par Victor Horta (voir p. 155) et démolis dans les années 1950 et 1960.

À Saint-Gilles, les travaux du métro ont préservé au maximum le bâti existant. Quand il a néanmoins fallu détruire en surface, des aménagements ont immédiatement été conçus. À hauteur de la station Horta, une école a été remplacée par le parc Victor de Laveleye (voir p. 81), ainsi que par du logement. Rue de l'Hôtel



Le Collège communal en visite sur le chantier (coll. ACSG).



Station Parvis
de Saint-Gilles
© Benjamin Boar.

des Monnaies, un bâtiment moderne a été construit à l'angle de la station de métro. Rue d'Angleterre, des travaux pour le métro lourd (gare du Midi-porte de Hal) ont nécessité à

partir de 1985 la démolition de tout un côté de la rue. Celui-ci a été rebâti, entre 1990 et 1995, d'immeubles de bureaux et à appartements, de maisons ainsi que d'un vaste hôtel.



Une rénovation maille par maille

Saint-Gilles n'a pas trop souffert de la déstructuration urbanistique de Bruxelles dans les années 1970. Mais son bâti ancien exigeait une profonde rénovation. La commune possède un bâti assez homogène, parmi les plus anciens de la

région bruxelloise, puisque plus de 84 % des logements datent d'avant 1961.

L'évolution de son parc de logements et de son espace public a eu comme conséquence que le marché immobilier de Saint-Gilles a enregistré, depuis le début des années 1990, une hausse importante, faisant évoluer vers le haut le prix des appartements. Parallèlement, la Commune a mené, et mène encore, une importante politique de logement en acquérant et en rénovant du bâti ancien destiné à des finalités sociales.

La création de la Région de Bruxelles-Capitale en 1989 a permis de donner un nouveau souffle à l'ensemble du territoire bruxellois. Les actions conjuguées de la Commune et de la Région ont permis une rénovation profonde du tissu saint-gillois, depuis une vingtaine d'années, par les contrats de quartier, la création de logements par la Régie foncière, la revitalisation des noyaux commerciaux. Les aménagements de trottoir, d'éclairage et la plantation d'arbres, ainsi que les nombreuses rénovations d'immeubles ont couvert quasiment l'ensemble du territoire, participant à la revalorisation des quartiers et à l'attractivité de la commune.



Espace gymnique,
rue du Métal 40
© APEB 2015.





Vue aérienne
de Saint-Gilles
© AL.



Revitaliser

Le travail de rénovation urbaine s'est appuyé essentiellement sur deux outils : les contrats de quartier et la Régie foncière.

Les contrats de quartier sont des programmes de revitalisation initiés par la Région de Bruxelles-Capitale et menés dans différents quartiers fragilisés sur une durée de quatre ans. La Commune est le principal

opérateur dans la mesure où c'est elle qui propose à la Région, en concertation avec les habitants, les opérations à mener dans le quartier. Une politique transversale de rénovation urbaine, combinant la réhabilitation d'immeubles dégradés, la création de nouveaux logements et le réaménagement d'espaces publics à des projets socio-économiques, doit permettre de

donner un sérieux coup d'accélérateur à la rénovation du quartier. Outre ces grands projets structurants, le développement d'une ville s'effectue aussi par un travail dans les quartiers où il convient de retisser les liens entre des bâtis et des fonctions dégradés. Saint-Gilles a bénéficié de cinq contrats de quartier entre 2004 et 2014. Deux nouveaux contrats sont en cours d'exécution, celui de Bosnie et celui du Parvis-Morichar.

Ces contrats de quartier ont permis la création de plusieurs crèches (rue de la Source, chaussée de Forest,...), l'aménagement de divers espaces publics comme le parc Vanderschrick et le square Jacques Franck, le soutien à de multiples initiatives économiques et la rénovation de nombreux logements.

La Régie foncière de Saint-Gilles a été créée en 1977 afin de développer un outil immobilier ayant pour objet principal l'acquisition de biens divers, leur rénovation et mise en location. Bénéficiant de différents programmes de revitalisation de quartiers, la Régie représente aujourd'hui une offre locative de plus de 900 logements et rez-de-chaussée commerciaux. Elle



Parc Vanderschrick
© CQD.



Anciens entrepôts
de l'usine Rodelle,
rue du
Danemark 15
© CQD.

Anciens entrepôts
de l'usine Rodelle
(UrbIS® © Distribution
et Copyright CIRB).

compte également des crèches, un théâtre et un hôtel de maître Art nouveau classé. La rénovation d'immeubles a de nombreux effets sur le tissu urbain. Elle éradique des chancres qui sont source d'insécurité, d'insalubrité et qui représentent de véritables verrues urbaines. Elle provoque un effet d'entraînement chez les propriétaires qui souhaitent embellir ou rénover leur bien. Elle propose sur le marché locatif des logements de bonne qualité à des loyers inférieurs à ceux proposés sur le marché privatif. Elle permet la mixité socio-économique et culturelle dans les immeubles et les quartiers.





Lofts dans un ancien parking, boulevard Jamar 19
© Montois Partners Architects.



Ancien garage Chrysler-Rover, rue de Neufchâtel 7-11
© APEB 2015.

Réaffecter

La politique du logement s'inscrit dans un contexte particulier. Depuis 90 ans, Saint-Gilles est entièrement bâtie. Il n'existe plus depuis belle lurette de friches où des constructions nouvelles seraient possibles. La protection du patrimoine est un frein à la

destruction d'immeubles. La création de logements s'effectue par le changement d'affectation ou la rénovation, particulièrement dans des intérieurs d'îlot. Très souvent, des bâtiments industriels sont transformés en logements ou en équipements, tant par le secteur privé que par le public.

Ainsi, au n° 19 boulevard Jamar, un vaste bâtiment arrière a été agrandi en 1908, à usage de brasserie, s'étendant jusqu'à la Senne. La brasserie fut démolie en 1969 et remplacée par un parking de sept niveaux qui, lui-même, fut transformé en 2009 en une centaine de lofts.

Les entrepôts Rodelle, une société d'import-export de la rue du Danemark, ont été transformés en 2010 par la Commune en espace d'accueil pour les enfants et en logements.

La Manufacture de chapeaux de dames et articles de mode

Simon Cohen était installée au n° 62 chaussée de Forest en arrière-cour d'un immeuble à appartements moderniste. Elle a été transformée en logements, bureaux et galerie d'art en 2009.

L'ancien garage Chrysler-Rover de la rue de Neufchâtel a conservé sa belle façade de verre et de béton. Il abrite depuis 2008 une vingtaine de logements.

Bâtiment industriel de 1881, la distillerie Cusenier réparait ses arômes au n° 41 rue de Russie. L'immeuble a été restauré et transformé en centre sportif communal et en logements en 1994. Témoin du développement de l'activité d'imprimerie à Saint-Gilles dans la dernière partie du XIX^e siècle, l'imprimerie Goffin s'est installée en 1895 au n° 118 rue de Belgrade. En 2007, ce bâtiment industriel est devenu la Maison des Cultures.



Les facettes du développement économique

Avec 4114 entreprises, 4373 indépendants et 34 050 salariés, les ressources économiques de la commune sont variées. En nombre d'entreprises, ce sont les activités juridiques et comptables, le conseil de gestion, les activités d'architecture et d'ingénierie, la publicité et les études de marché, suivies de peu par le commerce et la construction, qui arrivent en tête. En nombre d'employés ou d'ouvriers, ce sont des entreprises de services qui sont les plus grands employeurs de la commune.

Des commerces dans toutes les rues

Saint-Gilles a toujours été une cité du commerce. Il suffit de se promener dans les rues pour constater les grandes vitres si caractéristiques des rez-de-chaussée commerciaux. Les

années 1960 voient ce secteur toujours en expansion et celui des services se développer. Le commerce de proximité s'anime sur les grandes artères saint-gilloises. Les boutiques de luxe prolifèrent au quartier Louise. Le secteur de la culture n'est



La Maison des Cultures, installée dans l'ancienne imprimerie Goffin, rue de Belgrade 118
© CQD.

Village Partenaire, rue Fernand Bernier 15
© APEB 2015.



*Percaline, rue
Africaine 98*
© APEB 2015.



*Bijoux Rosy, chaussée
de Waterloo 32*
© Chantal Moens.

pas en reste : de prestigieuses galeries d'art et des antiquaires s'installent dans la commune, ainsi que des salles de vente renommées. Cette période est propice à l'afflux massif de multiples services – ceux des administrations et des assurances notamment – avec pour effet la multiplication d'immeubles accueillant des bureaux. Ceux-ci sont également prisés par les firmes commerciales et industrielles, ainsi que par les cabinets d'affaires. La commune est fort sollicitée en raison de sa proximité avec le centre de Bruxelles, de ses loyers plus abordables et des facilités de communication qu'elle offre.

Le commerce intégré (superettes et moyennes surfaces) s'est nettement développé ces dernières années, aux côtés de

commerces spécialisés ou de proximité, qui doivent aussi une partie de leur succès aux efforts entrepris pour la qualité de l'environnement urbain et au renforcement des zones piétonnières. La commune présente aujourd'hui le nombre de surfaces vides le plus faible de Belgique. Le commerce reflète bien la diversité de la vie saint-gilloise et sa vitalité reste forte. « Les quartiers se sont bien adaptés aux flux migratoires et à la diversité culturelle. Plus de 130 nationalités sont représentées dans la commune et quel que soit votre interlocuteur, il vous dit qu'il est Saint-Gillois, peu importe son origine ou sa nationalité. Ce qui signifie que l'identité saint-gilloise est très marquée et c'est le premier point fort, la dimension babylonienne de la cité. Ça transpire dans les

commerces et les clients se sont adaptés à leurs diversités. L'erreur de beaucoup a été de vouloir imiter les supermarchés. Or, à Saint-Gilles, une majorité de commerçants a réussi à capter le besoin, la spécificité du client, sachant pertinemment bien qu'ils doivent proposer autre chose que les grands magasins et que la vente sur le web »²³.

À Saint-Gilles, l'artisanat a toujours été l'un des atouts majeurs. Depuis quelques années, on assiste à l'arrivée ou au retour d'une classe plus aisée en quête de commerces de qualité, à la recherche d'un savoir-faire. Et si de vieux artisans ont quitté la cité, de jeunes artisans ont pris la relève. On le constate dans les commerces de bijoux, de feronnerie, de bois, de vêtements, de tricot. Pensons aussi aux

*Brasserie
Verschuieren, parvis
Saint-Gilles 11-13
© Els De Nil.*



*Brasserie de
l'Union, parvis
Saint-Gilles 55
© Chantal Moens.*

commerces de destination, c'est-à-dire là où viennent les clients d'une autre commune, tout spécialement pour la qualité et la spécificité du produit, comme un magasin de cache-poussière ou d'articles de pêche. Plus récemment, revenant sur une tradition de brasserie, plusieurs magasins de bières se sont ouverts.

Pas à tous les coins de rue, mais presque...

Le secteur Horeca – hôtels, restaurants et cafés – est en pleine évolution. 319 de ces établissements sont installés à Saint-Gilles, ce qui en fait la deuxième commune de la Région bruxelloise en possédant le plus grand nombre au km² et par habitant.

Avec 27 hôtels, la commune possède la deuxième capacité hôtelière de la Région. En termes de nuitées, elle est la troisième et dans le top 10 belge. En dix ans, le nombre de nuitées a augmenté de 35 %.

Les cafés et les restaurants concentrent toute l'histoire de Saint-Gilles. Ceux qui sont là depuis toujours, encore brunis par les cigarettes aujourd'hui disparues et dont les murs résonnent de décennies de confidences, de disputes, d'amours et de propos de café du commerce. Ceux qui arrivent avec des concepts d'aujourd'hui et à propos desquels le bouche-à-oreille a tôt fait de dire que c'est là qu'il faut aller. Ceux où l'on mange sur le pouce, de la frite au bagel en passant par la pita. Ceux où l'on s'installe pour un certain temps et pour du bon temps, où on laisse 20 € ou un zéro de plus.



Tipi Bookshop,
rue de l'Hôtel des
Monnaies 186
© Emily
Coenegrachts.

L'économie culturelle

La dimension culturelle de la vie économique locale s'est aussi beaucoup développée, avec la multiplication des galeries d'art, notamment internationales, ou des librairies spécialisées. Par ailleurs, de multiples activités et manifestations rythment la vie saint-gilloise, du Parcours d'Artistes au Carnaval et à la Fête des Enfants, des brocantes à la Foire des Vignerons, de la Fête de la Musique et du Printemps à la Zinneke Parade et à Fort en Fête, sans compter les diverses fêtes de quartier. La rénovation des places publiques ces vingt

dernières années permet à la vie urbaine de jouer sa partition de multiples façons. La commune est en outre régulièrement sollicitée pour des tournages de cinéma²⁴.



Fort en Fête, 2015
© Els De Nil.



À droite, Pierre Vandeleene, président des maraîchers du Parvis, 1933 (coll. CHSG).

Des marchés à l'image de la commune

Les trois marchés de la commune contribuent beaucoup à la vitalité et à la convivialité saint-gilloises : Midi, Parvis et place Van Meenen. Leur singularité est d'être multiple : expression de la diversité, pôle économique et du commerce en particulier, centre d'animations, activité tellement ancienne qu'elle fait partie de l'histoire tout en s'inscrivant dans les modes actuelles.

Le marché du Midi

C'est à la demande des habitants et commerçants du boulevard Jamar qu'un marché y fut installé en 1871. Il ne tiendra qu'une quinzaine d'années. À l'époque, le bourgmestre Maurice Van Meenen avait déclaré que pour avoir du succès, un marché



Le marché du Midi
© Karim Abraheem.

« doit être grand et achalandé, ce qui ne s'obtient qu'après de longues années ». Il fut relancé sans plus de succès en 1909, avant d'enfin démarrer en 1928 avec le succès qu'on lui connaît encore aujourd'hui. Avec près de 400 échoppes et 40 000 visiteurs chaque dimanche, il est considéré comme le plus grand marché d'Europe, après celui de Vintimille en Italie. Son succès

Échoppe au
marché du Parvis
(coll. CHSG).





Marché du Parvis
© APEB 2015.



Foodtruck au
marché du Parvis
© Ewa Iwicka.



Échoppe au marché
Van Meenen
© Ewa Iwicka.

est lié à la diversité des commerces et de leurs cultures. Ce marché trouve ses adeptes bien au-delà de la commune.

Le marché du Parvis

Créé en 1865, il est l'un des plus anciens de Bruxelles et l'un des derniers marchés quotidiens de la région. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'urbanisation de la commune liée à l'accroissement sensible de la population réduisit les surfaces cultivées. Une population citadine trouva droit de cité au détriment de celle des maraîchers, qui décida de

satisfaire davantage les besoins d'une clientèle nettement plus étoffée. Il s'agit essentiellement de viandes, volailles, fruits, légumes, beurre et fromages. En 1904, les travaux d'élargissement de la partie basse de la rue Jourdan et la création du grand parvis permirent l'extension du marché. À cette époque, le nombre de commerçants ambulants était de près de 500. Aujourd'hui, ceux-ci veillent à maintenir cette tradition maraîchère sur le parvis et à y promouvoir les produits du terroir, notamment le week-end et lors du marché gourmand du jeudi.

Le marché Van Meenen

Classé aujourd'hui par la presse spécialisée dans le top 10 des marchés les plus conviviaux de Bruxelles et de Wallonie, il a vu le jour au début du XX^e siècle. Il périlaita cependant entre les deux guerres, pour pratiquement s'éteindre après la seconde. Encouragé par l'administration communale, le marché fut ranimé en 1986 par l'Association des Commerçants et Artisans du Sud. Aujourd'hui, c'est un trentenaire qui tient la forme en alliant les vendeurs traditionnels et le courant de la *street food*.



Un joyeux melting pot

La mixité a toujours existé à Saint-Gilles : mélange dans la même rue d'habitations privées, de lieux industriels, d'employés, d'ouvriers et de personnes plus aisées, mixité des populations. La commune conserve des traits sociologiques apparus au XIX^e siècle, avec une forte présence des classes populaires, tandis que sa partie haute héberge une population plus favorisée. Si le niveau moyen des revenus imposables bruxelloise, il est un des seuls de la Région à avoir augmenté ces dix dernières années.

Au niveau de sa population étrangère, Saint-Gilles compte une majorité de ressortissants de l'Union européenne avec,



Place de Bethléem
© Emily Coenegrachts.

ces dernières années, une forte augmentation des Français et des Portugais (premiers et deuxièmes), ainsi que des citoyens d'Europe centrale, parallèlement à une diminution des ressortissants espagnols et grecs. Ceux

issus de l'Afrique méditerranéenne représentent un peu plus de 12 % du total des étrangers, avec une prédominance de Marocains. Il est à noter ces dernières années une augmentation des citoyens issus de l'Afrique noire, majoritairement de la RDC, et de l'Amérique latine, principalement de l'Équateur et du Brésil.

L'évolution démographique générale s'est faite en trois temps. Une forte augmentation, de la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e. En 1895, il y avait 46 450 habitants. En 1911, ils étaient 66 592. En 1938, ils n'étaient plus que 61 341. Ce recul ne s'interrompt plus avant les années 1990, où le nombre d'habitants dépassa de peu les 40 000. Ces dernières années, cependant, la courbe s'est inversée. Le nombre de résidents ne cesse d'augmenter : 45 235 en 2008, 49 492 en 2012. Fin 2014, 49 981 personnes

STATISTIQUES DES DIX NATIONALITÉS ÉTRANGÈRES LES PLUS REPRÉSENTÉES :

Pays	Nombre d'habitants
France	4 688
Portugal	2 723
Espagne	2 002
Italie	1 916
Maroc	1 907
Pologne	1 696
Roumanie	1 100
Grèce	598
Allemagne	554
Brésil	541



Parc Pierre
Paulus
© Chantal
Moens.

étaient inscrites dans les registres de population (hors registre d'attente): 25 092 hommes et 24 889 femmes, 26 122 Belges et 23 859 étrangers, parmi lesquels 16 951 ressortissants européens et 6 908 non-européens.

Actuellement, 60 % des Saint-Gillois ont moins de 44 ans et l'âge moyen est de 35 ans et 9 mois, alors que celui du Bruxellois est de 37 ans et 9 mois. 10 004 personnes ont moins de 18 ans et 39 977 plus de 18. La commune est aujourd'hui de plus en plus la porte d'entrée, tant nationale qu'internationale, de jeunes adultes dans le système

urbain bruxellois. Encore aux études ou qualifiés et en phase d'insertion sur le marché du travail, ces jeunes trouvent là un parc de logement qui correspond à leurs besoins, notamment en termes de taille et d'offre locative, mais aussi une offre socioculturelle répondant à leur vision de la vie urbaine.

Si le taux de chômage est sensiblement plus élevé dans la commune (24,1 %) que la moyenne en Région bruxelloise (20,5 %), le taux d'activité des Saint-Gillois (63,9 %) est plus important que celui des Bruxellois (62,1 %).



Le monde dans une commune

La situation géographique du village d'*Obbrussel* par rapport à Bruxelles en fait, depuis le Moyen Âge, la voie d'accès privilégiée à la ville pour toute personne en provenance du sud. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'implantation de la gare du Midi sur le territoire de la commune, alors en plein essor urbanistique et industriel, joue un rôle prépondérant pour la croissance de sa population :

Marché espagnol
au marché du
Parvis, 1972
(coll. CHSG).



elle affirme Saint-Gilles comme pôle d'attraction pour les migrations internes et, bientôt, internationales. Dès le début du XX^e siècle, les quartiers populaires aux abords immédiats de la gare commencent à se peupler d'étrangers de diverses nationalités. Un phénomène qui ne fera que s'amplifier avec le temps. Près de la moitié de la population actuelle de la commune de Saint-Gilles est constituée d'étrangers avec, en tête des 140 nationalités présentes, les Français, les Portugais, les Espagnols, les Italiens et les Marocains.

La première immigration à Saint-Gilles fut belge, à l'exception des communards français

ayant fui leur justice. À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, la commune accueillit des habitants de la ville de Bruxelles, devenue trop exiguë. En plus des Bruxellois, Saint-Gilles vit l'arrivée de ruraux provenant de Wallonie et de Flandre, attirés par les emplois offerts par l'industrie ou le commerce.

Sarah et David

L'immigration étrangère, avant et après la Grande Guerre, concerne principalement les Juifs. Une première vague intervint à la fin du XIX^e siècle. Elle se composait de Juifs venus de l'Empire russe et de l'ancienne Pologne, fuyant les conditions



Marché hollandais
au marché du
Parvis, 1957
(coll. CHSG).

Mala Polska,
chaussée de
Waterloo 29
© Chantal Moens.



sociales, politiques et économiques désastreuses, ainsi que les persécutions antisémites de la Russie tsariste. Ces immigrants s'installèrent à Anvers et à Bruxelles, où ils s'établirent près des gares, comme celle du Midi²⁵. À mesure que les Juifs se sédentarisèrent, ils devinrent « souvent commerçants, boutiquiers, marchands, négociants, brocanteurs, antiquaires »²⁶. Dans les années 1920, débuta une deuxième vague d'immigration de Juifs venant principalement de Pologne, suivie d'une troisième, composée de Juifs fuyant l'Allemagne nazie. Elles vinrent, pour l'essentiel, renforcer les petites entreprises industrielles ou l'artisanat, principalement dans le secteur de la confection et dans celui des cuirs et des peaux. Pendant la Seconde Guerre mondiale, 37 % de la population juive de Bruxelles furent déportés. Dans la commune, diverses initiatives rendent hommage aux victimes du génocide des Juifs, comme la pose de plaques commémoratives ou, plus récemment, de « pavés de la mémoire ».

Au fil des décennies, la communauté juive a créé de nombreuses institutions, dont le Service social juif et la maison de retraite israélienne de la rue de la Glacière au lendemain de la Seconde Guerre²⁷. Diverses associations juives, dont le rayonnement s'étend bien au-delà de la commune, y ont installé leur siège, comme le Centre Communautaire Laïc

Juif (CCLJ) ou l'Union des Progressistes Juifs de Belgique (UPJB).

Daniela, Ahmed, François, Luzia, Pablo et Nicos

Après la Seconde Guerre mondiale, l'immigration à Saint-Gilles connut une forte augmentation résultant des nombreux accords conclus par la Belgique avec divers pays du sud de l'Europe et du nord de l'Afrique pour répondre à ses besoins en main d'œuvre d'appoint. De plus en plus d'Italiens établis dans les bassins miniers depuis l'accord bilatéral de 1946 vinrent s'installer dans la commune. L'accord de 1956 entraîna l'arrivée de nombreux Espagnols, celui de 1957 de quantité de Grecs et celui de 1964 d'importants effectifs de Marocains. De plus, ces accords entérinèrent parfois une présence substantielle de fait comme dans le cas des Portugais en 1978. L'augmentation numérique d'étrangers est d'autant plus importante dans les années 1960 et 1970 que cette immigration organisée s'accompagne d'une autre, spontanée, due aux conditions économiques du pays d'origine et bien souvent aussi à la situation politique de celui-ci²⁸.

Si la présence française existe à Saint-Gilles depuis plus de deux siècles, elle a fortement progressé depuis une quinzaine d'années. Cette communauté compte aujourd'hui près de 5 000 personnes²⁹. Plusieurs facteurs expliquent ce nombre

Mariages à
l'hôtel de ville
de Saint-Gilles
(coll. ACSG).





élevé de Français : la communauté de langue, les facilités de transport – particulièrement depuis l'ouverture du terminal TGV de la gare du Midi –, le prix de l'immobilier, la recherche d'emploi, notamment dans le non-marchand, la poursuite d'études³⁰, l'importance des échanges commerciaux et des capitaux français investis dans les entreprises commerciales et industrielles belges, sans parler des facilités fiscales. Aujourd'hui, 80 % des Français travaillent dans le secteur tertiaire. Près de 60 % possèdent un diplôme d'études supérieures³¹.

En termes statistiques, le pourcentage d'immigrés à Saint-Gilles est passé de 11,54 % à 31,18 % entre 1961 et 1967, pour atteindre 41,58 % en 1975 et 45,97 % en 1979, soit le double de la moyenne de l'ensemble des communes de l'agglomération bruxelloise³². L'arrêt officiel de l'immigration de travail en 1974 eut pour effet de freiner la progression du nombre d'immigrés à Saint-Gilles.

Des initiatives associatives

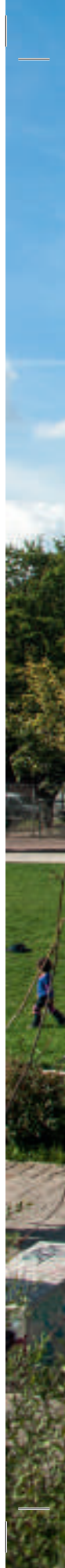
Devant l'insuffisance des politiques d'intégration menées par l'État fédéral, les associations et les syndicats encouragèrent diverses actions d'insertion comme la création, dans les quartiers à forte densité étrangère, d'associations d'immigrés, par exemple le Club belgo-espagnol Federico Garcia Lorca en 1956, avenue Fonsny, ou

l'Association belgo-portugaise d'Aide aux Portugais émigrés en Belgique en 1968, place des Héros. Développant des activités culturelles, les associations s'efforcent notamment de pourvoir aux besoins linguistiques des immigrés. C'est dans ce but également que des syndicalistes et intellectuels belges se joignirent à des militants progressistes marocains désireux de mettre en place des cours d'alphabétisation pour leurs compatriotes. Cette expérience fut le point de départ d'un véritable mouvement d'éducation populaire dans la commune qui déboucha, entre autres, sur la constitution du Collectif d'Alphabétisation en 1982, de Formation Insertion Jeunes (FIJ) en 1984³³, ainsi que du Collectif Formation Société en 1985. En 1988 fut créée la Mission locale pour l'Insertion socioprofessionnelle des Jeunes, la première mission locale de Belgique. Ces diverses actions se virent renforcées par les initiatives de la Région bruxelloise, créée en 1989.

Ces avancées n'empêchèrent néanmoins pas les tensions entre la police et les jeunes d'origine maghrébine. En 1991, des émeutes éclatèrent à Saint-Gilles, comme dans les communes voisines de Forest, d'Anderlecht, de Molenbeek-Saint-Jean et de Bruxelles-Ville. Ces événements firent prendre pleinement conscience aux pouvoirs publics de la gravité de la situation et de la nécessité d'inscrire les besoins de ces

populations immigrées à leur agenda. Outre des politiques de prévention et de revitalisation des quartiers, des politiques publiques catégorielles furent engagées³⁴. Elles renforcèrent de manière déterminante l'action des associations locales par l'octroi de financements réguliers et plus conséquents. Ces mesures étaient d'autant plus urgentes que la Belgique connaissait à ce moment de nouveaux flux migratoires dus à l'ouverture de l'est de l'Europe à la fin de la Guerre froide mais surtout aux conflits déchirant le Moyen-Orient et l'Afrique centrale.

Les actions développées par les associations de Saint-Gilles peuvent être considérées comme un « laboratoire de pratiques d'accueil et d'insertion des immigrés, dans une perspective de reconnaissance des apports de la diversité culturelle »³⁵. Elles expriment ainsi la manière saint-gilloise de se côtoyer au quotidien.







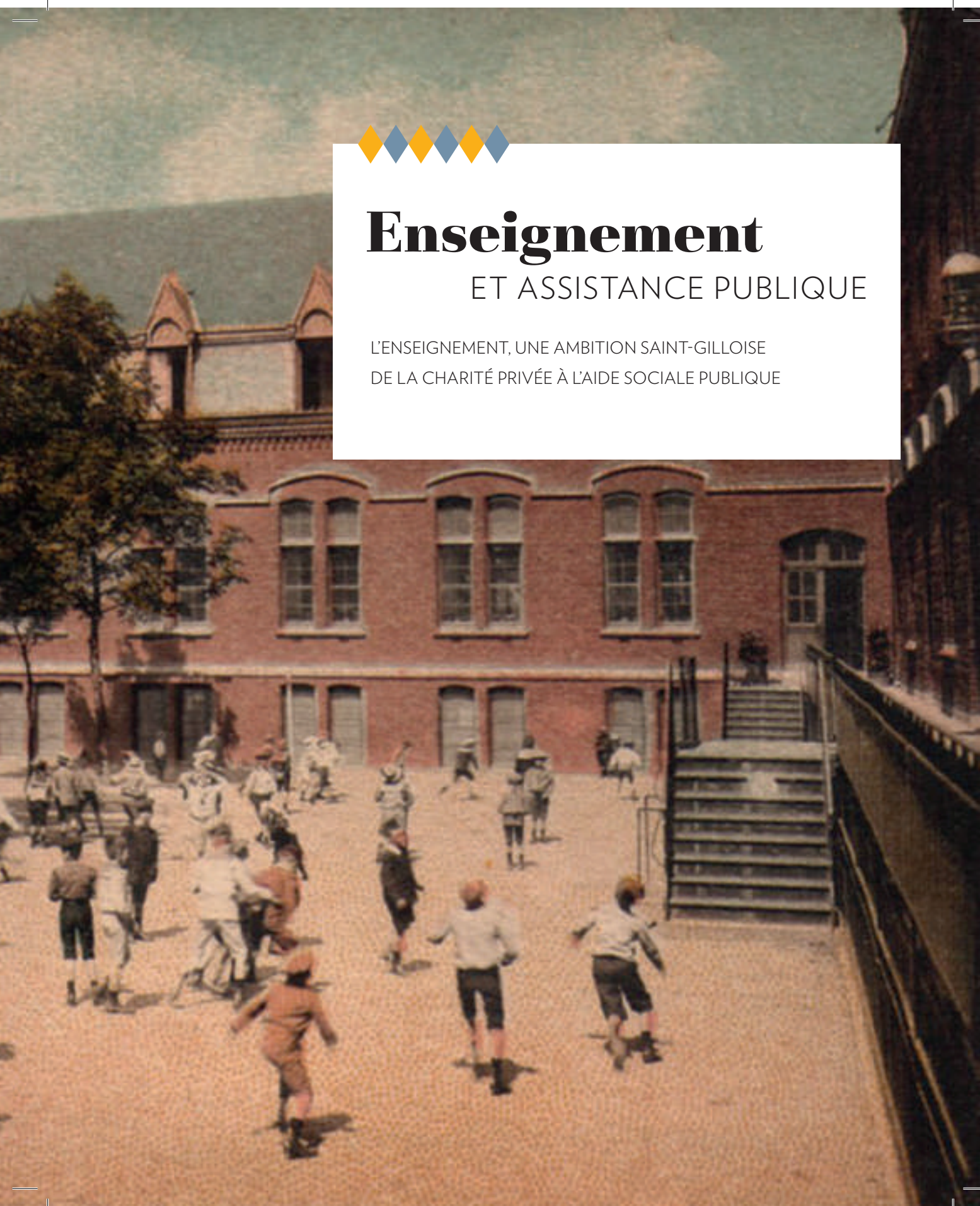
Institut Saint-Jean-Baptiste de la Salle, cour de récréation, début du XX^e siècle (coll. privée).



Enseignement

ET ASSISTANCE PUBLIQUE

L'ENSEIGNEMENT, UNE AMBITION SAINT-GILLOISE
DE LA CHARITÉ PRIVÉE À L'AIDE SOCIALE PUBLIQUE





L'ENSEIGNEMENT, UNE AMBITION SAINT-GILLOISE

Eugène Broerman,
*Allégorie de
la Commune
édificatrice et
éducatrice, salle
du Conseil
communal, hôtel
de ville, 1903*
© PL.

L'histoire de l'instruction publique en Belgique, et en particulier à Saint-Gilles qui sera une municipalité à la pointe dans ce domaine, est intimement liée à celle des grandes conquêtes sociales comme le suffrage universel, la réduction du temps de travail, la protection sociale et la liberté syndicale. Les premières revendications structurées en faveur de ces avancées démocratiques fondamentales apparaissent à la fin du XIX^e siècle, à l'initiative des socialistes de la première heure, des libéraux progressistes et du mouvement ouvrier chrétien. Tous étaient acquis à l'idée que les réformes démocratiques qu'ils appelaient de leurs vœux seraient vaines sans un encadrement scolaire efficace.





École communale
n° 1-2, à l'angle des
rues du Fort et de
la Perche
© APEB 2015.



Classe de l'École
communale n° 2
pour filles, début
du XX^e siècle
(coll. CHSG).

Un enseignement rural

À partir du Moyen Âge, l'Église eut le monopole du secteur de l'éducation et de l'enseignement. Au XIX^e siècle, les progressistes laïcs militèrent en faveur d'une école officielle, financée à terme par les pouvoirs publics. Jusqu'au milieu de ce siècle, l'instruction était rudimentaire, à l'image du village qu'était Saint-Gilles. Les cours étaient dispensés dans un local de la maison communale, encore située sur le parvis. Le budget pour édifier la première école communale, rue du Fort, fut voté en 1833.

Le monde se construit par les écoles

Au cœur du XIX^e siècle, pour l'école comme dans nombre d'autres domaines, les changements furent spectaculaires. La loi du 23 septembre 1842 sur l'Instruction publique mit à charge des communes les frais d'instruction primaire et fixa à 200 francs le traitement de l'instituteur. Le bourgmestre de l'époque, Jean Vanderschrick, alla plus loin encore puisque, le 10 février 1843, le Conseil communal décida d'allouer 100 francs en plus du traitement de 200 francs « pour l'instruction gratuite à donner aux enfants pauvres, l'achat de livres et que le bureau de bienfaisance continuera à contribuer pour la somme de 110 francs dans les frais de l'instruction à donner aux enfants indigents ». Et de préciser : « Conformément aux ordres que l'instituteur recevra, il admettra à l'école communale les



enfants pauvres à mesure que les parents en feront la demande »¹.

En 1844 déjà, il fallut augmenter le cadre et deux sous-maîtres furent nommés. Puis un nouveau budget dut être dégagé pour rénover le bâtiment scolaire. Pour l'année scolaire 1848-1849, 64 garçons et 30 filles eurent droit à l'instruction gratuite. L'année d'après, ce nombre fut pratiquement doublé. Et ça ne faisait que commencer. Tant et si bien qu'en 1854, la procédure fut lancée pour acquérir un

terrain et y édifier un nouveau bâtiment scolaire.

En 1875, deux nouveaux établissements virent le jour, rue de Constantinople (rebaptisée rue Émile Féron en 1920) et place de Constantinople (devenue depuis place des Héros). Cette année-là, 1598 enfants fréquentèrent les écoles communales de Saint-Gilles. Quatre ans plus tard, pas moins de six écoles primaires étaient présentes dans la cité, trois pour filles et trois pour garçons, ainsi que trois écoles maternelles.

Comme on peut le voir dans nombre de tableaux conservés à l'hôtel de ville, l'éducation et l'enseignement étaient à cette époque une préoccupation constante des autorités publiques : « Les édiles saint-gillois étaient ambitieux, ils voulaient un réseau performant complet permanent, permettant toutes les options pour l'avenir de la population »².

En 1879, deux nouveaux établissements, les Écoles n° 5 (garçons) et n° 6 (filles), naquirent rue de la Croix de Pierre. Puis vint le prestigieux complexe scolaire de la rue de Bordeaux, auquel on annexa une maternelle. L'École n° 5 fut agrandie pour accueillir l'Académie de dessin, qui deviendra l'École d'art industriel.



Ancien Institut des Filles de Marie, rue Émile Féron 5-9
(coll. Belfius Banque
© ARB-SPRB).

LA PREMIÈRE INSTITUTRICE

1863 est l'année de la nomination de la première institutrice à l'école de la rue du Fort, qui comptait à ce moment-là cinq classes, deux pour les filles et trois pour les garçons. À la fin du XIX^e siècle, l'échevin

Louis Morichar fit adopter un barème qui établit une égalité de traitement entre instituteurs et institutrices. Ce barème fut établi de manière à doubler le traitement initial, en vingt ans à peine !



Ancienne École n° 3, actuelle École Ulenspiegel, aile de 1966, place des Héros 4-6
© APEB 2015.



Cour de l'École n° 6,
rue de Bordeaux 14-16
(coll. privée).



École n° 6, rue de
Bordeaux 14-16
© APEB 2015.



Enfants posant
pour remercier les
Américains en 1915
dans le préau de
l'École n° 6
© La Fonderie,
don de Jean Puissant.



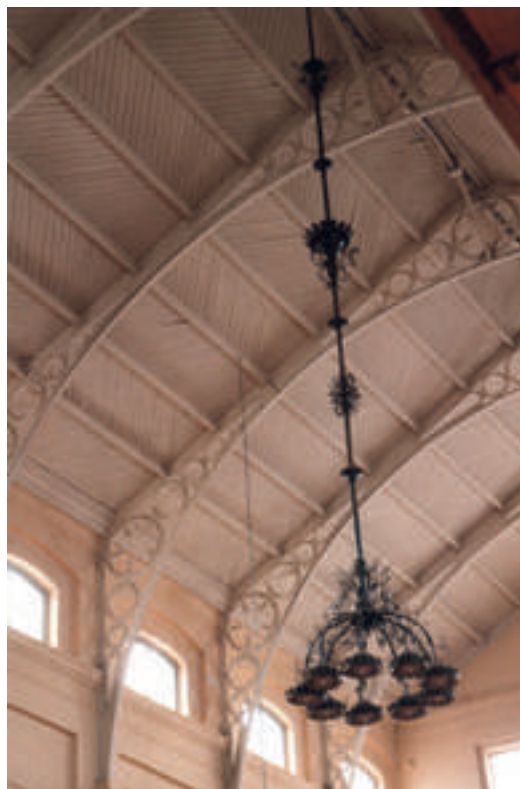
Une architecture de progrès pour une école innovante

L'architecte communal Edmond Quétin signa la plupart des écoles, conçues d'après les nouveaux principes pédagogiques et les règles d'hygiène prônés par l'État belge et les autorités communales. Pour les cinq écoles qu'il édifia à Saint-Gilles entre 1881 et 1938, l'architecte puisa dans la Renaissance et le baroque flamand. Cette inspiration historique n'empêchait nullement les innovations structurelles.

Chacune de ses écoles était à la pointe de son temps, tant en matière d'équipements que de conception : vaste préau sous charpente métallique, ajourage maximal des classes,... L'école J. J. Michel de la rue de Bordeaux, construite en 1892, en est un bel exemple. L'élément marquant de l'édifice est son vaste préau. La toiture

est constituée d'une charpente métallique réalisée en fer forgé, tout comme les consoles qui soutiennent les galeries desservant les classes de l'étage, ainsi que les lustres et les appliques

murales. Ce bâtiment était alors considéré comme une école modèle et particulièrement moderne, tant par ses équipements que par sa composition spatiale.



École n° 6, rue de Bordeaux 14-16, détail de la charpente du préau
© SPRB.



UN PALAIS POUR LES INSTITUTEURS

La Cité Fontainas, du nom d'un bourgmestre de Bruxelles, fut conçue en 1865 par l'architecte Antoine Trappeniers pour la Ville, qui souhaitait

offrir un logement décent aux maîtres d'école à la retraite. Aujourd'hui, elle abrite toujours pour l'essentiel des logements sociaux.



La Cité Fontainas, dernier quart du XIX^e siècle
© KBR/CdE.



Vue aérienne des
Instituts Saint-Luc
et Saint-Jean-
Baptiste de la Salle
© Simon Schmitt –
www.globalview.be.

En cette fin du XIX^e siècle, style et idéologie allaient généralement de pair pour les édifices publics et privés. En 1894, l'enseignement catholique s'implanta à Saint-Gilles dans l'îlot formé par les rues d'Irlande, Maurice Wilmotte, d'Espagne et Moris, avec trois écoles – Saint-Luc, Saint-Jean-Baptiste de la Salle et Saint-Albert-Sainte-Trinité. Il eut recours au style néogothique, étendard du mouvement catholique.



Institut Saint-
Jean-Baptiste de
la Salle, la chapelle
(coll. privée).



LOUIS MORICHAR, PIONNIER DE L'ENSEIGNEMENT

Louis Morichar (1859-1939) fut échevin de l'Instruction publique pendant 27 ans. L'action de cet avocat, libéral progressiste et humaniste, se propagea bien au-delà de la commune. On lui doit le développement d'un réseau complet d'enseignement communal, ainsi que la création du quatrième degré, cours complémentaire à caractère professionnel, berceau de l'enseignement technique dans notre pays.

Comme le souligne Fernand Bernier en 1904, tout ce qui avait

trait à l'enseignement garde la trace de l'échevin : « Il a introduit dans notre organisation scolaire une foule de réformes et d'améliorations. Il n'existe pas une œuvre scolaire qui ne fleurisse dans notre commune : crèche, écoles gardiennes, écoles primaires, moyennes et professionnelles ; écoles d'adultes et cours libres, travail manuel pour les garçons, classes ménagères pour filles, bains, soupe, excursions, voyages, colonies, récréations libres, examen de fin d'année pour les élèves, concours



J. Madyol,
Louis Morichar,
1920
© PL.

pédagogique entre le personnel, caisse d'épargne et mutualité. Tout existe, tout fonctionne, tout prospère »³.

L'enseignement secondaire

Au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle, un autre cap fut franchi : l'ouverture rue de la Croix de Pierre des deux premiers établissements secondaires, toutefois limités au cycle inférieur. Le rêve des

précurseurs de l'enseignement public dans la cité commençait à prendre forme. Entretemps, la Commune reprit aussi l'école professionnelle et la nouvelle école de la rue de la Perche fut construite, tandis que celle de la rue du Fort fut revue de fond en comble pour augmenter sa capacité d'accueil. Dans le

même temps, deux nouveaux complexes scolaires secondaires de cycle inférieur firent leur apparition, rue d'Espagne et rue d'Irlande.

Vint ensuite, en 1888, l'École ménagère et professionnelle, à l'initiative du cercle Le Progrès, puis la première école de musique. En 1893, c'est l'Académie publique de dessin qui ouvrit ses portes ; elle donnera plus tard naissance à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Gilles, actuellement installée rue de l'Hôtel des Monnaies. En 1904, quelques mois après l'inauguration de l'hôtel de ville, l'Institut Saint-Luc accueillit ses quatre premiers élèves en cours du jour et dix en cours du soir.



Institut supérieur
Saint-Luc
(coll. privée).



Ancien Institut
Maurice Van
Meenen
(aujourd'hui
Institut technique
Pierre Paulus) :
cours de coupe et
couture et salle de
dactylographie,
années 1970
(coll. ACSG).

Plusieurs réseaux mais pas de guerre scolaire

Le réseau libre se développa de manière multiple sur le territoire de la commune. Le XIX^e siècle vit l'édification d'écoles et d'établissements, pour filles également, avec pensionnat, externat, classes payantes, classes gratuites, école ménagère, école professionnelle, une mutualité pour adolescents, une mutualité scolaire, une bibliothèque paroissiale...

Les enseignements public et privé se développèrent dans la commune sans guerre scolaire particulière. En 1964, le curé-doyen de Saint-Gilles, Joseph Kempeneers, écrivait à ce propos : « Au pouvoir, les socialistes font indéniablement preuve d'initiatives, les unes indiscutablement heureuses, les autres marquées au coin de leurs conceptions générales. Cependant, l'Administration communale de Saint-Gilles accueille avec bienveillance les requêtes de la paroisse ou des

paroisses. [...] Le Pacte scolaire est appliqué avec correction : avantages sociaux scolaires, fourniture (payante) des repas aux enfants qui les désirent, bains communaux (à tarif réduit), intervention dans le transport des enfants vers les stations de plein air et surveillance de ces transports et des repas pour les enfants fréquentant les écoles libres, inspection médicale scolaire (médecins et infirmières), etc. »⁴.

En 1989 naquirent les Zones d'Éducation prioritaire (ZEP) en

Communauté française, pour combattre les inégalités scolaires. En 1998, les ZEP ont débouché sur des écoles à discrimination positive. Puis est intervenu en 2009 le décret organisant un « enseignement différencié » pour favoriser l'insertion des élèves primo-arrivants.

L'augmentation rapide du nombre d'enfants, liée au boom démographique qui touche la Région, entraînera la création de plusieurs écoles dans les prochaines années.





DE LA CHARITÉ PRIVÉE À L'AIDE SOCIALE PUBLIQUE

Au Moyen Âge, des formes d'assistance s'organisèrent à Saint-Gilles. À la fin du XIX^e siècle apparut la nécessité de prévenir la détresse sociale et plus seulement de l'atténuer au quotidien. Ce sont les premiers jalons de l'aide sociale publique, bien avant le CPAS.

Du Moyen Âge à la Révolution française

Dès le XIII^e siècle, des fondations privées ont pris en charge l'aide aux personnes en difficultés. En particulier la confrérie Saint-Éloi, patron des orfèvres, des forgerons et des métallurgistes, qui agira en précurseur du CPAS, ou presque.

Dirigée par une dizaine de personnes, elle constitua une caisse privée pour mener à bien sa mission. Bénéficiant de dons de particuliers et d'une partie

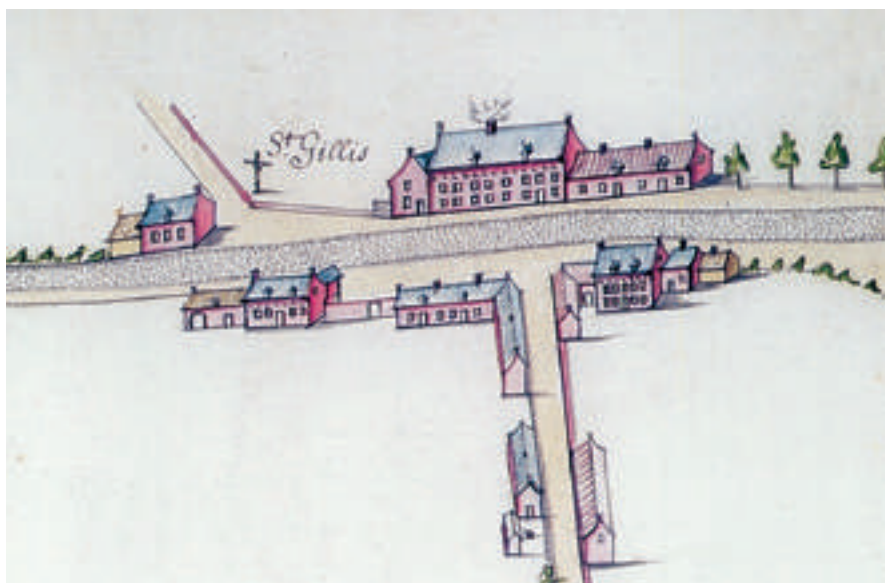
des revenus des enterrements à Bruxelles, les administrateurs de la caisse Saint-Éloi se rendaient chaque semaine au chevet des malades et leur remettaient de l'argent qui devait être équitablement partagé.

Avant le XIV^e siècle, aucun métier n'était toutefois encore reconnu. Lorsque ce fut le cas, plusieurs associations professionnelles apparurent et s'organisèrent comme elles l'entendaient pour créer, entre autres, leurs propres caisses de prévoyance auprès desquelles les

membres cotisaient. Il s'agissait de porter secours aux malades, blessés, indigents et à ceux qui se retrouvaient au chômage technique, comme ce fut le cas au XV^e siècle, lors de la crise de l'industrie drapière qui frappa notamment Saint-Gilles. Ces caisses de prévoyance ou caisses des pauvres faisaient le plus souvent l'objet de règlements internes. Des maîtres des pauvres ou des administrateurs étaient chargés de gérer les fonds.

Chaque paroisse avait aussi, de tradition, une « table du Saint-Esprit » ou « table des pauvres ». À chaque célébration, dans chaque église, il y avait des tables sur lesquelles ceux qui le pouvaient déposaient ce qu'ils voulaient, à destination des indigents. La première mention d'une *Geesthuis* ou Maison du Saint-Esprit (voir p. 17), située près de l'église, remonte à 1440. Cette maison était le principal dispensateur de secours, en nature ou en espèces, aux démunis, malades et vieillards. Plusieurs associations de philanthropes et des confréries religieuses prirent également des initiatives, jusqu'à la Révolution française, qui marque un tournant dans l'histoire de l'aide sociale.

Geesthuis ou
Maison du Saint-
Esprit, 1745
© AVB, Plan
portefeuille 2578.





L'empreinte républicaine

La toute nouvelle République opta pour une centralisation de toutes les institutions de charité, privées y compris, apparues depuis le Moyen Âge. En 1795, la distribution des secours fut confiée aux autorités communales. Les traditionnelles œuvres de charité furent placées sous le contrôle des municipalités, auxquelles elles devaient rendre des comptes. En 1796, le Directoire, c'est-à-dire la plus haute autorité de la République, décida de mettre sur pied une administration plus efficace de l'assistance publique en créant dans chaque commune un Bureau de Bienfaisance et un Bureau des Hospices civils.

La Bienfaisance était chargée de distribuer les secours à domicile, en nature ou en argent. Les Hospices étaient tenus d'accompagner tous les indigents, soit les vieillards, malades, aliénés, infirmes, enfants abandonnés, ainsi que les femmes en couches. Les membres de ces deux bureaux étaient nommés par le Conseil communal et placés sous la surveillance du Collège des bourgmestre et échevins. Tel est l'héritage laissé à la Belgique par les institutions de la République⁵.



© Arc-en-Ciel ASBL.



© Arc-en-Ciel ASBL.

Le retour du privé

Après la chute de Napoléon, puis la Révolution belge, il fallut attendre quelques années encore pour voir refluer les initiatives privées en termes d'aide sociale et de secours aux indigents. Vers 1860, la Société de Saint-Vincent-de-Paul, installée à Bruxelles-Ville depuis 1842, ouvre dans la paroisse de Saint-Gilles sa Conférence, c'est-à-dire sa cellule d'action sociale. « Les confrères visitent et assistent de leur mieux des familles, sans distinction de

situation morale, de croyances ou de pratiques religieuses »⁶, écrit le doyen Kempeneers en 1964, à une période où la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul est toujours très active, un siècle plus tard.

Diverses initiatives naissent au cours des XIX^e et XX^e siècles : les Petites Sœurs de l'Assomption et la Légion de Marie aident les familles et les malades ; les opérations Arc-en-ciel récoltent des denrées alimentaires pour permettre l'organisation de vacances au profit des enfants abandonnés.



Les prémices d'une politique sociale

À la fin du XIX^e siècle, les débats au sein du Conseil communal enseignent que, de toutes parts, on déplorait l'insuffisance de structures et de moyens déployés pour lutter contre la misère sociale : « Le nombre de familles secourues s'élève à près de 450, non comprises celles qui reçoivent les secours du service de santé. Le chiffre des familles indigentes s'accroît dans une forte proportion. Cela tient à ce qu'un grand nombre de ménages pauvres, ne trouvant plus de gîtes à Bruxelles, par suite de la transformation de certains quartiers de la capitale, sont obligés d'aller vivre dans les faubourgs. Saint-Gilles [...] ressent surtout les effets de ces démolitions »⁷. Les Bureaux de Bienfaisance et des Hospices civils ne paraissaient plus adaptés à la conjoncture.

Mais c'est surtout une politique de prévention qui était réclamée à cor et à cri.

En février 1891, les rigueurs de l'hiver encouragèrent encore cette prise de conscience, en regard notamment du nombre d'ouvriers mis au chômage technique vu la froidure extrême. Des budgets supplémentaires furent votés, un chaufferie municipal fut installé rue de Plaisance (actuelle rue Louis Coenen) en 1892, mais le problème structurel ne fut pas solutionné. D'autant que, de son côté, le parlement adopta, la même année, une loi réprimant le vagabondage, la mendicité et le proxénétisme, ouvrant des maisons de correction, des dépôts de mendicité, des refuges et des écoles de bienfaisance. Or, les frais d'entretien des mendiants, des vagabonds et des proxénètes devaient être supportés, pour l'essentiel, par la commune du domicile de secours.

La création de mesures structurelles pour l'aide aux personnes

C'est en 1894 que Saint-Gilles franchit la première étape vers une politique sociale structurée. Le programme communal arrêta les actions suivantes : « Transformation de la Bienfaisance publique et des Hospices en assurance contre la maladie, le chômage et la vieillesse. Organisation d'un service médical et pharmaceutique. Création de bains et de lavoirs publics gratuits. Création d'asiles pour les vieillards et les invalides du travail. Asiles de nuit et distribution de vivres aux ouvriers de passage qui cherchent du travail. Institution de cantines scolaires. Asiles pour les orphelins et les enfants martyrs. Distributions périodiques de chaussures et de vêtements »⁸. Pour la première fois, on parlait de prévenir la détresse sociale et plus seulement de la combattre au quotidien.

En 1895, les premières statistiques de la mortalité infantile virent le jour et elles étaient effrayantes. Sur 988 décès dans la commune, 146 étaient ceux de nourrissons de moins de douze mois, soit 15 %. Dès lors, les indemnités versées aux

Siège du Bureau de Bienfaisance et du Conseil des Hospices, rue du Fort, vers 1900
(Bernier, 1904, p. 194).



Crèche Jourdan,
le réfectoire, début
du XX^e siècle
© KBR/CdE.



Crèche Jourdan,
la pouponnière,
vers 1900
© KBR/CdE.

LA CRÈCHE ET L'HOSPICE JOURDAN

En 1870, Jean-Baptiste Jourdan (1803-1878), médecin et édile communal, mit en place une crèche et un hospice municipal destinés aux plus nécessiteux. Installés d'abord dans des locaux

provisaires en 1870, ils furent transférés dans des bâtiments flambant neufs, respectivement rue Guillaume Tell, en 1899, et rue Arthur Diderich, en 1891, sur des propriétés que Jourdan

avait léguées à la Commune. Au préalable, il avait lui-même contribué grandement à la réalisation de ses projets, en y allant largement de sa cassette personnelle.

Hospice Jourdan,
vers 1900
© IRPA.





sages-femmes reconnues furent nettement augmentées pour les inciter à pratiquer un tarif plancher visant à marginaliser les charlatans.

Au début du XX^e siècle, apparaissent les premières statistiques complètes relatives à l'indigence. Pas moins de 632 familles ont été secourues et le montant total des aides accordées par la Commune se chiffre comme suit : près de 12 tonnes de pain, 32 tonnes de pommes de terre et 320 tonnes de charbon. Outre des aides pécuniaires, il faut ajouter les distributions de bons de viande, de lait, d'œufs, de riz et de chocolat et surtout les dépenses médicales et les frais de crèche qui ont explosé. Car Saint-Gilles est également à la pointe dans le secteur des crèches. Une consultation des nourrissons, baptisée « Le bon lait pour les petits », a aussi été mise en place en 1904, à l'initiative de la Fédération postscolaire.

En 1906, c'est sous l'impulsion des mandataires communaux de Saint-Gilles que fut instauré un Fonds intercommunal du Chômage, auquel adhèrent aussi Anderlecht, Koekelberg, Schaerbeek, Laeken, Forest, Saint-Josse et Uccle. Le procès-verbal instituant le Fonds du Chômage précise ceci : « Un des plus

beaux résultats que donnera cette œuvre sagement démocratique sera de développer la prévoyance dans la classe ouvrière et de favoriser l'éclosion de caisses d'assurance contre le chômage involontaire ». La volonté était de dépasser les actions ponctuelles pour développer et structurer une politique globale d'aide sociale.



J.J. Dutilleux,
*Réfectoire pour
tuberculeux rue
Defacqz, 1917*
(coll. ACSG).



Prise groupée de
photos d'identité
de chômeurs,
vers 1914
© KBR/CdE.



Hôpital Molière,
début du
XX^e siècle
(coll. CHSG).

L'hôpital Molière

C'est en 1905 que furent arrêtés les plans pour l'édification d'une institution hospitalière digne de ce nom⁹. Construite sur la commune de Forest, à l'angle de l'actuelle rue Marconi et de l'avenue Molière, elle fut inaugurée en 1911. On y avait mis les grands moyens : huit pavillons, dont deux de chirurgie, comportant au total 140 lits, une pharmacie générale, des salles et un service de garde, un étage complet pour les services administratifs, des chambres à coucher pour le personnel, le logement du directeur, une conciergerie et un vaste service de cuisine pour tout l'établissement. Le procès-verbal du Conseil communal du 8 juin 1905 indiquait : « Le bâtiment des consultations aura l'aspect le plus agréable possible, afin d'épargner au malade toute sensation de répulsion

de l'hôpital ». En 1913, deux laboratoires particulièrement à la pointe vinrent renforcer l'hôpital de Saint-Gilles, celui des analyses et des recherches mais surtout celui de radiologie.

En 1994, la clinique, devenue l'hôpital Molière Longchamp, connut d'importantes transformations, avec notamment la modernisation du quartier opératoire, du service des soins intensifs, de la stérilisation centrale et des deux niveaux d'hospitalisation, équipés d'une vaste infrastructure hôtelière. En 1999, l'établissement hospitalier a été intégré dans l'ensemble des Hôpitaux Iris Sud, c'est-à-dire dans l'Association hospitalière d'Anderlecht, Saint-Gilles, Etterbeek et Ixelles.

Hôpital Molière
(coll. ACSG).





Après la Grande Guerre, la CAP

Durant la Première Guerre mondiale, la vie sociale dans les zones épargnées par les combats incessants était paralysée. L'aide sociale fut réduite à peau de chagrin, en raison des plans de rationnement, alors que le nombre des indigents explosait et que les épidémies, comme la tuberculose, se propageaient à la vitesse de l'éclair. Les statistiques révèlent qu'à Saint-Gilles, le nombre de familles secourues était en chute libre à partir de 1915. C'était inévitable, faute de moyens pour leur venir en aide.

Au lendemain du 11 novembre 1918, tout était à reconstruire. Mais il fallut attendre 1925 pour que soit votée la loi instituant la Commission d'Assistance



Attente devant
une œuvre de
charité, 1915
© KBR/CdE.

publique (CAP), ancêtre du CPAS. Quelques mois plus tard, l'Office du Logement vit également le jour, à Saint-Gilles, pour faire face à la crise de l'habitat et veiller davantage à l'hygiène et

à la salubrité publiques. En 1930, apparut le Fonds d'Allocations de Loyer, dont la vocation essentielle était de prendre en charge une partie des frais de logement des plus défavorisés.



Comité de secours
et d'alimentation
de Saint-Gilles,
vers 1915
(coll. ACSG).



Bal de charité au profit d'œuvres caritatives saint-gilloises, organisé à l'hôtel de ville en 1933 (coll. ACSG).



Vente d'œuvres d'art à l'initiative du Théâtre du Parvis au profit des œuvres du Bourgmestre, 1972 © GDK, coll. CHSG.



Ancien bâtiment de la société coopérative Le Home des infirmières, actuel siège du Foyer saint-gillois, rue de la Source 18 © APEB 2015.

Le secteur social se structure

Très affaibli pendant la Seconde Guerre mondiale, le secteur social reprit du dynamisme dans les années 1950. En 1955, la Commune ouvrit le Centre de

Délassement pour Personnes âgées, qui deviendra Notre Cercle. Transféré rue de Parme, il accueille 250 personnes chaque jour. En 1971, un autre centre pour les pensionnés, Notre Foyer, s'installa au square Jacques Franck dans les

bâtiments du nouveau complexe érigé par le Foyer saint-gillois, qui œuvre pour le logement social dans la commune. En 1976, un troisième centre vint s'ajouter aux deux premiers : Notre Club, situé avenue Ducpétiaux.



Premiers
logements ouvriers
à Saint-Gilles,
vers 1900
(coll. privée).



Immeuble du
Foyer saint-gillois
rue de Bosnie,
architecte Joseph
Diongre, 1926
© APEB 2015.

Les logements sociaux

En 1901, deux maisons ouvrières furent construites, rue au Bois et rue de la Perche. Huit ans plus tard, dix autres vinrent s'y ajouter. De l'aveu même de leurs artisans, la volonté était « à l'exclusion de toute idée de spéculation, procurer à la classe ouvrière des logements spacieux et salubres, moyennant un loyer simplement suffisant pour couvrir les charges, frais d'entretien, impôts et amortissement des capitaux empruntés »¹⁰. En 1909, on comptait déjà douze maisons ouvrières sur Saint-Gilles. À cette occasion, le Conseil communal releva que « les maisons ouvrières sont appréciées comme il convient par la classe laborieuse ; nous n'en voulons d'autre preuve que le fait que le nombre des demandes excède le nombre des appartements disponibles.

Un appartement devenu vide ne reste pas longtemps inoccupé ; au reste, les changements parmi les locataires sont peu fréquents »¹¹. La Société saint-gilloise de Construction d'Habitations à Bon Marché fut constituée en 1921. Le Foyer ne prit officiellement naissance qu'après la guerre. Un travail considérable fut déployé pour installer dans les habitations sociales des ascenseurs, cuisines équipées et salles de bain, tout en améliorant la qualité de l'environnement. À noter aussi la vaste opération de rénovation des centaines d'habitations sociales, entamée en 1982.

La commune compte aujourd'hui plus de 1100 logements sociaux, gérés par le Foyer social de Saint-Gilles, qui a fusionné avec celui de Forest pour former le Foyer du Sud. Aujourd'hui, ces logements sont adaptés au confort moderne.



Construction de
logements sociaux
chaussée de
Forest, 1928
(coll. ACSG).



Logements sociaux rue Gisbert Combaz et chaussée de Forest en 1928 (coll. ACSG).



En 1921, date de naissance de la Société saint-gilloise de Construction d'Habitations à Bon Marché, futur Foyer social, le confort maximal était de disposer de l'eau courante et d'un poêle à charbon. Dans les années 1950, les convecteurs à gaz étaient les plus répandus. Aujourd'hui, il n'en reste aucun et pas davantage de chauffe-eau.

L'année 1993 fut une année clé dans ce secteur, puisqu'il a été régionalisé. Des délégués sociaux ont été chargés de veiller à l'application stricte du code régional du logement et de combattre notamment le clientélisme, pour que les logements sociaux ne soient plus destinés qu'aux populations défavorisées, sans distinction de nationalité ou de religion.

Construction de logements sociaux rue de Monténégro en 1958
(coll. ACSG).



Les œuvres de la paroisse

L'Association des œuvres paroissiales se structure dans les années 1960, sous l'impulsion du doyen de la paroisse, Gaston Lecleir, donnant naissance au Centre de Jour du Troisième Âge, à deux centres PMS, à un Centre de Prévention Santé à l'École et à l'Entraide de Saint-Gilles, en 1971. C'est en 2001 que l'Épicerie sociale a remplacé la distribution de colis de vivres, en raison de la fréquentation assidue du Resto du Cœur de Saint-Gilles. L'association possédait divers immeubles, comme l'Aegidium au parvis, où ces diverses activités pouvaient se réaliser.

Goûter festif au
home Les Tilleuls
en 1974
(coll. ACSG).

© Roger Brawn.



1977, le premier CPAS

La loi du 8 juillet 1976 créa les Centres publics d'Aide sociale (CPAS), qui se substituèrent aux Commissions d'Assistance publique. Ils furent mis en place à partir du 1^{er} avril 1977. À Saint-Gilles, le premier Conseil de l'Aide sociale fut présidé par Albert Eylenbosch, qui resta le président historique du CPAS de

la commune jusqu'en 1995 et qui fut aussi le président du Comité des CPAS bruxellois.

Les missions du Centre seront beaucoup plus étendues que celle de la Commission d'Assistance publique. Cette fois, les précurseurs de l'aide sociale dans notre pays virent leurs efforts couronnés de succès : la nécessité d'une politique de prévention sociale était entérinée par le parlement.





Siège du CAFA,
rue du Fort 25
© APEB 2015.

Un vaste tissu associatif

Ces dernières années, les principaux dispositifs de prévention développés au départ du CPAS se retrouvent dans le service de prévention adulte, c'est-à-dire le CAFA (Centre d'Accompagnement et de Formation pour Adultes) et ses satellites, ainsi que dans le service prévention jeunesse, soit le CEMO (Centre d'Éducation



Activité organisée
par le CAFA
© CAFA 2015.

en Milieu ouvert). Le CAFA est un opérateur social majeur à Saint-Gilles et unique en Région bruxelloise. Il agit entre autres dans les secteurs de l'insertion socioprofessionnelle, du logement social, du surendettement et de la consommation responsable.

Au XXI^e siècle, c'est un large tissu associatif qui s'est développé sur Saint-Gilles, pour tenter de faire rempart à toute forme d'exclusion sociale.



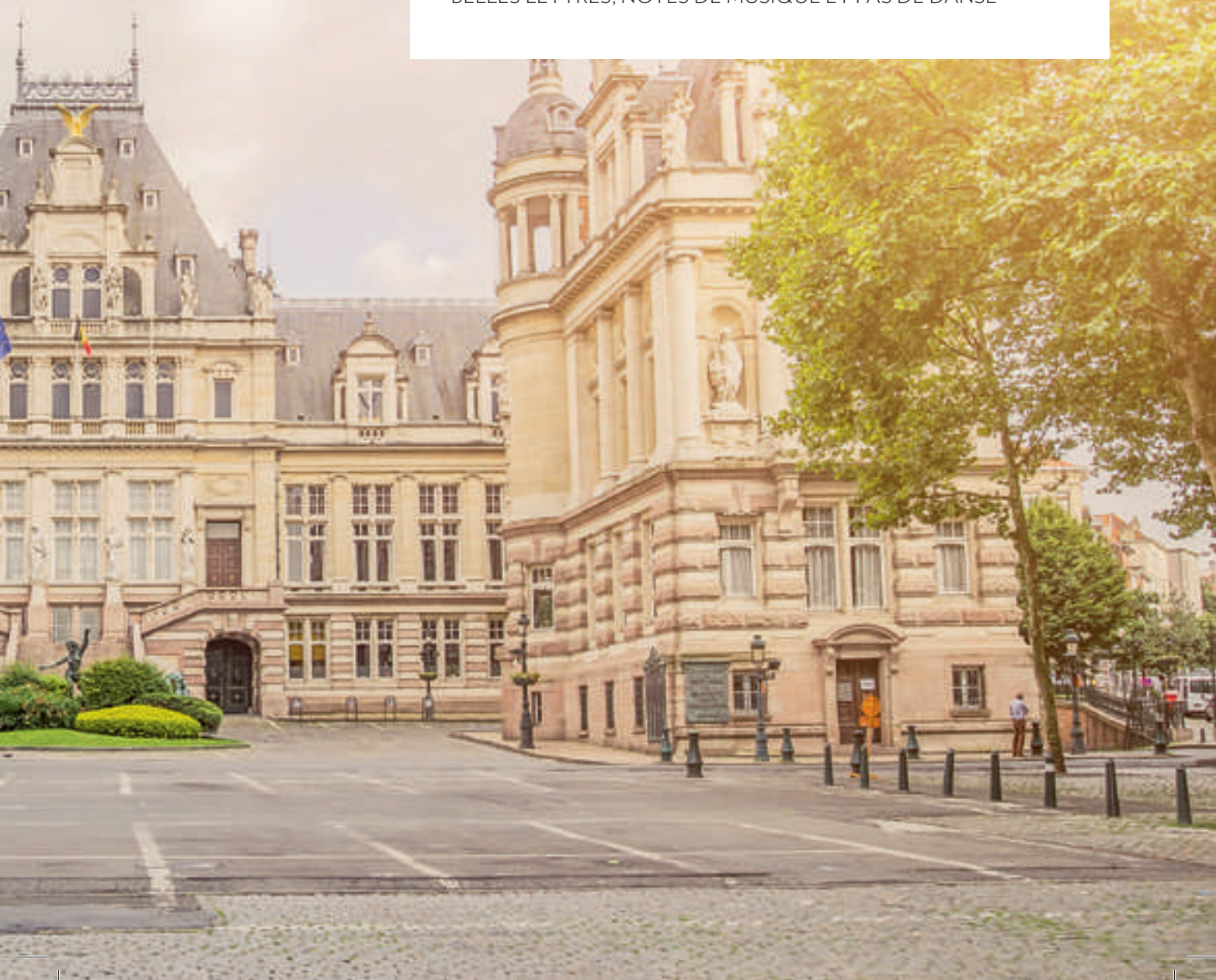
Hôtel de ville,
place Maurice
Van Meenen
© TVD.



Le parcours

DES ARTISTES

LE « CARNAVAL DES STYLES » : L'ARCHITECTURE À SAINT-GILLES
ATELIERS, COURS ET PARCOURS D'ARTISTES
BELLES LETTRES, NOTES DE MUSIQUE ET PAS DE DANSE





LE « CARNAVAL DES STYLES » : L'ARCHITECTURE À SAINT-GILLES

L'urbanisation de Saint-Gilles, comme celle des communes de la première couronne bruxelloise, est menée rapidement. Débutant vers 1840 sur un territoire resté rural, elle prend fin durant l'entre-deux-guerres, avec un pic de construction situé entre 1865 et 1905. Cette urbanisation est marquée par la pérennité de parcelles longues et étroites, de 5,5 à 8 mètres de large, qui favorisent l'édification de maisons individuelles répondant aux aspirations de la bourgeoisie de l'époque.

*Plan de la
commune de Saint-
Gilles, 1840
(ACSG/Urb.).*





Plan général de la commune de Saint-Gilles, 1895 (ACSG/Urb.).

La commune de Saint-Gilles possède un riche patrimoine de style éclectique. Et si l'Art nouveau attire aujourd'hui les regards, il ne faut pas l'isoler des autres styles. Tous ces bâtiments composent un

« carnaval des styles », comme on a pu le dire au début du XX^e siècle, qui a façonné la physionomie de Saint-Gilles, notamment autour de bâtiments publics importants comme la prison et l'hôtel de ville.



Place Loix
(coll. privée).

Le néoclassicisme

L'urbanisation de Saint-Gilles commence avec l'édification du quartier Louise et des premiers tronçons des chaussées de Waterloo et de Charleroi, bâtis pour l'essentiel de maisons mitoyennes ou de pavillons de campagne. À l'instar du quartier du Béguinage de Bruxelles (bâti vers 1850) ou de celui de la porte de Namur à Ixelles, cette première phase de construction à Saint-Gilles, assez limitée dans l'espace, est d'inspiration néoclassique¹. À partir de 1860, l'urbanisation de la commune se fait galopante.

Appliqué à l'habitation privée, le style néoclassique donne à certains quartiers une identité forte et harmonieuse : blancheur, ordre et symétrie. Constituées de maisons bourgeoises et d'hôtels de maître, les rues les plus représentatives sont majoritairement situées aux alentours de la chaussée de Charleroi. Parmi elles, on retiendra la rue Berckmans, la place Loix et la rue de Suisse.

Enfilade
néoclassique
rue de Suisse
© APEB 2015.





L'éclectisme et l'historicisme

Parallèlement au néoclassicisme, se développe à partir de 1860 environ un intérêt grandissant pour d'autres styles issus de la tradition architecturale, repris fidèlement (historicisme) ou mélangés les uns aux autres (éclectisme). Si le style

néoclassique et ses dérivés restent dominants à Saint-Gilles pour l'habitat privé jusqu'aux environs de 1890, les édiles communaux n'hésiteront pas à favoriser l'épanouissement d'autres styles pour élaborer de vastes programmes publics. Avec sa prison et son hôtel de ville, Saint-Gilles possède deux bâtiments majeurs de style historiciste.

LE ROYAL SKATING : L'ART, COMME SUR DES ROULETTES

Conçu en 1877 par l'architecte Gérard Maréchal, l'ancien Royal Skating opte lui aussi pour le néoclassicisme. Ce vaste hangar à front de la rue Veydt était consacré au patinage à roulettes, avant d'être converti en 1900 en garage Bugatti, géré par le champion automobile Théodore

Pilette. En 1905, le bâtiment est un dépôt pour le département de l'automobile et du cycle de la Fabrique nationale d'Armes de Guerre de Herstal. À cette époque, l'ancienne patinoire est doublée d'un second hangar, érigé à front de la rue Faider. À partir de 1955, le complexe sert de garage à la société Siemens, dont les bureaux sont établis dans la rue voisine.

En 1975, de nouveaux aménagements intérieurs sont réalisés pour exposer des voitures de collection. L'ancienne Patinoire royale est classée en 1995.

En 2007, la galeriste d'origine française Valérie Bach, installée à Bruxelles depuis dix ans, achète le lieu avec son mari et y ouvre une galerie d'art dans l'espace situé rue Faider. La Patinoire royale a été mise en chantier en 2011 pour être entièrement rénovée. Elle accueille, depuis le printemps 2015, des expositions temporaires d'art contemporain.



Élévation du Royal Skating, 1877

© IRPA.



© Els De Nil.



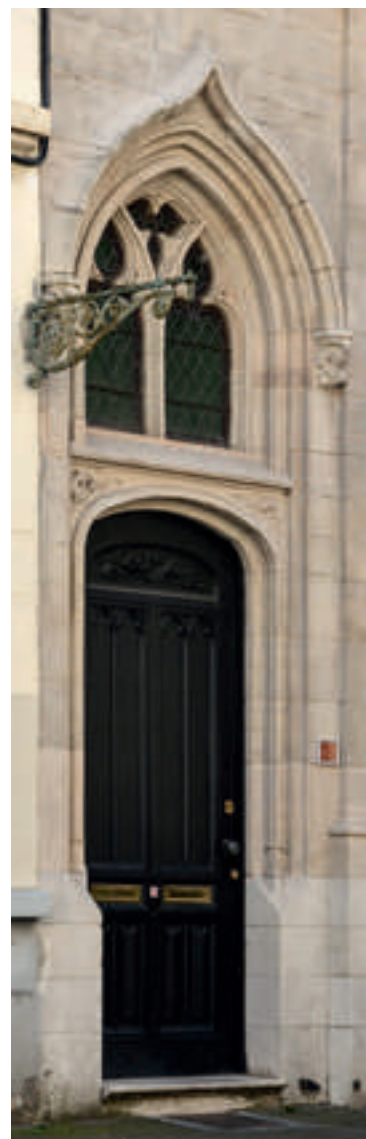
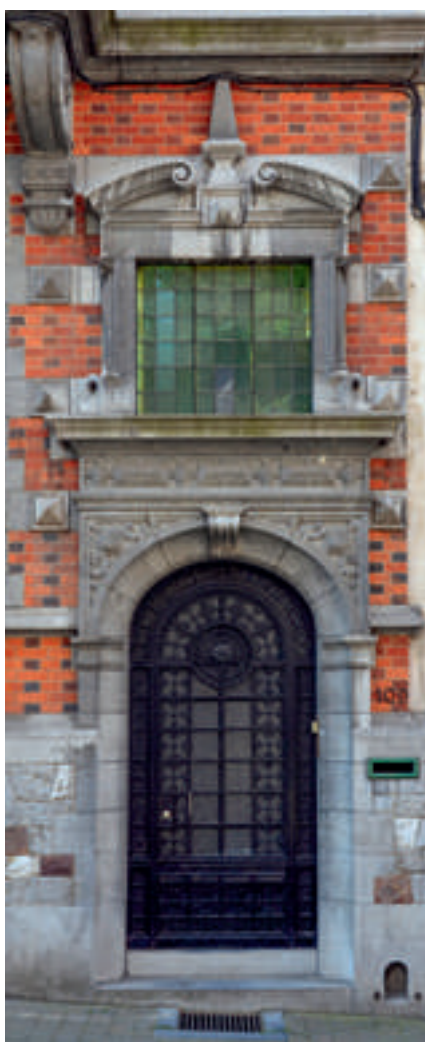
Aux sources de la Renaissance

De tous les styles issus du passé, le style néo-Renaissance flamande est le plus implanté dans la commune. Œuvre de divers architectes ou entrepreneurs, le côté impair de la rue de la Source offre un ensemble de maisons s'inspirant de ce

courant, où la surenchère ornementale crée un paysage urbain des plus surprenants.

À cette époque, d'anciennes techniques d'ornement sont remises à l'honneur, comme celle du sgraffite, héritée de la Renaissance italienne et qui connaît au XIX^e siècle un renouveau dans la plupart

Maison de l'architecte Édouard Parys, d'inspiration Renaissance, chaussée de Charleroi 204
© APEB 2015.



Maison néo-Renaissance flamande, rue de la Source 109
© APEB 2015.

Maison néogothique, rue d'Écosse 70
© APEB 2015.

Hôtel Goblet
d'Alviella,
rue Faider 10
© APEB 2015.



Ensemble
de maisons
d'inspiration
Renaissance
flamande rue
de la Source
© APEB 2015.



des pays européens. L'hôtel Goblet d'Alviella, conçu en 1882 par l'architecte Octave Van Rysselberghe (1855-1922), recèle en façade l'un des premiers sgraffites bruxellois. En 1892, l'architecte Ernest Acker couvre de sgraffites le n° 229 chaussée de Charleroi, transformant la façade en « peau » incisée en noir sur fond clair. Les sgraffites connaîtront avec l'Art nouveau un engouement important, avec des créateurs comme Adolphe Crespin.



Pose de la première pierre de l'hôtel de ville, 2 septembre 1900 (coll. privée).

L'hôtel de ville

L'idée de construire un nouveau bâtiment pour abriter les services communaux fut lancée en 1896 par le Conseil communal. En 1898, c'est le projet de l'architecte Albert Dumont qui fut choisi. L'architecte imagina, sur le site d'une ancienne sablonnière, un édifice de 4 267 m², doté de deux ailes en arc de cercle semblant accueillir les administrés. Francophile convaincu, il adopta pour son bâtiment l'opulent style néo-Renaissance française.



Truelle gravée commémorant la pose de la première pierre © PL.

Une première pierre qui recèle un trésor

La première pierre fut posée le 2 septembre 1900. On peut encore l'apercevoir dans le sous-bassement, du côté droit de l'accès principal. Suivant une tradition ancestrale, encore en vigueur, des pièces de monnaie et des documents portant sur la construction de l'hôtel de ville furent enfouis dans cette première pierre, sorte



© APEB 2015.

de capsule temporelle pour les générations à venir.

Nul matériau ne fut trop beau pour le bâtiment, dont l'extérieur alterne granit rose des Vosges, pierres d'Euville et de Savonnières, brique et pierre bleue. Pour l'intérieur, le béton armé fut largement employé, selon un procédé révolutionnaire permettant de limiter considérablement son utilisation : l'épaisseur des voûtes qui couvrent la salle des mariages n'est ainsi que de six centimètres.

L'hôtel de ville
en construction,
vers 1903
(coll. CHSG).

ALBERT DUMONT

Né en 1853, Dumont est un architecte-entrepreneur. Il pressent le développement touristique de la côte : il construit plus de 200 maisons à Middelkerke et établit les plans d'aménagement de La Panne, dont un quartier porte toujours son nom. Il meurt à Saint-Gilles en 1920.

Coll. privée.





Coll. ACSG.



MAURICE VAN MEENEN, L'HUMANISTE ÉCLAIRÉ

Maurice Van Meenen (1848-1909) est l'exemple de l'homme politique et de l'humaniste éclairé. Il jeta les bases d'un enseignement communal de qualité, développa l'urbanisation

de la commune et décida de l'édification d'un hôtel de ville. Il fut aussi un grand promoteur du service public. À son initiative, la distribution de l'eau, du gaz et de l'électricité, ainsi que les bains devinrent des entreprises publiques communales ou intercommunales.

Coll. Lemaire.



**« Que l'hôtel de ville rappelle à tous
l'obligation de songer constamment
au bien-être général.
Que la haine et la discorde n'en franchissent
jamais le seuil !
Que les décisions qui seront prises ici ne
soient jamais dictées que par la justice,
l'équité, l'amour du peuple ».**

Maurice Van Meenen, bourgmestre,
lors de l'inauguration.



Coll. privée.

Le 24 juillet 1904, jour de fête

L'hôtel de ville fut inauguré en grande pompe le 24 juillet 1904. La séance inaugurale était empreinte de solennité.

Elle débuta dans l'ancien hôtel communal, situé à l'angle des rues du Fort et de l'Église Saint-Gilles. Après avoir rendu hommage aux membres disparus des conseils communaux saint-gillois, le bourgmestre Maurice Van Meenen prononça la désaffection du bâtiment : « Que les portes soient closes ! Que les drapeaux soient amenés ! ». Escorté par un bataillon de la garde civique, le cortège se rendit au nouvel hôtel de ville, passant en revue le long de la

chaussée de Waterloo les élèves de toutes les écoles communales. À son arrivée, trois sonneries de trompette retentirent. L'architecte Albert Dumont sortit du bâtiment et présenta les clés au bourgmestre, qui lui confia en

retour le soin d'ouvrir la porte. Après l'inauguration, le public put découvrir l'hôtel de ville durant trois jours. S'acquittant de dix centimes au profit des pauvres, près de 15 000 personnes le visitèrent.



Aigle incarnant
la force politique
et la morale de
l'autorité publique
© TVD.



Un livre ouvert sur les valeurs

L'hôtel de ville éclate par sa magnificence : la puissance de l'autorité publique n'a d'égal que sa vertu protectrice. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le bâtiment est une profession de foi dans le progrès et la civilisation.

La façade annonce les couleurs : au centre l'aigle, la force de l'autorité publique et le garant des libertés individuelles ; la force doit être assistée par la sagesse du hibou, qui elle-même est éclairée par le rayonnement de la lumière du coq.

Plafond de la salle
de l'Europe, peint
par Omer Dierickx
© TVD.



La sagesse et la science pour faire reculer l'ignorance

La sagesse et la science sont déclinées en divers thèmes : l'ins-truction, l'éducation, la recherche de la vérité et l'étude des sciences, moteurs du progrès. Les valeurs auxquelles étaient attachés les mandataires communaux donnent leur sens au remarquable réseau d'enseignement public mis en place à l'époque.

Liberté et vertus civilisatrices

« La Prospérité de la commune serait synthétisée en une frise de 19 mètres de long sur 2,20 mètres de haut. Cette frise commémorerait la prospérité de la commune de Saint-Gilles qui, née, du labour, jalonnant, semant, récoltant et progressant, se métamorphosa de village en cité au cours d'un demi-siècle. Le cortège communal serait ouvert par une scène de labour accompagnée de travailleurs des champs, s'estompant dans un panorama champêtre de Saint-Gilles en 1840, avec la porte de Hal et une chapelle comme uniques monuments. [...] C'est dans la salle du Conseil que le pouvoir communal doit remplir sa mission fondamentale et exercer son droit d'initiative. Il faut donc y traduire puissamment l'existence communale et ses vertus civilisatrices dans la liberté ». Eugène Broerman, projet pour une peinture murale dans la salle du Conseil.



Eugène Broerman,
*Allégorie de
la Commune
édificatrice et
éducatrice*, salle
du Conseil
communal, 1903
© TVD.



Le progrès fonde la civilisation

La croyance dans les vertus du progrès irrigue l'hôtel de ville. L'eau, le gaz, l'électricité, le tram sont glorifiés, sur la façade, comme symboles du progrès matériel en cette aube du XX^e siècle. Mais il faut aussi y voir le lien avec les quatre éléments de l'univers : la terre (le tram), l'air (le gaz), le feu (l'électricité) et l'eau. La société ne se transformera que par le travail, qui sera synonyme de progrès s'il est accompli dans le respect du droit, de la justice et de la solidarité.

La beauté de l'art doit favoriser l'harmonie

Pour les concepteurs de l'hôtel de ville, l'art et la beauté doivent « faire triompher la lumière et la civilisation ». De grands artistes ont façonné cet éblouissant musée vivant, qui voulait par lui-même démontrer l'action transformatrice de la beauté : le chef d'œuvre, à l'hôtel de ville, c'est l'hôtel de ville lui-même.

La force des choses légères

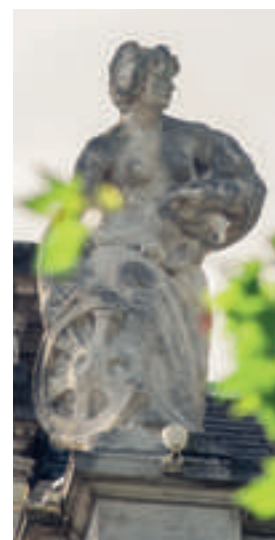
La salle des mariages, qui reçut en un siècle l'union de 48 000 couples, allie avec élégance les vertus de cette union au bonheur de ce qui est célébré, dans une joyeuse légèreté. Comment ne pas entrer dans la ronde des jeunes filles (voir détail de la tapisserie *Le Commencement de la vie* d'Hélène et Isidore De Rudder)? Comment ne pas s'amuser du chat, témoin espiègle de serments qui se nouent (voir détail de la tapisserie *Les Noces*)? On oublie que la mort peut arriver, comme on oublie presque la dernière tapisserie qui la représente, tant elle est sombre et quasiment cachée au fond de la salle.

L'œil qui s'élève, attiré par l'aigle ou les volutes du feu, est transporté par la grâce de Fernand Khnopff.

Détail du plafond de la salle des mariages, peint par Fernand Khnopff
© APEB 2015.



Hélène et Isidore De Rudder, détails de tapisseries de la salle des mariages
© TVD.



Allégorie du tram
© TVD.



JEF LAMBEAUX

L'immense notoriété de ce sculpteur saint-gillois (1852-1908) n'eut d'égal que les scandales que ses œuvres ont déclenchés. Son style néo-baroque, teinté d'un érotisme avant-gardiste, lui valut de cinglantes attaques de la part des milieux conservateurs. La polémique qui éclata en 1899 autour des *Passions Humaines*, des corps sculptés et mêlés par le désir, est restée célèbre. Le

pavillon du Cinquantenaire, qui abritait le bas-relief, resta longtemps fermé. Il a rouvert ses portes en 2015 après un long travail de rénovation.

Outre *La Déesse du Bocq*, une trentaine de bronzes et de plâtres exposés à l'hôtel de ville de Saint-Gilles rendent compte de l'éclectisme et de l'étendue de l'œuvre de l'artiste.

La Déesse du Bocq
© TVD.



Une déesse dans la cave

La Nympe ou *La Déesse du Bocq* fut commandée au sculpteur Jef Lambeaux en 1894 pour fêter le 25^e anniversaire

de la captation des eaux du Bocq, qui approvisionnaient Bruxelles. Elle devait dominer une vaste composition allégorique. Mais, devant la résistance d'échevins face au coût important, conjuguée aux retards du sculpteur, le projet fut réduit à la seule nymphe. Avant d'être admirée de tous, elle connut un long purgatoire dans les caves communales, où l'avaient reléguée les bons esprits du XIX^e: « trop indécent ! ». Il faudra attendre 1976 pour que la grâce fût enfin rendue à la lumière. Et là, quelle surprise ! Les ouvriers et les employés qui passaient par la cave avaient l'habitude, en guise de porte-bonheur, de caresser le sein gauche de la nymphe. Lorsque la sculpture apparut à l'air libre, l'ensemble était patiné sauf une petite partie du côté gauche, qui luisait.

Jef Lambeaux,
projet de fontaine
où devait prendre
place *La Déesse du
Bocq*, 1894
© KBR/CdE.





La prison de Saint-Gilles

L'implantation d'un nouvel ensemble carcéral à Saint-Gilles fut envisagée dès 1873, pour remplacer la prison des Petits-Carmes située près du Palais de Justice. La prison couronne l'axe principal allant de la Barrière de Saint-Gilles à l'hôtel de ville. Elle fut conçue par Joseph Jonas Dumont et construite par François Derré entre 1878 et 1884. Le complexe a été élaboré sur base des thèses de criminologues anglo-saxons, avec Jeremy Bentham pour chef de file, développées par Édouard Ducpétiaux, à l'origine des plans de bon nombre de prisons belges. Le système appliqué est



© APEB 2015.

le panoptique, qui permet la surveillance de l'ensemble des détenus à partir d'un point central. À front de l'avenue Ducpétiaux, le mur d'enceinte de pierre évoque un petit château médiéval, de

style anglo-saxon, dit Tudor, exemple unique en Belgique. Le mur est rythmé, dans sa partie supérieure, par une frise d'arceaux brisés évoquant des mâchicoulis.

La prison de Saint-Gilles
(coll. privée).





Intérieur de la
prison aujourd'hui
© RDB.



Dans l'axe de l'entrée, l'avant-corps des bâtiments de la prison, d'un seul niveau, accueille un réfectoire pour les surveillants et une salle d'attente pour les visites aux détenus. Un couloir bordé de différents locaux conduit au cœur du complexe.

À partir du noyau central rayonnent les cinq ailes, entre lesquelles s'intercalent cuisine, boulangerie, infirmerie et buanderie, reliées au centre par un

long couloir. Chacune des ailes compte trois niveaux sur lesquels se répartissent 120 cellules, de part et d'autre d'une galerie centrale.

Durant les deux guerres mondiales (voir p. 76), la prison a été réquisitionnée par les troupes allemandes pour incarcérer des prisonniers de guerre et des résistants. Des procédures de classement d'une partie de la prison sont en cours.

ÉDOUARD DUCPÉTIAUX, L'EXPERT

Homme politique, sociologue et criminologue, actif lors de la Révolution belge de 1830, Ducpétiaux (1804-1868) est considéré comme le créateur du drapeau national. Premier Inspecteur général des Prisons du Royaume, il fit construire de nombreuses maisons d'arrêt, dont celle de Saint-Gilles. Sa

réforme sociale du système pénitentiaire, des maisons d'aliénés et des asiles de mendicité fut, à l'époque, un modèle pour les spécialistes étrangers.

La prison cellulaire de Saint-Gilles
(*Le Globe Illustré*,
1890, p. 380 © AVB
SL 7/5/1-180).





Église Saint-Gilles,
vue du chœur
© APEB 2015.



Église Saint-Gilles
© APEB 2015.

L'église Saint-Gilles

L'église du parvis Saint-Gilles est intrinsèquement liée à l'origine de la commune. Nous avons évoqué la création de la paroisse au hameau d'*Obbrussel* en 1216 (voir p. 15). La première église consacrée à saint Gilles fut construite dans la foulée, au sommet de l'actuelle avenue Jean Volders. L'orientation était différente de celle de l'église actuelle, le chœur étant dirigé vers la chaussée de Waterloo. L'accès à l'édifice se faisait par le cimetière, à partir de la rue du Fort. L'église servit jusqu'en 1578, année où les habitants du quartier la démolirent, pour éviter qu'elle ne serve de poste d'observation aux soldats de l'Espagne durant le siège de Bruxelles.

La construction d'une deuxième église, à l'emplacement de l'ancienne, débuta en 1595. Le chœur fut consacré en 1600 mais l'édifice ne fut achevé qu'en 1756. L'église subit quelques dommages lors du bombardement de Bruxelles en 1695. Elle fut agrandie, restaurée et dotée d'une nouvelle tour en 1823.

Après la Révolution française, le clergé fut sommé de prêter le serment de « haine à la royauté et à l'anarchie et de fidélité à la République et à la constitution de l'an III ». Il semble que le curé Van Hoof s'y refusa. Fermée plusieurs années, l'église ne fut rouverte et rendue au culte qu'à la suite du concordat de 1801.

Ne répondant plus aux besoins d'une population à la démographie toujours croissante, l'église fut démolie en 1866 au profit d'une nouvelle, plus vaste, dessinée par Victor Besme (voir p. 60) dès 1862. En 1866, les travaux furent attribués pour un budget de 370 000 francs belges. Achevée en 1878, l'église fut solennellement consacrée le 12 avril 1880. Le style du nouveau bâtiment, caractéristique du goût éclectique du XIX^e siècle (voir p. 139), est dominé par des formes inspirées de l'art roman, accompagnées çà et là d'emprunts au style gothique. L'édifice compte trois nefs, une principale et deux latérales. La façade principale est en pierre blanche, le reste (nef, transept, chevet)



en briques. La pierre provient de la carrière de Savonnières en Perthois. La salle des cloches en comporte trois, datant de 1945, 1954, 1955. Comme bien souvent, les cloches originelles ont été refondues durant la Seconde Guerre mondiale.

En 1879, le chœur de l'église fut doté de vitraux. Le vitrail central du fond de l'abside représente saint Gilles et les saints patrons de différents membres de la famille Berckmans, qui offrit ces vitraux.

En 1883, de grandes orgues romantiques furent installées, réalisées par les facteurs J. Billion et H. Van de Loo, de Wezemael.

L'église a été classée en 1995.

L'église de la Sainte-Trinité

L'église de la Sainte-Trinité est implantée à cheval sur les communes d'Ixelles et de Saint-Gilles. Sa particularité est d'avoir une façade remontée, celle de l'église des Augustins, qui était située place De Brouckère.

Cet édifice de style baroque brabançon avait été édifié entre 1621 et 1642 par l'architecte Jacques Francquart (1583-1651) à la demande des Augustins.

Fermée par les troupes révolutionnaires en 1796, l'église des Augustins rouvrit ses portes en 1805. Devenu un temple protestant en 1816 sous la domination

Église de la
Sainte-Trinité
© APEB 2015.



Vue aérienne
de l'église de la
Sainte-Trinité, 1955
© KBR/CdE.





Henri Holemans,
monument aux
soldats de la
paroisse de la
Sainte-Trinité
morts pendant la
Première Guerre
mondiale
© TDP.



hollandaise des Orange-Nassau, l'édifice collectionna ensuite les affectations les plus diverses : salle de spectacle, d'exposition, bureau de poste jusqu'en 1892. C'est à cette époque que fut décidée, dans le cadre de l'aménagement des grands boulevards du centre, la démolition de l'édifice qui entravait l'aménagement de la place De Brouckère. L'église fut démontée en 1893-1894, et sa façade remontée au début du XX^e siècle.

En 1997, les communes d'Ixelles et de Saint-Gilles fermèrent l'église de la Sainte-Trinité au public à cause d'un problème de stabilité. Aujourd'hui, elle est rouverte et partiellement restaurée. La possibilité d'un partage de sa fonction culturelle avec d'autres activités est à l'examen.

Dans le dos de l'église, un soldat au garde-à-vous est adossé à la façade, tel un gardien de la mémoire. Ce *Credo*, un hommage aux paroissiens morts pendant la Première Guerre mondiale, est l'œuvre d'Henri Holemans.

Enfin, il convient de signaler qu'il existe à Saint-Gilles un couvent de Carmélites. La chapelle Saint-Bernard et le couvent sont situés dans le pâé de maisons



Chapelle Saint-Bernard, couvent des Carmélites, rue de la Source 83
© APEB 2015.

formé par les rues de la Source et de Lausanne. Le complexe se compose d'une longue chapelle flanquée d'un cloître enserrant un jardin rectangulaire. Un second jardin s'étend à l'arrière. En 1966, la gestion de la chapelle a été transférée à l'ASBL du Cercle paroissial de Saint-Gilles. À la même époque, l'aile nord du couvent, à front de la rue de la Source, ainsi que le clocher accolé à la chapelle ont été démolis.



Rue Jean Robie
34, décor de
céramique
© APEB 2015.

Saint-Gilles, aux origines de l'Art nouveau

C'est Horta bien sûr. Victor Horta. Ce sont aussi Hankar, Brunfaut, Blérot et Strauven. Les maisons, bien évidemment, la courbe, la lumière, le fer et le verre. Ce sont aussi les meubles, les sgraffites, les peintures murales, les clinches de porte. L'Art nouveau, un art total et révolutionnaire, trouve sa source dans les rues de Saint-Gilles.



Victor Horta
(coll. AMH).

D'abord un art « contre »

L'Art nouveau naît au début des années 1890 de la nécessité d'élaborer un style qui convienne à la vie moderne : « Nous ne sommes plus outillés comme au Moyen Âge ni comme au XVI^e siècle. Tenons compte des progrès réalisés. Pensons qu'au XIX^e siècle on a domestiqué la vapeur et l'électricité. Pensons aux nouveaux matériaux qui s'offrent à nous »². L'époque est à l'imitation des styles anciens, comme celui de la Renaissance flamande, mouvement qui subit des critiques virulentes des modernistes qui dénoncent « ces étonnantes constructions rappelant carnavalesquement des époques glorieuses et participant plus de la pâtisserie que de l'architecture »³.

Une architecture nouvelle, dehors comme dedans

De jeunes architectes au fort tempérament, comme Paul Hankar et Victor Horta, surent se dégager de l'emprise de leurs maîtres pour créer une architecture nouvelle utilisant des matériaux produits industriellement comme le fer, la fonte et le verre. Avec les structures métalliques, ils imaginent de nouvelles dispositions spatiales et d'audacieux percements dans les façades, qui ont pour effet de faire pénétrer la lumière naturelle dans les intérieurs. Cette aspiration à la nouveauté allait pousser les architectes à se soucier du décor intérieur et du mobilier, pour éviter que leurs clients n'achètent de banals meubles « de style » produits en série. Au moment où l'industrie permet une telle production, des voix s'élèvent pour revaloriser l'artisanat et les arts décoratifs en général. La vogue des arts appliqués est telle que s'ouvre à Saint-Gilles, en 1894, dans l'hôtel de maître de l'avocat Edmond Picard⁴, une Maison d'Art⁵ qui accueillera des expositions et des concerts, mais aura aussi pour tâche de mettre en contact artistes et fabricants pour la mise en œuvre de commandes spéciales.

Si les architectes sont « naturellement » conduits à créer du mobilier pour les maisons qu'ils construisent, nombre de peintres et de sculpteurs appliquent à l'époque leurs talents aux arts de l'ameublement, de la table,... Une vague qui va refluer dès 1900



au moment où l'Art nouveau se popularise et marque de sa griffe de vulgaires productions industrielles. Inventées par Horta, ces compositions ornementales basées sur l'arabesque sont copiées à l'envi et l'architecte lui-même les abandonne après le sommet de complexité décorative que constitue l'hôtel Aubecq, construit entre 1899 et 1903 tout au bout de l'avenue Louise, près du bois de La Cambre, et démolie dans les années 1950.

Maison
personnelle
de Paul Hankar,
rue Defacqz 71
© APEB 2015.



© APEB 2015.



© APEB 2015.

La nature, muse de l'Art nouveau

Le recours à la courbe qui caractérise le décor Art nouveau reflète l'importance de la nature comme source d'inspiration. Ce ne sont pas seulement des motifs traités de manière plus ou moins naturaliste qui lui sont empruntés, mais le créateur s'efforce de traduire aussi la force de croissance qui anime la plante. L'art japonais a également joué un rôle important dans la redécouverte de la nature dans toutes ses manifestations, même les plus humbles. Bon nombre de maisons de style Art nouveau vont être ornées de fleurs, d'insectes, d'oiseaux qui font rêver le citadin aux attraits de la campagne. On repère dans la maison personnelle de Paul Hankar, construite au n° 71 rue Defacqz,



© APEB 2015.

des insectes sculptés dans la pierre des consoles supportant l'oriel (ouvrage en surplomb) qui occupe les étages. Les quatre périodes du jour sont évoquées dans les sgraffites des lunettes sous la corniche. Également dus au talent d'Adolphe Crespin, d'autres sgraffites, représentant des chats jouant parmi des capucines et des hortensias, ont un accent japonisant qui n'étonne guère de la part d'un des premiers collectionneurs d'art japonais à Bruxelles.



© APEB 2015.

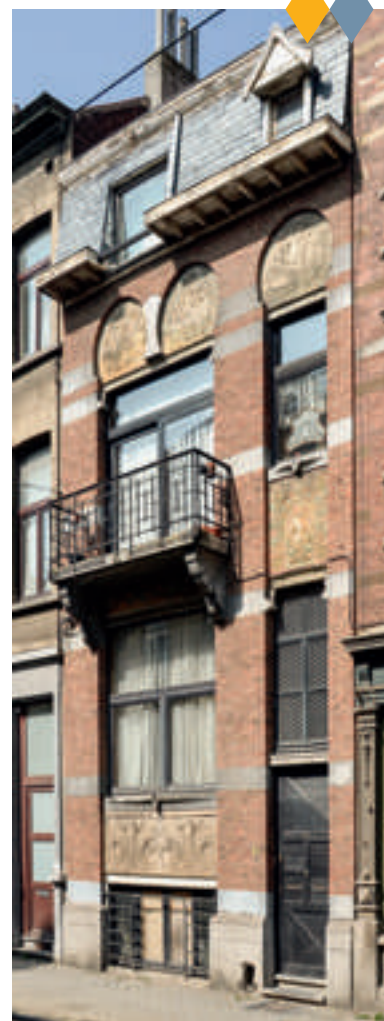


Avenue Édouard
Ducpétiaux 47,
architecte
Paul Hankar
© APEB 2015.

1893 : Paul Hankar signe la première maison Art nouveau

La maison personnelle de Paul Hankar ne marque pas les débuts de l'Art nouveau seulement par ses éléments décoratifs, mais aussi par l'emploi d'une fine structure métallique apparente pour le bow-window. La corniche en bois largement débordante est supportée par des consoles métalliques et elle fait office de toiture au-dessus du balcon grâce à de fines colonnettes qui agrippent les montants de pierre du balcon, un détail architectural qui sera souvent copié. La recherche dans la couleur et la texture des matériaux distingue aussi la maison, alors que bien souvent à Bruxelles, la norme était la brique enduite d'une couleur uniforme

sur un soubassement de pierre bleue. Hankar construit à plusieurs reprises sur le territoire de Saint-Gilles : aux n°s 76-80 rue de la Croix de Pierre, 13-15 et 47 avenue Ducpétiaux, 107 rue d'Albanie, 6 avenue Adolphe Demeur, 7 rue Antoine Bréart, 10 avenue Paul Dejaer et 70 rue d'Irlande. Aucun de ces bâtiments n'est aussi spectaculaire que l'hôtel Ciamberlani, situé au n° 48 rue Defacqz à Ixelles, non loin de sa maison personnelle, ou aussi intrigant que ses vitrines de magasin aux boiseries délicates qui ont quasiment toutes disparu à l'exception de celle du n° 13 rue Royale au centre-ville. La maison du n° 47 avenue Ducpétiaux (1895) se signale au premier étage par une triple baie dont l'ouverture est permise par deux colonnettes métalliques, un



Rue Antoine
Bréart 7, architecte
Paul Hankar
© APEB 2015.

dispositif que Victor Horta lance dans la façade de l'hôtel Tassel. La maison du tailleur Jean-Baptiste Aglave (1898), au n° 7 rue Antoine Bréart, présente de beaux détails décoratifs : des sgraffites d'Adolphe Crespín sur le thème du matin, du jour et de la nuit et surtout une pierre d'allège magnifiquement sculptée sous la fenêtre du bel-étage.



Hôtel Winssinger, quand Horta crée le palais de l'Art nouveau

En mai 1894, Victor Horta reçoit la commande d'un hôtel particulier pour un ingénieur, Camille Winssinger, proche collaborateur d'Ernest Solvay. Il faut noter à ce propos que les premiers clients de Horta – Autrique, Tassel et Winssinger – sont des scientifiques, des hommes à l'esprit ouvert, prêts à accepter la nouveauté dans la construction de leur demeure. L'hôtel de maître du n° 66 rue de l'Hôtel des Monnaies est imposant. Il comporte une entrée cochère qui permettait de gagner le laboratoire personnel de Winssinger en fond de parcelle et un vaste bow-window flanqué de balcons, qui éclairait la cage d'escalier. La grande hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée s'explique

Hôtel Winssinger,
vue intérieure
(coll. AMH, Victor
Horta © Sofam 2016).



Hôtel Winssinger,
rue de l'Hôtel
des Monnaies 66,
architecte Victor
Horta
(coll. AMH, Victor
Horta © Sofam 2016).



par la présence à l'entresol d'une salle de billard ouverte sur le hall précédant l'enfilade des salons, salle à manger, véranda et jardin d'hiver. Les fenêtres à l'entresol sont pourvues de vitraux qui protègent l'intimité du hall ouvert et colorent la lumière. Leurs motifs d'arabesques répondaient à l'ornementation foisonnante des murs de la cage d'escalier et de la mosaïque du hall. Le fer est affiché dans la cage d'escalier comme dans les espaces de réception. L'hôtel Winssinger a été profondément transformé en 1927, en façade comme à

l'intérieur. Lors d'un nouveau changement de propriétaire en 1946, il a vu son jardin en grande partie bâti. Il fallut attendre l'achat de l'hôtel par Michel Gilbert en 2006 pour qu'une importante campagne de restauration soit entreprise. L'immeuble est aujourd'hui essentiellement consacré au logement.



De la maison au Musée Horta

Quatre ans après la construction de l'hôtel Winssinger, Horta, qui a obtenu des commandes importantes – hôtels Solvay, van Eetvelde et Maison du Peuple –, a les moyens de bâtir sa maison et son atelier. Il achète alors deux parcelles de terrain,

aux n^{os} 23 et 25 rue Américaine. Fait rare pour un architecte de l'époque, Horta affiche franchement en façade la fonction de l'atelier, se désignant par là comme un artiste au même titre qu'un peintre ou un sculpteur. Dans ce bâtiment prendront place un atelier de sculpture pour la confection des modèles en

plâtre au sous-sol, des bureaux pour les employés au rez-de-chaussée, un bureau et une antichambre au premier étage, réservés à Horta, et un atelier de dessinateurs au second. La façade de la maison est animée d'un bow-window auquel est suspendu un gracieux balcon au sol de verre et que surmonte



Ancienne maison
personnelle et
atelier de Victor
Horta, aujourd'hui
Musée Horta
(coll. AMH, Victor
Horta © Sofam 2016).



Musée Horta,
cage d'escalier
et salle à manger
(coll. AMH, Victor
Horta © Sofam 2016).



une terrasse au motif d'ailes. À l'intérieur, l'abondance de lumière surprend dès l'abord et on n'en découvre la source qu'en gravissant l'escalier vers l'étage de réception : de la cage d'escalier coule une lumière dorée par les vitraux et amplifiée par deux miroirs se faisant face au sommet des murs. Entre le deuxième et le troisième étage, les murs sont peints dans un dégradé de couleur ocre-jaune sur lequel se détachent des motifs blancs cernés d'or en forme de palmier. Une harmonie de couleurs qui fait écho à celle de la salle à manger, dont la structure métallique peinte en jaune et or se détache sur le parement de briques émaillées blanches. Un palier en marbre de Carrare blanc sépare la salle

à manger du salon de musique surélevé. Celui-ci occupe toute la largeur de la parcelle, intégrant l'escalier. Horta rompt ici avec le plan traditionnel de la maison bruxelloise, caractérisé par un couloir donnant sur des pièces en enfilade.

Cette maison-atelier si novatrice fut vendue par Horta en 1919 à son retour des États-Unis, où il avait passé une grande partie de la Première Guerre mondiale. Désireux de relancer sa carrière, il voulut rompre avec l'Art nouveau passé de mode et acheta un hôtel de maître avenue Louise, qu'il remodela de fond en comble et qui sera démoli après sa mort en 1947. En 1961, le bourgmestre de Saint-Gilles, Jacques Franck, se laissa convaincre par l'architecte



Achevés en 2010,
les travaux de
rénovation du
Musée Horta ont
duré vingt ans
(coll. AMH, Victor
Horta © Sofam 2016).

Jean Delhay, ancien élève de Horta, d'acheter la maison de la rue Américaine. Celle-ci et l'atelier furent classés en 1963. Il s'agissait d'une première : aucun bâtiment de style Art nouveau n'avait encore bénéficié d'une mesure de classement. Le musée ouvrit ses portes en 1969 et, deux ans plus tard, la Commune put acheter l'atelier. Sous la direction

de la conservatrice Françoise Aubry et de l'architecte Barbara Van der Wee, une profonde restauration rendit à la maison tout son éclat d'origine. Le musée reçoit aujourd'hui 67 000 visiteurs par an. Il a été inscrit en 2000 sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco, avec trois autres bâtiments de Horta, et a reçu en 2014 un *Europa Nostra Award* pour sa restauration. Depuis cette année-là, d'importants travaux sont menés dans la maison voisine afin d'y créer une extension du musée, qui doit voir le jour en 2016.





Hôtel Hannon,
avenue de la
Jonction 1,
architecte
Jules Brunfaut
(coll. CHSG).

Hôtel Hannon, l'œuvre d'art de Jules Brunfaut

Outre le Musée Horta, la Commune de Saint-Gilles possède un autre bâtiment important de style Art nouveau, l'hôtel Hannon, situé au n° 1 avenue de la Jonction. Conçu par l'architecte Jules Brunfaut, l'hôtel fut construit en 1903-1904 pour Édouard Hannon, ingénieur de formation et photographe amateur. L'architecte accentua l'angle du bâtiment dont le matériau, la pierre, se détache de la façade en briques de Silésie. Trois panneaux sculptés dus à Victor Rousseau ennoblisent la partie supérieure de cet angle, que souligne un fronton se découpant sur le ciel. Côté avenue de la Jonction, un jardin d'hiver, dont la structure métallique est ornée de vitraux, prend place dans une avancée de la façade. À l'intérieur, Brunfaut ne rechercha pas la lumière zénithale et ferma d'une coupole opaque la cage d'escalier, dont les murs furent peints à la fresque par le peintre français Paul-Albert Baudouin. Les motifs de la mosaïque du sol comme le sujet de la fresque évoquent l'Antiquité classique. La rampe d'escalier s'inspire de modèles du



© APEB 2015.

XVIII^e siècle, mais Brunfaut lui a imprimé un élan comparable à celui des ferronneries de Horta.

Après la mort de l'unique fille d'Édouard Hannon en 1965, l'hôtel fut mis en vente et connu des heures difficiles. Son classement

en 1976 lui permit d'échapper à la démolition. Acquis en 1979 par la Commune de Saint-Gilles, il fut entre 1988 et 2014 le siège de la Galerie Contretype. Une campagne de restauration a débuté en 2015.



Ensemble
d'immeubles
Art nouveau rue
Vanderschrick,
architecte Ernest
Blérot
© APEB 2015.



Ernest Blérot dirige un ensemble Art nouveau

À proximité du parvis Saint-Gilles, dans le cœur historique de la commune, d'importants travaux d'assainissement ont été entrepris à la fin du XIX^e siècle. Il était donc naturel de voir apparaître dans les rues nouvellement percées, des bâtiments construits dans le style à la mode. Mais



© APEB 2015.

Saint-Gilles peut s'enorgueillir de la présence d'un ensemble d'une rare cohérence : quinze immeubles de style Art nouveau bâtis rue Vanderschrick, entre l'avenue Jean Volders et la chaussée de Waterloo, par l'architecte Ernest Blérot pour le compte de la veuve Elsom⁶. Conçues en 1900-1902, la plupart des maisons sont dotées d'un rez-de-chaussée commercial.

Diplômé de l'École Saint-Luc, milieu où l'on ne prisait guère l'Art nouveau, Ernest Blérot entame sa carrière en 1896. Deux ans plus tard, il est acquis au nouveau style et montre beaucoup d'habileté à dessiner des façadesjoliment variées qui

distinguent des maisons dont le plan traditionnel ne varie guère. L'architecte ne construit pas pour des commanditaires précis dont, comme le disait Horta, la maison devrait être le portrait. Si le choix de Horta reflétait le goût de la modernité et l'esprit progressiste du client, les habitants des maisons de Blérot devaient tirer de plus simples plaisirs du fait de vivre dans une maison individualisée à moindres frais. Blérot s'adaptait et, si son client disposait de quelques moyens supplémentaires, il proposait des détails plus raffinés, comme on peut le voir dans la maison du n° 41 place Morichar, qui a heureusement conservé ses vitraux.

Place Louis
Morichar 41,
architecte
Ernest Blérot
© APEB 2015.





Avenue Paul
Dejaer 9,
architecte
Gustave Strauven
© APEB 2015.

Rue de Savoie 52,
architecte
Paul Vizzavona
© APEB 2015.

Les élèves doués de Horta : Gustave Strauven et Paul Vizzavona

Parmi les architectes qui œuvrèrent dans le style Art nouveau, certains eurent l'occasion d'être directement formés par Horta ou Hankar. L'un de ces jeunes gens, Gustave Strauven (1878-1919), compte parmi les architectes qui distinguent Bruxelles comme une capitale de l'Art nouveau. L'étroite maison qu'il construit pour le peintre Georges Léonard de Saint Cyr au n° 11 square Ambiorix en 1900, est d'une folle originalité, en rupture avec la mesure dont Horta a toujours fait preuve. Durant les deux ans que Strauven passa

dans l'atelier du maître, il travailla aux dessins de la Maison du Peuple et de l'hôtel van Eetvelde. Il y développa un goût pour le travail virtuose de la ferronnerie. L'architecte n'a apparemment reçu qu'une seule commande sur le territoire de Saint-Gilles, un immeuble à appartements à rez-de-chaussée commercial au n° 9 avenue Paul Dejaer. Strauven travaillant pour une clientèle moins aisée que celle de Horta, il limite l'usage de la pierre et privilégie la brique, tirant un effet décoratif d'assises de différentes couleurs. La façade offre une grande richesse d'effets : un double bow-window désaxé, des niveaux traités différemment avec des



Rue Antoine
Bréart 95,
architecte Fritz
Seeldrayers
© APEB 2015.

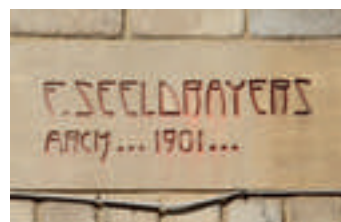
Rue Moris 52,
architecte Fritz
Seeldrayers
© APEB 2015.

châssis au dessin complexe, des balcons, dont un couvert grâce à une colonnette métallique, sans oublier la présence d'un vitrail sur fond clair au deuxième étage.

L'architecte français Paul Vizzavona (1881-1956) fit un bref passage chez Horta en 1904. L'année suivante, il construisit une maison à rez-de-chaussée commerciale au n° 40 rue de Roumanie. Tout comme ses maisons des n°s 101 rue Antoine Bréart (1906) et 52 rue de Savoie (1908), celle-ci montre l'assimilation des leçons de Horta, surtout dans le dessin des ferronneries et des vitraux, où la lumière s'imprime sur les motifs en ailes de papillon, ainsi que des fleurons sculptés dans la pierre.

Les élèves créatifs de Hankar : Fritz Seeldrayers et Paul Hamesse

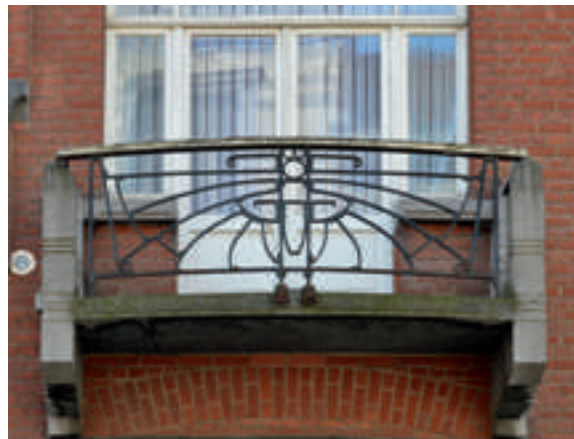
Fritz Seeldrayers (1878-1963), architecte sorti de l'Académie des Beaux-Arts et passé par l'atelier de Hankar, construisit plusieurs maisons rue Moris⁷, ainsi qu'une autre très intéressante en 1901 au n° 95 rue Antoine Bréart. Cette dernière montre que Seeldrayers





s'inscrit dans la tendance de l'Art nouveau à adopter des formes géométriques vers 1900. Hankar décède prématurément cette année-là. Dans toute son œuvre, il avait introduit des compositions géométriques qui annonçaient l'évolution du style.

Paul Hamesse (1877-1956) dessina en 1907 deux maisons aux n°s 11 et 13 rue Félix Delhasse. Caractéristiques de l'Art nouveau géométrique, elles s'inscrivent dans la lignée des créations de Paul Hankar. Hamesse traitait les matériaux avec raffinement pour donner des accents colorés aux façades. Avec ses deux frères, il conçut en 1909 sa maison personnelle et son bureau au n° 25 avenue Jef Lambeaux, à l'angle de la rue Antoine Bréart. L'architecte éleva la façade d'angle, très ouverte, avec la sobriété qui sied à l'élégance.



© APEB 2015.

Rue Félix
Delhasse 11,
architecte Paul
Hamesse
© APEB 2015.



Rue d'Irlande 52,
architecte Armand
Van Waesberghe
© APEB 2015.

En flânant dans les rues...

Bon nombre d'architectes qui avaient sacrifié avec plus ou moins de talent à la vogue de l'Art nouveau poursuivirent leur carrière en s'adaptant à l'évolution du goût. Le cas d'Armand Van Waesberghe (1879-1949), qui construisit en 1898-1899 trois maisons aux n°s 20, 22 et 24 avenue Ducpétiaux, intrigue car il cessa toute activité architecturale après 1900. Il avait pourtant eu les honneurs de différentes revues belges et étrangères, montrant son activité dans le domaine de l'architecture mais



Maison « Les
Hiboux », avenue
Brugmann 55,
architecte
Édouard Pelseneer
(Rehme, pl. 63).

aussi dans celui des arts décoratifs. Sa maison la plus intéressante à Saint-Gilles est celle qu'il construisit pour sa famille en 1899 au n° 52 rue d'Irlande. Elle est caractérisée par la fantaisie des ouvertures, dont la forme s'apparente à une ogive pointue, et par les lignes fines et très déliées des ferronneries. Van Waesberghe

suit les traces de Hankar, mais dans un esprit plus austère.

On retrouve la fantaisie décorative de Paul Hankar dans la maison « Les Hiboux », construite en 1899 par Édouard Pelseneer (1870-1947) au n° 55 de l'avenue Brugmann : les fenêtres rondes, les panneaux de sgraffite, le style des ferronneries.



Art Déco et modernisme

L'entre-deux-guerres est marqué par la simplification des formes et la géométrisation des constructions. Des maisons de cette époque, bâties sur des parcelles encore vierges, rompent avec l'image traditionnelle de

l'architecture. C'est le cas de la maison personnelle de l'architecte Pierre Verbruggen, construite en éperon à l'angle des rues Antoine Bréart et de Lombardie : elle joue sur une imbrication complexe des volumes de maçonnerie de brique influencée par l'expressionnisme de l'École d'Amsterdam.



Maison personnelle de Pierre Verbruggen, rue Antoine Bréart 47-49
© APEB 2015.



© APEB 2015.

L'étonnante Maison Pelgrims, de style néo-Renaissance, est édifée en promontoire du parc Pierre Paulus en 1905 par l'architecte Adolphe Pirenne. Ce dernier s'est écarté du plan classique – à trois pièces en enfilade – des maisons bruxelloises pour adopter une organisation originale des espaces intérieurs. Isolée dans un parc qui était autrefois son jardin

privé, la maison fut agrandie en 1927 à la demande du pharmacien Pelgrims. Le décor intérieur est principalement d'inspiration Art Déco, comme le jardin d'hiver avec sa verrière bleutée, sa fontaine et ses mosaïques. Acquisée par la Commune en 1963, la maison accueille des expositions et abrite le Service de la Culture.

UNE RENAISSANCE ART DÉCO POUR LA MAISON PELGRIMS



© APEB 2015.



La clinique du docteur Van Neck

À Saint-Gilles, un bâtiment remarquable annonce le modernisme, la clinique orthopédique du docteur Van Neck, construite par Antoine Pompe au n° 53 rue Henri Wafelaerts. Pompe n'avait pas une formation d'architecte, mais s'était formé dans différents

domaines ayant trait à l'architecture et aux arts décoratifs. Il travailla notamment dans les ateliers de Georges Hobé : les deux hommes produisirent ensemble du mobilier pour un cabinet de travail, qui sera hautement apprécié à l'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin en 1902. Maints détails dans la façade de la clinique révèlent un goût délicat, un attachement au détail et à la fabrication artisanale.

L'Émulation, 1914, n° 3,
pl. 14.



Immeubles à appartements et bureaux

Les immeubles à appartements qui s'érigent durant l'entre-deux-guerres ne sont pas réservés à une population aisée. De 1922 à 1929, les architectes Joseph Diongre, Henri Derée, André Delalieux, Frans Van Meulecom et Joseph Van Neck édifient dans une esthétique Art Déco la fameuse Cité Combaz-Bosnie pour le Foyer saint-gillois. En complément des ensembles de cités-jardins édififiés à la même époque dans les faubourgs de la ville, ces développements en hauteur apportent une

réponse urbaine au problème du logement de la population défavorisée.

Il faut aussi signaler les bureaux édififiés en 1923 pour l'Union commerciale des Glaceries belges par les frères Hamesse, dont le gabarit et les matériaux sont remarquablement intégrés dans le tissu saint-gillois, au n° 86 rue de la Source. On observe les mêmes qualités d'intégration pour les laboratoires Sanders, où le monumental bâtiment à front de rue, de style néo-palladien, cache des usines aux lignes très épurées en intérieur d'îlot (voir p. 52).

Immeubles du
Foyer saint-gillois
rue de Bosnie,
architecte Joseph
Diongre, 1926
© APEB 2015.





Union
commerciale des
Glaceries belges,
rue de la Source
86, architectes
Hamesse frères
© APEB 2015.



École Peter Pan, rue de la Rhétorique 9-13
© APEB 2015.

Modernisme d'après-guerre et postmodernisme

Deux écoles

Parmi les réalisations plus contemporaines ayant marqué la commune, deux constructions scolaires s'imposent. La première, l'École Peter Pan, est édifée entre 1963 et 1967 par l'architecte anversois Léon Stynen en collaboration avec Paul De Meyer. Résolument moderniste, le bâtiment s'inspire du vocabulaire architectural de Le Corbusier. Il rompt volontairement avec les constructions environnantes par son traitement volumétrique, ainsi que par ses gabarits, couleurs et matériaux.

La seconde, l'Institut Saint-Luc, à l'angle des rues Maurice Wilmette et d'Irlande, est construite en 1986 par les



architectes Jean Cosse, Brigitte De Groof, Henri Doyen et Willy Serneels. Si elle marque la volonté de créer du neuf dans un style postmoderne tout en respectant le gabarit du cadre

environnant, le traitement d'angle constitue une rupture affirmée avec l'urbanisme orthogonal du quartier situé entre la chaussée de Waterloo et la rue de la Victoire.



L'église Sainte-Alène

Située avenue des Villas, l'église Sainte-Alène est édifiée en différentes phases de 1938 à 1972 par les architectes Roger Bastin et Jacques Dupuis. Un premier projet sur le même site avait déjà été envisagé en 1913. La construction de l'église prendra beaucoup de retard, dû notamment à la guerre et à la difficulté de réunir les fonds nécessaires.

Le bâtiment est marqué par la monumentalité dépouillée

propre à l'immédiat avant-guerre et qui trouvera une expression privilégiée au lendemain du conflit, jusqu'à l'Expo 58. L'austère et monumentale façade prend l'aspect de deux immenses piliers de plan carré, parés d'épaisses dalles de pierre bleue soigneusement appareillées. L'ensemble est coiffé d'une toiture à deux versants faiblement inclinés. La façade est reliée aux deux maisons voisines par une petite aile d'un seul niveau, largement vitrée.



Église Sainte-Alène, projet de 1913
(ACSG/Ur.b. 9).



Église Sainte-Alène, avenue des Villas 49-51
© APEB 2015.



La tour du Midi

Implantée aux abords de la gare du même nom, la tour du Midi porte haut la modernité triomphante des années 1960. Édifié entre 1962 et 1967, notamment par Yvan Blomme, ce bâtiment figure parmi les rares édifices de la commune à rompre avec la morphologie et la typologie du tissu qui caractérisent son développement urbain. Avec ses 150 mètres et ses 38 niveaux, la tour reste à ce jour la plus haute de Bruxelles (la récente tour UP-site en face de Tour et Taxis fait 140 mètres). Profitant d'un large dégagement au sol, elle se dresse forte et entière, tout en bénéficiant de la légèreté que lui apporte l'eau des deux fontaines à son socle.



Sculpture de
Jean-Pierre
Ghysels
© APEB 2015.

Les tours de logements du square Jacques Franck

Dans les années 1960, deux tours de logements typiques de l'urbanisme fonctionnel de l'époque ont été construites au square Jacques Franck. Ces dernières années, afin de recréer du tissu urbain, le square a été réaménagé, avec la construction de maisons qui longent et habillent les deux tours.

Vue de la tour
du Midi avant
son rhabillage
(photo SNCB,
coll. CHSG).

A low-angle, upward-looking photograph of the Tour du Midi skyscraper. The building's glass facade reflects the clear blue sky and the sun, which is visible as a bright, slightly hazy orb in the upper left. The perspective emphasizes the height and geometric structure of the building, with sharp lines converging towards the top. The lower portion of the image shows the building's base, featuring a mix of light-colored stone or concrete panels and darker glass sections.

Tour du Midi
© APEB 2015.



ATELIERS, COURS ET PARCOURS D'ARTISTES

Les arts, et particulièrement la peinture et la sculpture, sont intimement liés au développement de Saint-Gilles. Nombre d'artistes ont travaillé, étudié ou enseigné dans la commune, qui a été et reste une terre de prédilection pour ceux-ci. C'est une histoire de la peinture qui s'élabore au fil des décennies, de Fernand Khnopff à Paul Delvaux, en passant par Jef Lambeaux, Julien Dillens ou Léon Speeckaert, de Pierre Paulus à Antoine Mortier, sans oublier Jean Robie ou André Willequet.

Atelier de Jef
Lambeaux, rue
Antoine Bréart 104
(coll. CHSG).

Ancienne maison
et atelier de
Fernand Khnopff,
rue Saint-Bernard 1
© APEB 2015.



Atelier de Jean
Robie, chaussée
de Charleroi
(coll. ACSG).



Ancienne maison
et atelier d'André
Hennebicq, rue
de Lausanne 1-3
© APEB 2015.



Atelier de
Jean-Luc
Moerman
© PM.

La commune de Saint-Gilles attira de nombreux peintres étrangers. Ayant fui la guerre franco-prussienne, Eugène Boudin (1824-1898), le grand peintre de marines aux accents impressionnistes, habita dans le quartier du Midi au début des années 1870. Le peintre grec Périclès Pantazis (1849-1884), inspiré par Courbet et ami de Félicien Rops, s'installa à Saint-Gilles à 25 ans. Nicolas de Staël (1914-1955), dont le style sobre et flamboyant en fait l'un des artistes les plus emblématiques du XX^e siècle, fut élève à l'Académie de Saint-Gilles de 1933 à 1936.

Ateliers et galeries

Au XIX^e siècle, les ateliers d'artistes vont largement déborder de Bruxelles vers les faubourgs en raison de l'accroissement démographique bruxellois, mais surtout de l'attractivité accrue de la profession : élitisation du statut, extension du recrutement aux classes supérieures, augmentation de la demande, réformes de l'enseignement, évolution

des matériaux. L'originalité des quartiers d'artistes de Saint-Gilles est d'avoir résisté au temps et maintenu leur présence ces 30 dernières années⁸. L'organisation de Parcours d'Artistes depuis 1988 en est une nouvelle preuve.

Développée initialement autour de la porte de Namur, la concentration de peintres et de sculpteurs dans les faubourgs d'Ixelles et de Saint-Gilles s'est



Atelier de
Pascal Bernier
© PM.



véritablement structurée avec le percement de l'avenue Louise en 1862. Les ménages fortunés bordant l'avenue entendaient se distinguer de la bonne société conservatrice sur le plan des valeurs et des goûts esthétiques, en fréquentant et en soutenant les artistes qui, pour des raisons financières, habitaient en deçà de l'artère. Au XX^e siècle également, l'avenue Louise et la chaussée de Charleroi ont joué un rôle important dans la structuration de la géographie

artistique bruxelloise, non plus dans sa dimension résidentielle, mais pour la diffusion des œuvres. L'avenue Louise est l'un des espaces de polarisation historique des galeries d'art à Bruxelles, lorsque celles-ci se sont multipliées à partir des années 1950. En 1991, on pouvait lire dans *Le Soir* : « Saint-Gilles commence à se faire une belle réputation dans les milieux artistiques. Une galerie sur trois s'y installe. [...] Est-ce symptomatique ? S'installer à Saint-Gilles

plutôt qu'à Bruxelles ? Les galeries d'art s'y multiplient. En plus des espaces d'exposition communaux [...] les cafés des artistes éclosent un peu partout. Pourquoi Saint-Gilles cultive-t-elle ? »⁹. En 2015 s'est ouverte dans la commune l'une des plus grandes galeries d'art contemporain de Bruxelles, la Patinoire royale (voir p. 139).

Antoine Mortier,
Figure couchée,
1949
(coll. privée © LS).





© Ewa Iwicka.

PIERRE PAULUS DE CHÂTELET

Né à Châtelet près de Charleroi et saint-gillois d'adoption, ce peintre (1881-1959) est, par excellence, celui de l'industrialisation du XIX^e siècle. Il a su avec profondeur et finesse rendre compte tant de la grandeur de cette époque que de sa misère. En 1911, Pierre Paulus dessina le fameux coq figurant sur le drapeau wallon. En 1916, il fut mobilisé par le Service de Documentation de l'Armée belge et incorpora la Section artistique de l'Armée belge en



Drapeau wallon
(Wikimedia).

campagne. Membre de l'Académie royale de Belgique, il fut le premier président du Groupe d'Art saint-gillois. Il sera anobli en 1951. Il est enterré au cimetière de Saint-Gilles. Un parc et une école de la commune portent son nom.

Une académie pour tous

À la fin du XIX^e siècle, l'art et la beauté étaient considérés par les édiles communaux comme une source de progrès pour les citoyens, qui se devait d'être partagée le plus largement possible. Dès les années 1880, le projet d'un enseignement artistique s'élabora. Pour leurs concepteurs, cet enseignement devait avant tout avoir un caractère pratique et être organisé, non pas pour un petit nombre d'artistes mais pour la population laborieuse et en vue de l'exercice des métiers : « Bruxelles et ses faubourgs ne doivent trouver la plus grande partie de leurs ressources que dans l'industrie de luxe qui exige non seulement des ouvriers habiles, mais aussi des travailleurs préoccupés de la forme et de l'esthétique »¹⁰.

L'Académie des Beaux-Arts de Saint-Gilles ouvrit ses portes en janvier 1892. Son premier directeur fut Alfred Cluysenaar, dont l'ambition était de faire revivre la grande décoration monumentale. Le peintre participa, notamment avec de nombreux professeurs de l'Académie, à la décoration de l'hôtel de ville.

Après la Première Guerre mondiale, le corps professoral de l'Académie accueillit le peintre impressionniste Franz Gailliard mais aussi Georges de Vlaminck, premier professeur à avoir franchi le pas menant à un art non figuratif. L'abstraction était aussi au cœur de l'œuvre de ces prestigieux artistes que furent Marcel Bagniet et Antoine Mortier, tous deux élèves de l'ACA. La figuration revint à l'honneur dans les années 1960, avec en particulier l'hyperréalisme de Roland Delcol.

L'Académie de Saint-Gilles ouvrit le cours de bande dessinée en 1976, avec comme professeur le grand dessinateur Eddy Paape (1920-2012), qui avait créé en 1968 à l'Institut Saint-Luc de Saint-Gilles le premier cours de BD en Europe. Il est l'auteur de *Marc Dacier* et *Luc Orient*, ainsi que des *Aventures de Jean Valhardi*, rééditées en 2015.

Alfred Cluysenaar,
Autoportrait
© APEB 2015.





L'HÔTEL DE VILLE : UNE PINACOTHÈQUE « DÉBUT DE SIÈCLE »

Véritable galerie d'art, l'hôtel de ville rassemble les œuvres des meilleurs artistes belges du début du XX^e siècle. Julien Dillens, Paul Dubois et Victor Rousseau ont œuvré à la riche

décoration sculptée, tandis qu'à l'intérieur, une ornementation particulièrement raffinée glorifie l'institution communale, ses réalisations et son image, à travers un ensemble

de peintures murales qui reflète la tendance idéaliste du symbolisme belge. Les architectes Cluysenaar, père et fils, Jacques de Lalaing et Albert Ciamberlani ont collaboré pour le grand hall, un espace qui conserve le buste des anciens bourgmestres de la commune. Tandis qu'Eugène Broerman décora la salle du Conseil communal, Fernand Khnopff et les époux De Rudder se chargèrent de celle des mariages. La salle de l'Europe fut confiée à Omer Dierickx. Précédée d'un fragment de l'histoire du siècle 1789-1889, figurant *L'Entrée de Napoléon à Paris*, par les peintres Alfred Stevens et Henri Gervex, la salle Cérès apparaît comme un véritable musée puisqu'elle rassemble des œuvres de la plupart des artistes ayant résidé dans la commune, qu'il s'agisse d'André Hennebicq, de Jef Lambeaux, Pierre Paulus, Jean Robie (voir p. 211), Armand Massonet, Franz Gailliard, Julien Dillens, Armand Jamar, Géo Bernier, Eugène Broerman ou encore Alfred Cluysenaar.



Hélène et Isidore
De Rudder,
*Le Commencement
de la vie*, tapisserie
de la salle des
mariages
© TVD.



Hélène et Isidore
De Rudder,
tapisseries de la
salle des mariages
© TVD.



Albert
Ciamberlani,
La Force, vers 1913,
dans l'escalier de
l'hôtel de ville
© APEB 2015.



Émile Fabry, *Le
Printemps*, 1922
© APEB 2015.



Jean-Claire
Lacroix, Arrêt Ma
Campagne, vue
vers Saint-Gilles
© Jean-Claire Lacroix,
www.route54.brussels.

L'art contemporain court les rues

En 1988, l'association Les Rencontres saint-gilloises¹¹ organisa le premier Parcours d'Artistes. Cette grande opération de promotion des arts plastiques contemporains entend donner aux artistes l'occasion d'ouvrir les portes de leurs ateliers au public et poursuivre la tradition artistique saint-gilloise à l'œuvre depuis le XIX^e siècle. Le Parcours d'Artistes a permis de rencontrer les artistes sur leur lieu de travail, de mieux comprendre leur démarche, de découvrir des talents qui étaient jusque-là peu connus ou mis en valeur.

Dans les années 2000, des croisements s'opérèrent avec des initiatives similaires à Dakar (Sénégal),

Saint-Jacques-de-Compostelle (Espagne) et Belleville (France). C'est à cette époque que l'on constate l'émergence de nombreux parcours d'artistes dans les communes bruxelloises et belges en général, autant d'initiatives génératrices de cohésion sociale.

En 2014, pour sa quatorzième édition, le Parcours d'Artistes ouvrait 256 ateliers et présentait 573 artistes répartis, pour la première fois, sur les communes de Saint-Gilles et de Forest, avec un succès public de près de 40 000 personnes.

David Crunelle,
*Psychedelic
Constructivism*,
2014
© David Crunelle.



Angel Vergara,
*Actes et tableaux
Parvis de St Gilles*,
1990-2015
© Angel Vergara.

ANGEL VERGARA

Né en Espagne en 1958, Angel Vergara vit et travaille à Bruxelles, en particulier à Saint-Gilles. Son œuvre touche à de nombreuses disciplines, de la performance à la vidéo et à l'installation, du dessin à la peinture. Il a représenté la Belgique à la Biennale de Venise en 2011.





BELLES LETTRES, NOTES DE MUSIQUE ET PAS DE DANSE

Saint-Gillois d'hier

Georges Rodenbach (1855-1898) a écrit à Saint-Gilles, au n° 93 rue Berckmans, *La Jeunesse blanche*, qui lui valut la célébrité en Belgique mais également en France. Le poète symboliste s'installa définitivement à Paris en 1888, où son roman *Bruges-la-Morte* remporta un très grand succès. Il a été inhumé au Père-Lachaise à Paris. On dit que Marcel Proust, qui appréciait Rodenbach, s'est inspiré de son côté dandy pour le personnage de Swann dans *À la recherche du temps perdu*.

Charles Plisnier (1896-1952) vécut jusqu'en 1937 au n° 18 place Morichar. Monté à Paris en 1937, il obtint le prix Goncourt pour son recueil de nouvelles *Faux Passeports*, qui connut un succès mondial. À Saint-Gilles, il a pu croiser Paul-Henri Spaak,



Akarova, Charles
Plisnier, parc Pierre
Paulus
© APEB 2015.



qui fréquentait l'école de la place Morichar, et le peintre Paul Delvaux, dont la maison d'enfance se trouvait à deux pas, au n° 15 rue d'Écosse.

Henri Michaux (1899-1984), écrivain, poète et peintre, a habité au n° 69 rue Defacqz, où il a passé toute sa jeunesse, à côté de la maison personnelle de l'architecte Art nouveau Paul Hankar. Non loin de là, rue Saint-Bernard, résidait Franz Hellens (1881-1972), qui fut l'un des représentants majeurs de la littérature fantastique en Belgique. Hellens découvrit Henri Michaux, dont il devint l'ami et avec qui il collabora dans diverses revues. En 1919, Modigliani réalisa un très beau portrait de l'écrivain.

Fernand Khnopff avait son atelier de peinture au n° 1 rue Saint-Bernard. Pendant la Guerre 1914-1918, un jeune médecin allemand vint s'installer là. Gottfried Benn (1886-1956)

deviendra, après-guerre, un des plus grands poètes allemands. Pendant le conflit, il soigna à l'hôpital Molière les prostituées qui contaminaient « patriotiquement » l'armée allemande. En tant que médecin militaire, il assista à l'exécution d'Édith Cavell. *Les Éblouissements* de Pierre Mertens, biographie romancée de Gottfried Benn, a reçu le prix Médicis en 1987.

Rue Saint-Bernard toujours, une plaque rappelle le souvenir de l'écrivain Georges Dopagne (1911-1970), qui fut président de l'Association des Écrivains belges. Dans sa jeunesse, il collabora avec l'écrivain Maurice Gauchez (1884-1957), qui fut combattant sur l'Yser et en écrivit le récit en 1915, et que la commune honore d'une stèle dans le parc Pierre Paulus.

Non loin de la rue Saint-Bernard, au n° 90 chaussée de Charleroi, vécut l'écrivain



Marnix
D'Haveloose,
buste d'Arthur
De Greef
© APEB 2015.

Amedeo
Modigliani,
Franz Hellens, 1919
(Wikimedia).



Clara Clairbert
(operas.org).

américain John Dos Passos (1896-1970) entre 1898 et 1901 (voir un extrait de son œuvre p. 234).

Haroun Tazieff (1914-1998), auteur de nombreux livres,

essentiellement sur les volcans, résida plusieurs années rue du Mont-Blanc, lorsqu'il enseignait à l'Université libre de Bruxelles.

Clara Clairbert (1899-1970), de son vrai nom Claire Impens, naquit au n° 30 rue de Lausanne. Soprano léger, elle fut la plus grande chanteuse lyrique belge du XX^e siècle. Authentique diva, figure de proue du Théâtre royal de la Monnaie de 1924 à 1953, elle fit de nombreuses tournées dans les capitales européennes, ainsi qu'aux États-Unis. Clairbert fut inoubliable dans le rôle de la Traviata de Giuseppe Verdi, qu'elle chanta plus de 200 fois à Bruxelles.

Jules Wabbes (1919-1974) est l'un des plus éminents créateurs belges de meubles de l'après-guerre. Il est principalement connu pour son mobilier de

bureau, qui a équipé les locaux de Glaverbel, de la Royale belge ou encore les logements d'étudiants de Louvain-la-Neuve. En 1937, il installa son premier atelier de photographie au n° 97 chaussée de Charleroi, dans la droguerie de son père. Il décora le Théâtre national de Belgique et enseigna l'ameublement et l'architecture à l'Institut Saint-Luc, à Saint-Gilles. Le Musée des Beaux-Arts de Bruxelles lui a consacré une large rétrospective en 2012.

Arthur De Greef (1862-1940), compositeur et pianiste célèbre, avait fait construire sa maison au n° 226 chaussée de Charleroi. Son buste orne le square Baron Alfred Bouvier.



Jules Wabbes
salle des coffres,
Générale de
Banque,
rue Ravenstein 29,
Bruxelles,
années 1970
© BNP Paribas Fortis,
Jules Wabbes ©
Sofam 2016.



Martha Argerich
© Adriano Heitman.

Saint-Gillois d'aujourd'hui

Henri Vernes, le créateur de *Bob Morane*, est né un mois avant l'Armistice de 1918, et il compte bien vivre jusqu'au-delà du centenaire de la fin de la Grande Guerre. Après *La vallée infernale* en 1953, suivirent près de 200 romans, au rythme parfois d'un tous les deux mois, qui se vendirent à 40 millions d'exemplaires et furent traduits en une dizaine de langues. Il habite Saint-Gilles depuis plus de 30 ans (voir également ses propos p. 230).

Depuis des décennies, Claude Semal, un peu poète, un

peu bandit, un peu chanteur, un peu parvis, habite Saint-Gilles, et aime que cela se sache. Sa chanson *Saint-Gilles* en témoigne (voir p. 241).

David Van Reybrouck vit à Saint-Gilles. Il a étudié l'archéologie et la philosophie. Il a publié *Congo, une histoire* en 2010, extraordinaire panorama qui connaît un succès international (version française en 2012, Actes Sud). En 2011, il lança le projet G1000, plate-forme d'innovation démocratique visant à augmenter la participation des citoyens dans le processus décisionnel.

Paul Emond habite du côté de la rue Jourdan. Il est l'auteur de plusieurs romans, d'une

vingtaine de pièces de théâtre et de nombreuses adaptations théâtrales. Depuis 2011, il est membre de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises.

Wim Vandekeybus quitta l'université en 1984 pour devenir danseur. Après une collaboration de deux ans avec la troupe de danse de Jan Fabre, il créa la compagnie Ultima Vez. Une première œuvre en 1987, *What the Body does not Remember*, fut un électrochoc; elle est régulièrement reprise. Avec Alain Platel, Sidi Larbi Cherkaoui, Anne Teresa de Keersmaecker ou encore Thierry et Michèle Anne De Mey, il fait partie d'une école belge qui renouvelle depuis



Wim Vandekeybus
© Danny Willems.



Jérémie Renier
© Ben Dauchez.

30 ans les standards de la danse contemporaine. Il habite le quartier de la place Morichar (voir également ses propos p. 237).

Jérémie Renier est un acteur qui s'est fait connaître avec *La promesse* (1996) des frères Dardenne, qu'il retrouva dans *Le gamin au vélo* (2011). Il tourna *Potiche* de François Ozon (2010) et *Cloclo* de Florent Emilio-Siri (2012). En 2014, il incarne Pierre Bergé dans le film sur Yves Saint-Laurent de Bertrand Bonello. Il habite Saint-Gilles (voir également ses propos p. 236).

Martha Argerich, pianiste née à Buenos Aires en 1941, s'y produisit en concert dès neuf ans. Elle émigra en Europe

à quatorze, avec toute sa famille, grâce à l'audace de sa mère qui alla demander une bourse au président argentin, Juan Perón, en personne ! À Londres, Vienne et Genève, elle fut suivie par des maîtres comme Friedrich Gulda, Madeleine Lipatti et Michelangeli Benedetti. Dès ses seize ans, elle remporta des concours majeurs qui lancèrent sa carrière. Depuis la disparition de Richter et d'Horowitz, elle est considérée comme la plus grande pianiste vivante¹². Elle habite depuis de nombreuses années rue Bosquet.



Paul van den Berg
en action devant
le but adverse
(coll. Union 1897 –
Les Archives).



Saint-Gilles

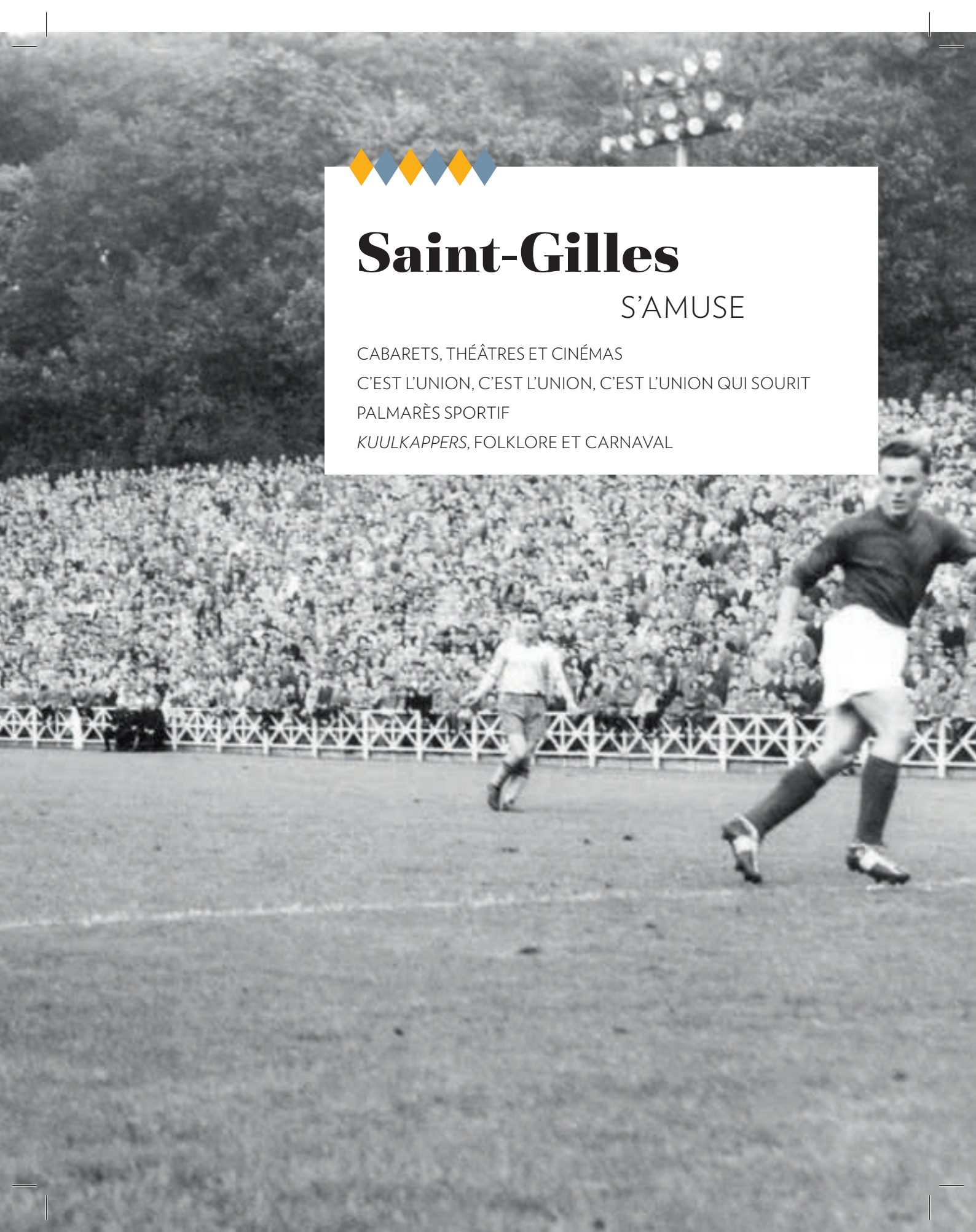
S'AMUSE

CABARETS, THÉÂTRES ET CINÉMAS

C'EST L'UNION, C'EST L'UNION, C'EST L'UNION QUI SOURIT

PALMARÈS SPORTIF

KUULKAPPERS, FOLKLORE ET CARNAVAL





CABARETS, THÉÂTRES ET CINÉMAS

Saint-Gilles, c'est une histoire du divertissement urbain, des premiers cabarets au XVIII^e siècle, aux théâtres de la fin du XIX^e; des cinémas prestigieux et grands comme des paquebots au théâtre d'avant-garde.



Guinguette
Ma Campagne,
vers 1900
(coll. CHSG).

Brochure du
Théâtre de l'Avenir
(coll. ACSG).



Cabarets et guinguettes

En fouillant dans les archives de Saint-Gilles, on piste la naissance de premières guinguettes et autres cabarets, à la fin du XVIII^e siècle. En 1782, notamment, le fort de Monterey, qui avait complété les fortifications de la seconde enceinte de Bruxelles (voir p. 32), fut vendu et ses ouvrages militaires détruits.

À l'époque, ne subsistèrent qu'un corps de logis, transformé en cabaret et en atelier de passementerie, un corps de garde, servant de cuisine au cabaretier, ainsi que la porte, devenue hangar¹. Le cabaret s'appelait d'ailleurs *Le Fort*. Ce sont les premières traces d'animations dans la commune.

Aux alentours de 1800 apparut le cabaret *La fuite en Égypte*, à hauteur de l'actuelle rue Vlogaert. En 1812, on décelait encore, perdu dans les champs et à l'écart de toute habitation, le cabaret *Aux Trois Roses*, qui avait vu le jour dans ce qui deviendra la rue Louis Coenen. La même année, l'actuel carrefour de la

M. Perrin,
*Mademoiselle de la
Rigolboche*, 1860
© BNF, Bibliothèque-
musée de l'opéra.

rue de Tamines et de l'avenue Adolphe Demeur accueillit l'arrivée du cabaret *À la forêt de Soignes*. Puis, en 1820, ce sont trois guinguettes qui s'installèrent aux alentours de la rue de la Filature. Elles avaient respectivement pour nom *Aux Trois Rois*, *Au Petit Magasin* et *Au Nègre*. Nous évoquons par ailleurs Ma campagne et sa guinguette (voir p. 36).

À cette période, les étangs bien entretenus autour de la porte de Hal étaient devenus des bains publics où la population pouvait s'égayer à la belle saison et se divertir dans des établissements où musique, spectacles et banquets faisaient bon ménage.



D'avenir et de gaîté

Le premier théâtre qui en porta vraiment le nom à Saint-Gilles est probablement celui de La Gaîté. Il s'installa à la porte de Hal en 1883. En 1903, apparut le Théâtre de l'Avenir, émanation de la jeune garde du Taciturne (voir p. 214). Ce cercle a succédé au Rigolbosch Club, société folklorique de bons vivants rigolards et faisant bonne chère, volontiers zwanzers et qui ne répugnaient pas à saluer, avec un zeste de *brusseleir*, les talents de celle qu'on surnommait Rigolboche, la reine du french cancan qui fit fureur sur les scènes parisiennes, principalement sous le Second Empire.



Aegidium, la magnifique

Le complexe, de l'architecte Guillaume Segers, a été bâti sur le parvis Saint-Gilles en 1905 comme un lieu de sortie pour la bourgeoisie du sud de Bruxelles. Ce centre multiculturel, bijou d'architecture d'un Art nouveau arabisant, offre 4700 m² d'espace à ses hôtes pour différentes salles de spectacles, de fêtes et de conférences. Sur le parvis, une

porte quelconque est surmontée d'une façade qui n'accroche pas le regard. Insoupçonnée est la beauté qui se dévoile dès l'étroit couloir qui mène au hall et aux pièces annexes, comme le petit vestiaire aux carrelages champêtres Art nouveau. L'escalier d'honneur déploie ses deux volées droites sous une large verrière ovale dans une ambiance raffinée de marbres, miroirs, stucs et mosaïques. L'ambiance Louis XV du foyer voisine avec

l'exotisme mauresque de la salle de spectacles, un exemple unique en Belgique et sans doute en Europe hors Angleterre. Cette salle d'une rare originalité pour l'époque, dotée d'un balcon soutenu par des colonnes sous arcs trilobés, est couverte d'un plafond à caissons et recouverte d'une décoration où les entrelacs voisinent avec les frises géométriques et les palmettes tandis que des nuées d'ampoules électriques l'éclairent de mille feux. Ce complexe unique changea plusieurs fois de nom, pour s'appeler tour à tour le *Diamant Palace*, le *Panthéon*, à la fin de la Première Guerre, pour sa piste de danse, puis le *Cristal Palace*, avant de reprendre le nom d'Aegidium à la fermeture définitive des salles de cinéma.

En 1985, ce fut la fermeture de l'ensemble du bâtiment, dont l'entretien et les travaux de rénovation étaient trop coûteux. En 1979 déjà, perdant toute fonction culturelle, l'Aegidium avait été convertie en centre de jour par l'Association des Œuvres paroissiales de Saint-Gilles, ASBL propriétaire de cet édifice historique.

Classé en 2006 et racheté en 2013, le bâtiment est actuellement en cours de rénovation. La volonté du propriétaire, la société Edificio, est d'en refaire un lieu culturel.

Affiche de
l'entre-deux-
guerres
(coll. Edificio).



Aegidium, salle
de spectacles et
escalier d'honneur
© Gleamlight-Edificio.





Maison du Peuple
© APEB 2015.



Plaque
commémorant
le discours de
Lénine en 1914
© APEB 2015.



© APEB 2015.

La Maison du Peuple

Au début du XX^e siècle, les différents courants politiques et philosophiques sont en pleine compétition, notamment sur le terrain culturel. Pas de surprise donc si, en 1906, sont inaugurées en même temps les premières salles de l'Aegidium et la Maison du Peuple, symbole de l'action

socialiste à Saint-Gilles. L'édifice accueille notamment Lénine pour une allocution historique, en 1914, à la veille de la Première Guerre mondiale. Nombre de leaders du Parti ouvrier belge y ont en outre exercé leurs talents d'orateur.

Hormis sa vocation politique, la Maison du Peuple devint un centre culturel névralgique en

1918, notamment avec l'installation d'un cinéma. Le bâtiment connut alors ses premières transformations, pour accueillir la cabine de cinéma. À partir des années 1960, les activités se diversifièrent : commerces au rez-de-chaussée, puis bureau syndical, activités festives de théâtre, de musique et de danse, grâce entre autres à l'ASBL Bulex.



Certains étages furent encore aménagés pour des logements.

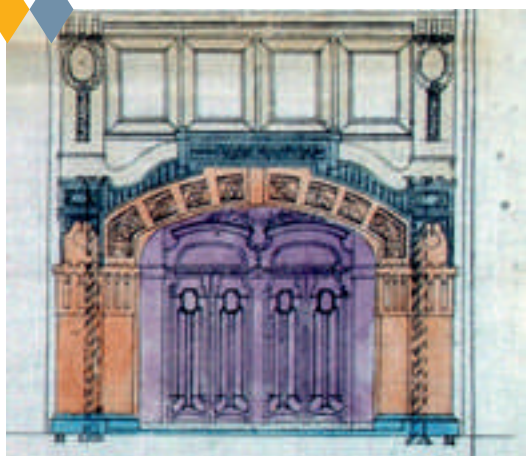
En 1995, la Commune acquit le bâtiment pour lui redonner vie et y recréer une salle polyvalente. En 1928, un réaménagement de la salle du niveau supérieur avait masqué la charpente métallique de style Art nouveau. Cette salle fut ré-ouverte jusqu'à la charpente, afin de rendre celle-ci visible. L'espace fut doté d'une

scène peu profonde permettant d'accueillir de petits spectacles mais également des conférences.

En 2002, la Maison du Peuple rouvrit comme nouveau centre communal d'activités culturelles. Cette infrastructure permet de répondre aux nombreuses demandes visant l'accueil d'activités socioculturelles dans un lieu ouvert à toutes les disciplines.

Salle du niveau
supérieur
© APEB 2015.





Studio Louise,
élévation, avenue
Louise 35, 1911
(ACSG/Urb. 378).

La nostalgie des grands écrans

« Nos premiers cinés vont s'ouvrir entre les années 1905 et 1912, là où la population est la plus dense, c'est-à-dire au cœur de l'ancien village, entre la porte de Hal et la Barrière, mais également aux alentours du terminus ferroviaire. Il n'y en aura qu'un dans le quartier Louise, investi par la haute bourgeoisie, et ce n'est donc pas par hasard qu'on l'appela le *High-Life*, façon de se démarquer du divertissement forain, dont l'invention de Lumière, toute magique qu'elle apparut d'abord, traîna longtemps la réputation. Quelle fut la première salle "opérationnelle" à Saint-Gilles ? Voilà la question que l'on est tenté de poser et à laquelle il ne nous est pas possible de répondre, vu le flou et parfois l'obscurité où baignent les débuts de quelques établissements »².

Ce fameux *High-Life*, du n° 35 avenue Louise, deviendra plus tard le *Studio Louise* puis

le *Ciné Vog*, puis encore le *Vendôme*, avant que ce dernier ne soit transféré à Ixelles, en 1992. Comme son nom et sa situation l'indiquaient, il était le plus prestigieux de Saint-Gilles, pour sa renommée en tout cas. Mais celle-ci ne doit pas reléguer au second plan la qualité des projections et les grands succès récoltés dans une dizaine d'autres salles obscures de la commune. Relevons par exemple que, dès son ouverture au n° 71 chaussée de Waterloo, en 1920, le *Bristol* comptait 1300 places et qu'il fit date, en 1936, en passant au parlant. Avec retard, certes, mais avec une qualité acoustique exceptionnelle. Car, après d'amers constats et afin de corriger le triple écho qui perturbait gravement le spectacle, la direction avait fait équiper les parois du bâtiment d'un matériau

peu connu à l'époque. En contrepartie, 300 fauteuils furent sacrifiés, à l'occasion de vastes transformations pour un confort et une modernité qui furent alors considérés au « top » à Bruxelles.

Le plus modeste *Dixy* du n° 18 rue de Tamines se tailla cependant, dès son ouverture en 1937, la part du lion à Saint-Gilles, de par sa proximité avec l'hôtel de ville. Il pouvait accueillir jusqu'à 675 spectateurs. Ses plafonds étaient sillonnés de gorges lumineuses qui faisaient rêver ses fervents partisans. Le *Tivoli*, au n° 9 chaussée de Waterloo, était d'une capacité de 700 fauteuils ; il s'élevait à l'emplacement d'une guinguette que jouxtait un grand jardin ombragé de tilleuls. Le *Bali*, au n° 22 rue Vlogaert, vécut pendant un peu plus de 50 ans, de 1920 à 1973, mais dans une



Cinéma Le Bristol,
vers 1958
(coll. CHSG).

Cinéma Orly, 1970
(GDK © IRPA).

grande discrétion. Il n'a jamais pu accueillir plus de 274 spectateurs. Le *Midi Vox* ou *Vox Midi*, ex-*Midi Palace*, ex-*Omnia*, a vu le jour en 1909 au n° 21 boulevard Jamar, soit à moins d'un jet de pierre de la gare du Midi. Doté au départ d'une capacité de moins de 400 places, le *Vox* a fait date, dix ans après son érection, parce qu'il s'est doublé d'un hôtel haut de gamme qui ravissait touristes, voyageurs et autres représentants de commerce, heureux de se divertir et de se reposer, avant de rentrer au pays par le train du lendemain. Pour accéder aux salles, il fallait franchir d'abord une porte cochère, avant de parcourir une allée d'une trentaine de mètres. Le *Vox* doit aussi sa réputation aux premières et aux exclusivités qu'il réservait à son public, ce qui lui permit de résister héroïquement. Dans les années 1990 néanmoins, en

grande difficulté, il se spécialisera dans les films X.

L'*Orly*, ouvert en 1952, connut le même destin. Ce ciné du n° 9 boulevard Jamar, à quelques mètres du *Vox*, comptait six portes, puis huit, surmontées d'une colossale valve publicitaire qui s'enroulait pour garnir le plafond du vestibule. Ce plafond épousait la pente des gradins installés dans la salle originelle, avec pour effet de s'abaisser graduellement en fonction de l'avancement du spectateur dans le vestibule. Plus tard, en 1982, cette salle, qui disposait de 502 fauteuils, fut dédoublée. Neuf ans plus tard, une troisième salle vint s'y ajouter.

Malgré un succès fulgurant dès son inauguration, en 1954, le *Faby*, qui s'agrandit en 1967 pour passer de 804 à 1 250 places, ferma définitivement ses portes en 1976. L'existence de ce géant



Projet pour le
cinéma *Dixy*, 1937
© IRPA.

des cinémas de quartier, au n° 145 rue Théodore Verhaegen, à proximité de la place de Bethléem, fut donc très éphémère. Mais moins que celle du *Cinéma Moderne*, au n° 117 rue Émile Féron, qui mit la clé sous le paillason en 1920, après à peine sept ans d'existence.

Le très célèbre et prestigieux *Élysée*, né en 1909 dans un hangar du n° 94 chaussée de Waterloo, s'appela d'abord le *Grand Cinéma Saint-Gillois* ou plus communément le *Saint-Gillois* et fut dès l'origine garni de 490 fauteuils. En rude concurrence avec le *Bristol*, situé pratiquement en face, il fit de nombreux investissements qui lui permirent de se renforcer et de disposer de plusieurs salles. L'*Élysée* sera toutefois l'un des premiers à subir la loi de la télévision. En 1970, le Théâtre du Parvis investit les lieux, jusqu'en 1973, date à laquelle s'y installa le Jacques Franck, centre culturel de la commune.

Élévation de
l'ancien cinéma
Faby, 1954
(ACSG/Urb. 2).





Le Théâtre
Poème
© AM.



Le théâtre d'avant-garde

Dès 1970, Saint-Gilles s'est caractérisé par son ouverture au théâtre d'avant-garde. Il y eut l'éphémère et créatif Théâtre du Parvis, qui fut le nom de la compagnie théâtrale et du lieu où elle se produisit de 1970 à 1973. Ce théâtre a révélé Marc Liebens et Jean Louvet. Il a offert une Ève du Théâtre à la comédienne Jacqueline Bir et marqué de jeunes acteurs comme Philippe van Kessel. Il a inspiré Jean-Marie Piemme et Michèle Fabien pour la dramaturgie. Le deuxième rendez-vous saint-gillois des inconditionnels des arts de la scène, c'est le Théâtre Poème du n° 30 rue d'Écosse. Dès le départ, en 1967, Monique



Le Théâtre
du Parvis
© P. Debouverie.

Dorsel, saint-gilloise jusqu'au bout des ongles, en fut la cheville ouvrière. Jusqu'en 2009, elle fut la créatrice et la directrice de cette structure réunissant sur scène théâtre et poésie. En 2009, Dolorès Oscari succéda à Monique Dorsel et transforma le Théâtre Poème en Poème 2.

Depuis 2006, la Cellule 133a est installée avenue Ducpétiaux. Sa marque de fabrique est le café-théâtre et le spectacle d'avant-garde. Parmi les artistes les plus prisés à la Cellule, retenons Yves Hunstad, Claude Semal, Christiane Stefanski et Sam Touzani.

LE JACQUES FRANCK



Le Centre culturel Jacques Franck (CCJF) se voulut dès l'origine pluraliste, lieu de rencontre et de débat culturel en contact avec la variété des populations et des cultures de la commune et de la Région bruxelloise. Les artistes professionnels qui y sont aux premières loges privilégient la création

contemporaine en théâtre, danse, cinéma, arts plastiques, musiques et autres manifestations pour adultes et jeunes publics. Et le centre soutient, coproduit et programme surtout les jeunes compagnies. Il est l'un des phares de la création et de la programmation culturelles de Saint-Gilles.

Fabriques à culture

Sur le site des anciennes glacières de Saint-Gilles, rue de la Glacière, l'Espace Catastrophe est depuis 1995 le premier lieu de création des arts du cirque, des arts de la rue et des arts clownesques, reconnu par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

L'ancienne fabrique industrielle du n° 158 rue Théodore Verhaegen a été investie par une coopérative, La Tricoterie, dont l'objectif est de créer un lieu polyvalent centré sur la rencontre et la fabrique de liens. Depuis 2013, ce lieu mêle activités culturelles et citoyennes et activités événementielles.



© Luc Vleminckx.



Le Pianofabrick
© RS.

Depuis 2007, la Maison des Cultures accueille avec une salle d'exposition et un espace scénique les associations et opérateurs culturels locaux pour leurs activités, répétitions, cours collectifs...

Les facteurs de pianos se sont taillé une belle réputation à Saint-Gilles. Rue du Fort, la firme Gunther en fut le plus grand fabricant en Belgique et sa renommée dépassa nos frontières. Aujourd'hui, le centre culturel *Pianofabrick* déploie ses multiples activités derrière la façade musicale de la firme.

La Maison
des Cultures
© CQD.





C'EST L'UNION, C'EST L'UNION, C'EST L'UNION QUI SOURIT

Des stars, des titres, des exploits à perte de vue dès 1904. L'un des clubs les plus couronnés du foot belge. Des athlètes champions aux JO. Le premier complexe sportif bruxellois entre les deux guerres. Et, en prime, un joyau architectural. Aujourd'hui, la D2. Mais le souffle, la légende et la chaleur du stade demeurent...

Ancien pin's avec l'emblème de la commune de Saint-Gilles (coll. Union 1897 – Les Archives).

Fanion commémoratif du premier titre de champion (coll. Union 1897 – Les Archives).

Soixante matches d'affilée sans défaite, entre 1933 et 1935. Onze titres en D1, comme un onze de légende. L'histoire de l'Union saint-gilloise, c'est la piste aux étoiles dès le 1^{er} novembre 1897, jour de sa fondation. Une bande de gosses au début puisque l'aîné n'a pas dix-huit ans!

Son premier capitaine, Gustave Vanderstappen, dit « Casque d'or », en a à peine quinze! Dans le quatuor de tête, du premier président Albert Lombaert au trésorier en passant par le directeur du matériel et par le secrétaire du club, Paul Gomrée, le plus âgé vient de souffler ses dix-neuf bougies... On s'entraîne là où on peut, sur



des plaines improvisées, et on adopte comme quartier général un café de l'avenue Paul Dejaer, avant d'émigrer rapidement vers *La Cuvette*, un bistrot de la rue de Savoie.

Haut en couleurs

Quelques mois plus tard, l'Union intègre le championnat officiel et adopte les couleurs de la commune : jaune et bleu. Mais les moyens manquent, au point que même l'achat du plus élémentaire pose problème : on n'arrive pas à se payer les ballons nécessaires! Qu'à cela ne tienne, on récupère les vieux melons en lambeaux du Racing Club de Bruxelles. Les premiers entraînements se déroulent sur une plaine qui s'étendait à l'époque entre la rue de Savoie et ce qui deviendra par la suite une certaine place Van Meenen. Quelques mois plus tard, enfin une pelouse digne de ce nom, derrière le vélodrome du bois de La Cambre, pour participer au championnat du Brabant de deuxième division. La véritable



La première équipe championne en 1904 (*L'Expansion Belge*, n° 9, 1910).



LES DIEUX DU STADE



Gustave Vanderstappen
Casque d'Or



Robert Coppée
Canon



Jules Pappaert
Pataat



Paul van den Berg



Guy Thys
(entraîneur)



Jacques Teugels



Jean-Marie Trappeniers



Georges Heylens
(entraîneur)

histoire du futur club de la Butte commence ici puisqu'en 1899, à la fin de la saison, l'Union accède à la troisième marche du podium.

Elle réitère cet exploit l'année d'après. Tout ce qu'il faut pour qu'à l'aube du XX^e siècle, les « Jaunes et Bleus » remportent la D2, après une finale historique face au Daring, qui s'inclina sur un « très modeste » 12-0 le 31 mars 1901 ! Ils ont désormais conquis leur surnom d'« Apaches ».

La consécration

Pour sa première saison en D1, « l'Union qui sourit » se classa en tête de sa série, après avoir gagné tous les matches de la première partie du championnat ! La saison 1903-1904 fut celle du triomphe et du premier titre de champion de Belgique, après six ans à peine de compétition. Au cours de l'automne et de l'hiver, les Apaches ont tout simplement surclassé leurs adversaires. Les

héros de l'année qui, sans cesse, ont déclenché les passions dans les rues de Saint-Gilles pendant le championnat ont pour nom : Joseph Vanderstappen (dans les buts), François Leroy, Edgard Poelmans, Guillaume Vanden Eynde, Paul Grumeau, Joseph Romdenne, Max Tobias, Alex Wigand, l'inévitable capitaine « Casque d'Or » Gustave Vanderstappen (avant-centre), Pierre Destrebecq et Charles Vanderstappen (ailier gauche).



L'Union 60

Pendant les trente années qui vont suivre, l'histoire de l'Union ne sera plus qu'une collection de succès sans partage ou presque. Pas moins de onze titres de champion en D1, entre 1904 et 1935, huit titres de vice-champion entre 1903 et 1924, puis deux Coupes de Belgique en 1913 et 1914.

Pour asseoir plus encore leur légende, les Jaunes et Bleus vont aligner 60 matches consécutifs sans la moindre défaite, entre le 8 janvier 1933 et le 10 février 1935, un record toujours inégalé. Pas moins de 44 victoires, dont 21 en déplacement, et 16 partages, dont 7 à domicile. Le club de la Butte, dont le capitaine était Jules Pappaert, surnommé « Pataat », décrochera

ainsi le surnom d'« Union 60 ». En 1953, le quotidien *Les Sports* crée le Trophée Jules Pappaert, récompensant les équipes des trois plus hautes séries nationales qui accumulent le plus de rencontres sans défaite.

On devine aisément que cette spectaculaire collection de titres et médailles suscite autant

de passions que de jalousies. Aussi, dans le *Livre d'Or de l'Union Royale Saint-Gilloise*, Marc Raichal écrit : « Dès ce jour, éclata cette vérité qui se confirme dans toute l'histoire du club, c'est qu'en Belgique, il n'y a que deux catégories de supporters : les Unionistes... et ceux qui ne le sont pas ! »³.



Match Union-Standard, 1933-1935
(coll. Union 1897 – Les Archives).



Pierre Weydisch, 1933-1935
(coll. Union 1897 – Les Archives).



La Butte de Joseph Marien

L'épopée de l'Union saint-gilloise doit beaucoup aux choix stratégiques de Joseph Marien. Né dans la région d'Anvers en 1880, cet homme d'affaires s'engage dans le club dès 1905. Marien comprend très vite que, pour rester en haut de l'affiche, l'Union doit disposer d'infrastructures sportives dignes de ce nom et quitter les installations de la rue de Forest. Il conclut un accord avec l'État

Projet pour la tribune
(*Le Football*, n° 21, 26.05.1926).



Joseph Marien en 1910, futur président emblématique du club (*L'Expansion Belge*, n° 9, 1910).

belge portant sur un terrain de 2,5 hectares situé dans le parc Duden. La première pierre est posée en 1915 et l'inauguration officielle du stade de la Butte,

dont la capacité était déjà à ce moment-là de 25 000 places, a lieu le 14 septembre 1919, en présence des plus hautes autorités de la capitale.



Stade Joseph Marien
© Els De Nil.

Le QG des Apaches

Rapidement, des travaux d'agrandissement sont exécutés et, en 1926, le stade se dote d'une façade Art Déco de plus de 100 mètres, qui porte les signatures d'Albert Callewaert et d'Oscar De Clerck. Ce dernier cisèle sept bas-reliefs expressionnistes représentant des scènes liées aux deux disciplines qui font la renommée du club mythique : le foot et l'athlétisme⁴.



Le stade de l'Union
(Boin, s.d.).

À l'intérieur, un salon de réception VIP, très haut de gamme pour l'époque, présente un vitrail coloré particulièrement raffiné, aussi prestigieux que celui qui garnit le hall d'entrée. Aussi, c'est sans surprise que la façade du stade de la Butte, rebaptisé stade Joseph Marien, a été classée monument historique de la Région de Bruxelles-Capitale en 2010.



Stade Joseph
Marien
© Els De Nil.

Les joueurs
Anthony Cabeke
et Anthony Sadin,
après le match
Union-Verviers,
26 avril 2015
© Els De Nil.



Grandeur (sûrement !) et décadence (même pas...)



Photo colorisée de
l'équipe de l'Union,
match Union-
Racing Malines,
13 septembre 1953
(coll. Union 1897 –
Les Archives).

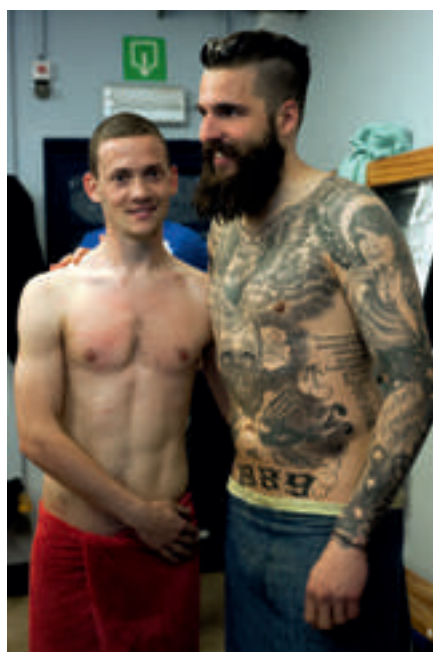
Logo officiel
de l'Union
depuis 2014.

On l'a dit, l'Union a connu son apogée entre 1933 et 1935. Cette même année 1935 fut celle du dernier titre en D1. Après, c'est la stagnation puis la pente savonneuse... Des descentes en D2 – en 1949 pour la première fois – et des remontées en D1, mais jamais de manière triomphale. Deux titres de champion en D2, en 1951 et en 1964. Puis la D3 pendant de très longues années, avec même

une descente en Promotion au début des années 1980. Il y eut néanmoins deux beaux sursauts en 1984 et en 2004, avec le retour en D2 mais, chaque fois, à peine le temps d'une saison. En 2015, l'Union a obtenu son ticket pour la D2.

C'est un club qui rassemble, du jeune à l'indéfectible fidèle, du solitaire à la bande, des quartiers sud aux quartiers nord. L'Union conserve cette image de bonhomie bruxelloise, une ambiance familiale et populaire si précieuse dans le football d'aujourd'hui.

Match Union-
Verviers,
26 avril 2015
© Els De Nil.



Célébration d'un
but lors de la
saison 2014-2015
(coll. Union 1897 –
Les Archives).



PALMARÈS SPORTIF



Tournoi de balle-pelote place Louis Morichar, années 1970
(coll. CHSG).

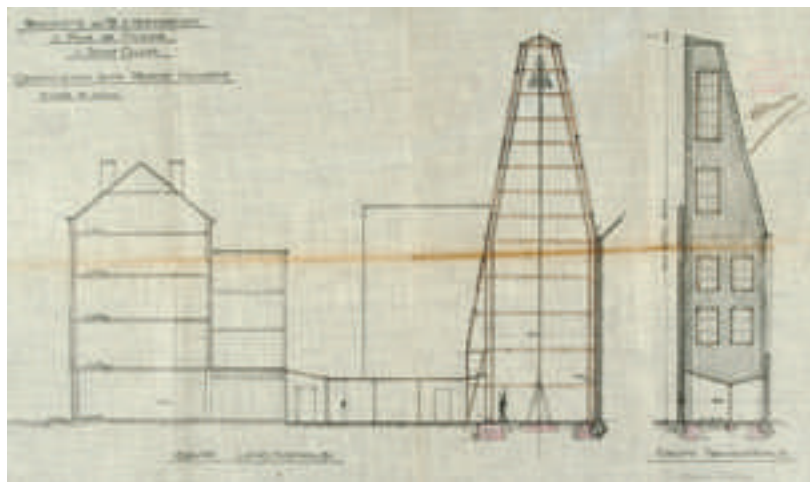
Un ballodrome place Morichar

L'épopée légendaire de l'Union saint-gilloise ne doit pas nous faire oublier qu'avant la pratique régulière et organisée du football à Bruxelles, fin du XIX^e siècle, le sport d'équipe de loin le plus populaire était la balle pelote. Saint-Gilles, et la place Morichar en particulier, en savent quelque chose. En 1887 déjà, le cercle L'Avenir avait fait grimper son équipe de valeureux Saint-Gillois « au premier rang [...] non seulement du pays mais du monde entier »⁵. Après des premiers entraînements sur des terrains à bâtir, le club a pris place sur un espace pavé, en face de la prison,

puis place Morichar pour y rester presque un siècle. Beaucoup de championnats s'y déroulèrent et de grands talents y furent dénichés. En 1994 toutefois, « la

disparition de la Pelote Morichar sera entérinée »⁶. Quatre ans plus tôt, la finale de la Coupe de Belgique s'y était pourtant encore déroulée.

Rue de Russie 14, plans pour une tour couverte de tir à la perche, 1920
(ACSG/Urb. 110).





Pêche et tir

Les pêcheurs ont toujours trouvé des goujons à taquiner dans la Senne et les autres ruisseaux, ainsi qu'autour des très nombreux étangs de Saint-Gilles. Après le voûtement de la plupart de ces cours ou étendues d'eau au XIX^e siècle, seules quelques portions congrues ont été préservées, mais pas au bénéfice des pêcheurs.

Les clubs de tir à l'arc et à la carabine ont également été nombreux dans la commune, depuis la construction de la seconde enceinte de Bruxelles au XIV^e siècle. Le Tir Flobert et le cercle La Constance, derniers vestiges de ces sports à cible, ont disparu au cours du XX^e siècle. Le jeu de quilles eut aussi son heure de gloire, au début du même siècle.

Gymnastique

C'est en 1878 que le militant socialiste Jean Volders fonda la Société gymnastique de Saint-Gilles, particulièrement destinée aux familles défavorisées. Le Collège échevinal l'y encouragea en 1880, en lui accordant une subvention annuelle et en lui donnant gratuitement accès au gymnase de l'École n° 3, rue de Constantinople, future rue Émile Féron. Ce club connut un succès spectaculaire

avant qu'une scission n'éclate en 1900. De celle-ci naquirent la Royale Saint-Gilloise, avec des esprits novateurs, et L'Ancienne, qui regroupa les... anciens. Cette dernière décrocha des titres prestigieux en Belgique et à l'étranger. La Royale Saint-Gilloise ne démérita pas non plus au-delà de nos frontières. Mais elle s'ouvrit surtout à l'escrime et à la boxe pendant de longues décennies. On s'y entraîna notamment à la *Brasserie Tivoli*, avenue de la Porte de Hal.



Démonstration de gymnastique place Louis Morichar, années 1950-1960 (coll. ACSG).



Athlétisme

Le club d'athlétisme de l'Union, fondé au début du XX^e siècle, possède une collection impressionnante de titres : 68 titres de champion de Belgique individuel, un titre de champion olympique, cinq records du monde, avec des vedettes un peu oubliées comme Joseph Mostert – recordman du monde du trois-quarts de mile – ou René Geeraert – star du sport belge dans les années 1930 –, et d'autres dont la mémoire a survécu. Gaston Reiff (1921-1992), brainois mais affilié à l'Union, fut champion olympique à Londres en 1948 sur 5 000 mètres, après une lutte mémorable avec Emil Zatopek. L'histoire a aussi retenu l'image



de cet autre affilié de l'Union, le marathonien Étienne Gailly (1922-1971), entrant premier dans le stade olympique de Londres en titubant, après avoir mené presque toute la course et s'étant fait dépasser à deux reprises pour, quasiment sur les genoux, arracher une médaille de bronze.

Saint-Gilles-les-bains

Les moulins à eau, construits près des ruisseaux dans le bas de Saint-Gilles (voir p. 23), servirent également de lieux de baignade. Le *Nieuwmolen*, situé dans le quartier de la gare du Midi, fut l'un des plus fréquentés. Suite à de nombreuses

Estaminet du
Nieuwmolen, vers
1900
(coll. ACSG).

La section
athlétisme de
Saint-Gilles en
1919
(coll. Union 1897 –
Les Archives).





JEAN-BAPTISTE ROBIE, HÉROS À SEIZE ANS

Jean Robie (1821-1910) fut un grand peintre, célèbre pour ses natures mortes. Il fut surnommé l'amant des roses. Une rose porte d'ailleurs son nom depuis 2014. La rue Jean Robie lui est dédiée. On sait moins qu'il fut un héros : en 1835, il sauva la vie d'un baigneur. La presse de l'époque rapporte ceci : « Le 10 juillet, vers le soir, un individu allait être englouti par



Jean Robie,
Autoportrait,
1892
© Fondation Jean
Robie.

les flots, au *Nieuwmolen*, sans le dévouement du jeune Jean-Baptiste Robie, à peine âgé de seize ans, qui seul parmi beaucoup de spectateurs de cette

scène de douleur, ne consulta que son courage, se jeta à l'eau tout habillé [...] et fut assez heureux de sauver cet infortuné d'une mort certaine »⁷.

noyades, le meunier, qui tenait aussi un estaminet du même nom, prit l'initiative, au milieu du XIX^e siècle, d'aménager les bassins. Il construisit des baraquements aux abords de son moulin, ainsi qu'un plongeoir, un tremplin et un escalier de remontée.

M. Snoeck était un maître-nageur réputé et Saint-Gilles fit appel à lui pour créer une école de natation qui verra le jour en 1850, autour des bassins de plein air aménagés à proximité de la porte de Hal, sur des étendues d'eau alimentées par le ruisseau du Leybeek (aujourd'hui recouvertes par les rues de la Filature et de la Victoire). Cet aménagement du quartier par le comblement de l'espace

nautique prit cours vers 1880, probablement en 1877.

En 1881, un établissement communal appelé Bain de Saint-Gilles fut érigé rue de la Glacière, à côté des plus importantes glaciers de Bruxelles (voir p. 54). En hiver, ce bassin à ciel ouvert se transformait en une patinoire fort fréquentée. Il prit le nom de Bain Van Schelle en 1924, jusqu'à sa fermeture en 1966.



Bain Van Schelle,
patinoire,
vers 1930
(coll. CHSG).



Bain Van Schelle,
années 1930
(coll. B. Poncelet).



Anciens bains communaux, aujourd'hui piscine Victor Boin (coll. ACSG).



Baigneurs au bassin de la rue de la Perche, vers 1951-1952 © La Fonderie.



Piscine Victor
Boin, 2004
© SPRB.

Enfin, en 1905, une piscine couverte vit le jour rue de la Perche, l'actuelle piscine Victor Boin. Cet établissement communal était considéré à l'époque comme l'un des plus modernes et des plus perfectionnés de l'agglomération bruxelloise. Entre 1938 et 1940, la piscine fut entièrement remodelée en style

Art Déco. Elle reçut sa dénomination actuelle en 1974, année du décès de Victor Boin (1886-1974), un champion de natation qui fut le premier athlète à prêter le serment olympique en 1920 aux Jeux olympiques d'Anvers. La partie consacrée aux bains turcs est actuellement en cours de rénovation.



KUULKAPPERS, FOLKLORE ET CARNAVAL

Apparus en 1890, les premiers cortèges carnavalesques n'eurent pas le succès escompté et disparurent une quinzaine d'années plus tard. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, ils renaquirent avec de fameux géants : Pietje, Lowiske, Chareltje et Lomme. Aujourd'hui, le Carnaval de Saint-Gilles est un moment incontournable de la vie communale.

Pour évoquer la tradition carnavalesque, faut-il commencer par la légende des Géants et du Monstre de Saint-Gilles ou par l'histoire sociale de la commune, réputée dès le Moyen Âge pour ses élevages,

ses cultures maraîchères et plus tard pour ses très fameux choux de Bruxelles récoltés par les *kuulkappers*? Dans le dialecte bruxellois, ces « coupeurs de choux » symbolisèrent rapidement les habitants d'*Obbrussel*,

puisque c'est ici que les premiers choux de Bruxelles auraient vu le jour.

En 1890, les cortèges carnavalesques et les premières fêtes folkloriques fleurirent à l'initiative du prestigieux cercle Le Taciturne, fondé en 1884 par de fervents admirateurs de Guillaume d'Orange, dit le Taciturne, et qui rassemble des notables de milieux libéraux progressistes.



Brochure du cercle La Jeune Garde du Taciturne, 1905 (coll. ALSG).



Le gentil Lomme

Une grande exposition locale fut l'occasion, pour Le Taciturne, de se révéler par un festival de comédies burlesques. Le succès rencontré à cette occasion l'a encouragé à rééditer l'évènement chaque année, ses adeptes tirant des chars dans les rues. De cette joyeuse effervescence, surgit la légende de Lomme, un géant de sept mètres de haut ! Ses origines restent mystérieuses. En 1900, une biographie du premier géant saint-gillois, dite authentique mais pour le moins fantaisiste[®], raconte l'histoire extraordinaire d'un brave particulièrement musclé et doté d'une grande taille, qui s'est fait connaître, à la fin du XII^e siècle, par sa force herculéenne. Humble serviteur d'un seigneur de la contrée, il acquit d'abord sa renommée en tuant, seul et à mains nues, toute une famille de sangliers. On évalue à dix-huit le nombre de ces mammifères omnivores qu'il abandonna

raides et sanguinolents sur la neige jusque-là immaculée du bois de La Cambre. Chargé initialement de protéger planteurs et éleveurs contre les brigands qui, de temps à autre, surgissaient de la forêt de Soignes, Lomme se distinguait surtout de l'homme ordinaire par son besoin éperdu de liberté. Séducteur impénitent, il réussit à s'affranchir de son maître alors que ce dernier était en duel, près des étangs d'Ixelles, avec un autre châtelain. L'un et l'autre se jalouant des terrains de chasse, il les mit à égalité en pulvérisant la tête de l'un, se servant du corps de l'autre comme massue. Et il se récompensa lui-même de cet exploit doublement meurtrier en conquérant les faveurs de la veuve de l'un de ses martyrs, avant de ravir le cœur de la seconde.

Le géant Lomme fut flanqué d'un animal fantastique, Fafnerke, monstre sur pattes, long de douze mètres. Les premières aventures folkloriques du Géant et du Monstre ne dureront que quelques lustres. Peu avant la Première Guerre mondiale, ils tombèrent aux oubliettes.



Remise du chou
au géant Pietje par
le bourgmestre
Coenen lors
de la braderie
de l'Union des
Commerçants du
Centre en 1948
(coll. CHSG).

Pietje, Lowiske et Chareltje, le petit géant

En 1948, l'Union royale des Commerçants du Centre, soucieuse de relancer la vie sociale et économique, créa les géants *kuulkappers*. Le maraîcher géant, Pietje, a été conçu pour mettre de l'animation à l'occasion de braderies annuelles. Il mesure quatre mètres, pèse 52 kilos, ses yeux sont lumineux et il émet de la fumée vers le public, à l'aide d'une énorme cigarette. Il porte un chou dans la main

gauche et un couteau dans la droite. Vêtu d'un sarrau bleu, il est coiffé d'une casquette à visière et reçoit traditionnellement un immense chou vert. Un an plus tard, Pietje fut rejoint par son épouse, Lowiske, qui mesure 4,10 mètres, pèse 54 kilos et est réputée très coquette. Elle s'habille de couleurs vives, porte un tablier en dentelles et un chapeau garni de fleurs des champs, dont elle tient un bouquet à la main. Le mariage fut célébré en grande pompe, le 11 septembre 1949, en présence du bourgmestre Louis Coenen.



Mariage des
géants à l'occasion
de la braderie de
septembre 1949
(coll. CHSG).

Lowiske était fort grosse déjà, puisqu'en 1949 également, elle accoucha de Chareltje, le « petit géant ». Le trio a intégré le patrimoine saint-gillois, grâce aux diverses activités des associations de commerçants. Aussi, le 13 septembre 1975, Pietje, Lowiske et Chareltje ont été officiellement adoptés par la Commune. Mais la tradition s'épuisa et les géants furent négligés. On disait qu'ils traînaient dans des caves.

L'Ordre des *Kuulkappers*

Le 2 avril 1985, une nouvelle confrérie, celle des *Kuulkappers*, fut fondée⁹. Elle se mit à l'ouvrage pour restaurer et sauver la tradition carnavalesque. Les trois géants furent désormais entreposés à l'hôtel de ville, rejoints, en 1988, par Lomme. Le géant protecteur mesure 5,53 mètres, pèse 80 kilos et émet un rire sonore et gargantuesque. Il est vêtu d'un costume de guerrier médiéval, frappé aux armes de Saint-Gilles, porte un casque argenté et tient une épée dans la main gauche.



SAINT-GILLES S'AMUSE



Confrérie des *Kuulkappers*
(coll. Julien Weckx).



Géants et fanfare
des *Kuulkappers*,
années 1950
(coll. CHSG).



Un carnaval, un vrai !

C'est par d'heureuses circonstances que le carnaval renaît au début des années 1990¹⁰. En 1995, la Maison des Enfants répond à l'invitation du Resto du Cœur pour un après-midi « Carnaval ». En traversant le quartier, les enfants manifestent beaucoup de plaisir à interpeller les passants et à partager avec eux leur envie de faire la fête. L'idée d'un cortège de carnaval des enfants est née. En 1999, la plupart des associations du bas de Saint-Gilles participent à l'événement. Des commerçants offrent leur concours et l'organisation se peaufine. Le cortège est baptisé Carnaval en Couleurs. Il devient une fête de famille et de quartier, avec fanfare, échassiers, jongleurs et clowns.

À l'aube des années 2000, la Mission locale pour l'Emploi prend en charge la coordination des festivités carnavalesques. Depuis une quinzaine d'années, la géante Porteuse d'Eau est entrée dans la danse.



© Mission locale de Saint-Gilles.

Aujourd'hui, c'est plus d'un millier de personnes qui, au fil de la journée, intègrent le cortège du Carnaval de Saint-Gilles, défilant devant plusieurs milliers d'autres qui se joignent à cette journée de réjouissance publique.

© Bernard de Keyzer.





La Porteuse d'Eau
© APEB 2015.



Parvis
Saint-Gilles
© Reporters Agency.



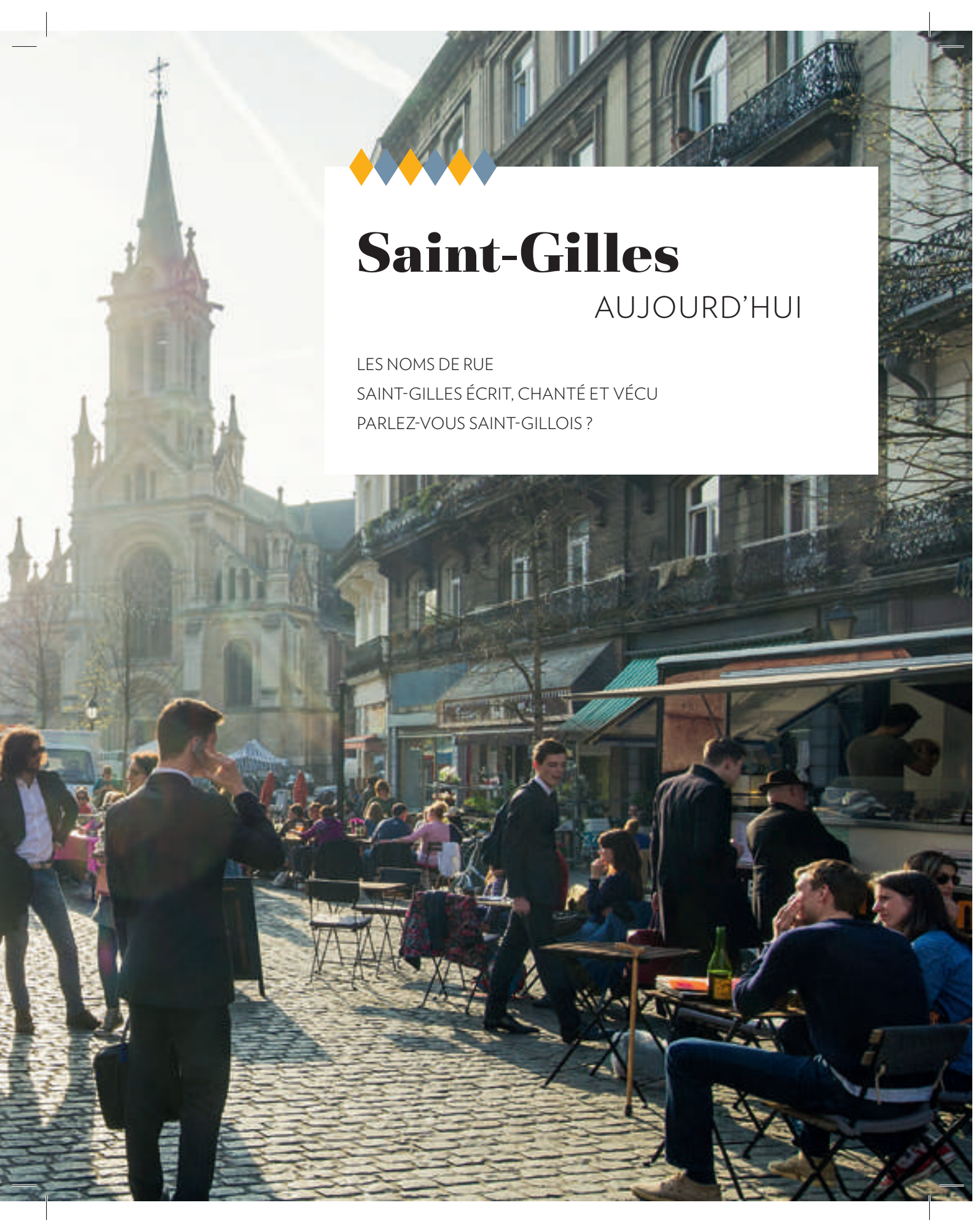
Saint-Gilles

AUJOURD'HUI

LES NOMS DE RUE

SAINT-GILLES ÉCRIT, CHANTÉ ET VÉCU

PARLEZ-VOUS SAINT-GILLOIS ?





LES NOMS DE RUE



Des noms géographiques

Lorsqu'on traverse Saint-Gilles, même pour la première fois, la curiosité est attirée par le nombre de rues, d'avenues et de places dont le nom renvoie à un lieu géographique¹. Ils sont innombrables. Pourquoi ? Alsemberg, Charleroi, Forest, Porte de Hal et Waterloo témoignent d'un passé lointain, lorsque ces grosses artères étaient des lieux de passage obligés pour gagner des environs immédiats. Les choix de dénomination pour ces quatre chaussées et cette avenue s'expliquent aisément. Par contre, les 31 noms de pays, de grandes villes ou de lieux-dits à l'étranger sont

principalement liés au développement exceptionnel de la commune, provoqué notamment par la création de la gare du Midi avenue Fonsny, sur Saint-Gilles, en 1869.

Oui, on compte pas moins de 31 noms, qui vont de la rue Africaine à la rue de Suisse, en passant par le Danemark, la France, la Bosnie, la Russie, etc. En 2001, avec l'implantation de la gare TGV au Midi, le Conseil communal a validé la création de l'esplanade de l'Europe, dans un contexte très actuel évidemment. D'autant que cette esplanade jouxte pratiquement l'avenue Paul-Henri Spaak, feu le bourgmestre de Saint-Gilles, le Premier ministre et l'un des piliers historiques de l'Union européenne.



Gare du Midi,
vers 1900
(coll. Lemaire).



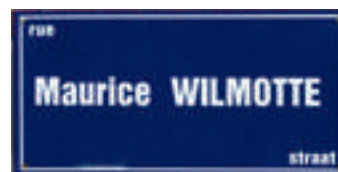
Chaussée
d'Alseberg,
vers 1900
(coll. Lemaire).

Notons que la très vieille chaussée de Waterloo est bien antérieure à la bataille du même nom, en 1815. Dans notre cité, c'est la rue de la Victoire qui rappelle la défaite cuisante de Napoléon Bonaparte. Elle débouche sur le boulevard de Waterloo, à Bruxelles-Ville. Cette référence est explicite, cette fois.

Buste de Louis
Morichar au parc
Pierre Paulus
© APEB 2015.



SAINT-GILLES AUJOURD'HUI



Des artistes au coin des rues

Les rues de Saint-Gilles sont pavées de très belles signatures. Songeons d'abord à la place Victor Horta (1861-1947), du nom de l'architecte précurseur de l'Art nouveau. Pensons aux maîtres des arts plastiques : Alfred Cluysenaar (1837-1902), Gisbert Combaz (1869-1941), Julien Dillens (1849-1904), Franz Gailliard (1861-1932) et son fils Jean-Jacques (1890-1976), André Hennebicq (1836-1904), Louis-Eugène Simonis (1810-1882), Jef Lambeaux (1852-1908), Pierre Paulus (1881-1959), Jean Robie (1821-1910) et Balthazar-François Tasson-Snel (1811-1890).

Plus récemment, la Commune a honoré d'une place la mémoire de Marcel Broodthaers, poète, photographe, cinéaste et plasticien né à Saint-Gilles en 1924 et décédé à Cologne en 1976. Sa fameuse casserole de moules a fait le tour du monde.

Des personnages aux talents multiples

Les grands militants de la laïcité dans l'enseignement : Théodore Verhaegen (1796-1862), fondateur de l'ULB, et l'échevin historique de l'Instruction publique Louis Morichar (1859-1939), à qui une place est dédiée et qui a inspiré les rues de l'Instruction, des Étudiants, du Lycée et de la Rhétorique.

Ceux qui y sont allés de leur cassette personnelle pour le bien-être de la commune : Jean-Baptiste Jourdan, Jean-Philippe Dejoncker, Jean Justin Huys de Thy (rue Dethy), Georges Brugmann, Eugène Verheggen, Joseph Claes et autres Berckmans, Capouillet, Coenraets, Steens ou Vlogaert.

Félix Delhasse (1809-1898) fut un écrivain et un sociologue renommé, Jean Stas (1813-1891) un chimiste de renommée mondiale, Maurice Wilmotte (1861-1949) un philologue et Égide Walschaerts (1820-1901) un célèbre ingénieur.



L'Histoire et des histoires

En hommage à Léopold II, il y a d'abord l'avenue du Roi. Puis, la place dédiée à la princesse Stéphanie, deuxième fille du monarque, et l'avenue Clémentine, dédiée à la troisième. La porte, la place et le goulet Louise ont été baptisés en hommage à la première reine des Belges, l'épouse de Léopold I^{er}. Par contre, l'avenue Louise, de la place Stéphanie jusqu'au bois de La Cambre, est dédiée à la fille de Léopold II.

Grands témoins de l'Histoire, les rues du Fort et des Fortifications rappellent le fort de Monterey, ainsi que les enceintes édifiées à partir du Moyen Âge pour protéger Bruxelles des invasions étrangères (voir p. 32).

La rue Eugène Defacqz (1797-1871) et la place de la Constitution renvoient aux heures chaudes de l'indépendance de la Belgique et au rôle central de cet avocat dans la rédaction de notre Constitution, avant d'accéder à la première présidence de la Cour de cassation.

La rue de Mérode salue deux héros de la Révolution belge, Félix de Mérode (1791-1857) et surtout Frédéric de Mérode (1792-1830), mortellement blessé pendant les événements. L'avenue Édouard Ducpétiaux (1804-1868) évoque l'avocat, Inspecteur général des Prisons, patron de presse, surnommé le « ministre plénipotentiaire ».

Place et avenue Louise, fin du XIX^e siècle
(coll. privée).





Avenue du Roi,
vers 1900
(coll. privée).



Le parvis Saint-Gilles, la place de Bethléem, le parvis de la Trinité, les rues de la Bonté, de la Croix de Pierre et de l'Église Saint-Gilles se souviennent de la paroisse d'*Obbrussel*, érigée en

1216, quelques années avant de donner naissance à la commune.

Après la Première Guerre mondiale, dès 1919, les rues dont la dénomination s'inspirait de l'Allemagne ou de ses alliés ont été débaptisées au profit de noms rappelant entre autres des lieux de combat et pays alliés (voir p. 75).

Les rues Garibaldi et Guillaume Tell, tracées à la fin du XIX^e siècle, évoquent le goût de certains édiles communaux, progressistes et libres-penseurs, pour les esprits frondeurs, pour-fendeurs impétueux des tyrans et ardents défenseurs des peuples en quête d'indépendance.

Plus intrigants et amusants sont les noms des rues de la Perche et du Tir, qui évoquent une ancestrale coutume de tir aux pigeons (voir p. 31).



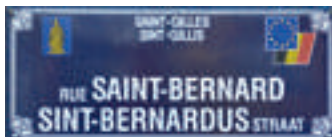
Rue de la Forge
© APEB 2015.



Moyens de
transport des
Glacières de
Bruxelles
(coll. B. Poncelet).

Des mystères demeurent. Ainsi, la rue Saint-Bernard honore-t-elle le patron des montagnards, saint Bernard de Menthon, tant vénéré dans les Alpes, ou le fameux col du massif alpin ? Les auteurs sont divisés sur la question mais la majorité d'entre eux opte pour la seconde hypothèse, en raison du voisinage entre la rue Saint-Bernard et celle, perpendiculaire, du Mont-Blanc.

Plus mystérieuse encore est l'origine de la dénomination de la rue de l'Amazone. S'agissait-il de saluer la femme guerrière de la mythologie grecque, le gigantesque fleuve sud-américain ou une élégante cavalière qui empruntait souvent ce passage, avant de galoper vers la forêt de Soignes ?



Signes des temps

L'histoire socio-économique de la cité se lit aussi à travers quelques artères et autres ruelles de la commune.

La rue de la Source nous rappelle que Saint-Gilles n'aurait jamais vu le jour si, à l'origine, son sol n'avait pas autant regorgé d'eaux, de fontaines et d'étangs, si son territoire n'avait pas été autant traversé par des rivières qui irriguaient des champs particulièrement fertiles. D'où des élevages domestiques très prospères et notamment de moutons, dont on prélevait la laine. Les rues de la Linière et de la Filature nous y renvoient. Puis, faut-il encore le dire, les cultures maraîchères ont fait la fortune d'*Obbrussel*. Seul et unique témoin de ces temps révolus : la rue du Céleri.



Les rues de la Forge et du Métal se souviennent des premières heures du développement économique de la commune, grâce aux petites industries de transformation et entreprises manufacturières ou de construction.

La rue de l'Aqueduc rappelle l'ouvrage qui conduisait les eaux de la vallée du Hain, ruisselant à proximité du bois de La Cambre, vers un grand réservoir appartenant à la Ville de Bruxelles.

L'avenue de la Jonction s'inspire d'un tunnel reliant les bâtiments des prisons de Saint-Gilles et de Forest, qui passe sous l'avenue.

La rue de l'Hôtel des Monnaies réfère à la grande

œuvre architecturale édifiée en 1879 pour y frapper le franc belge (voir p. 53).

La rue de l'Imprimerie a été tracée en 1925 dans le but de desservir plusieurs ateliers du quartier, particulièrement importants, rue de Belgrade et avenue Fonsny, et de permettre un accès plus direct à un dépôt de tram voisin. Le quartier ne manquait d'ailleurs pas d'entreprises d'imprimeries qui tournaient jour et nuit, rue de Mérode et rue Coenraets.

La rue des Vieillards témoigne d'un refuge pour le troisième âge, qui y trouva longtemps droit de cité.

L'avenue des Villas nous signale qu'au début du

XX^e siècle, le haut de Saint-Gilles était fort prisé par les familles aisées, qui s'y firent bâtir quelques luxueux coins de paradis en bordure du parc de Forest. La rue de la Glacière fut ainsi baptisée, après l'installation d'une usine frigorifique en 1896 (voir p. 54). Le lieu-dit Ma Campagne, à l'intersection de la chaussée de Waterloo, de la chaussée de Charleroi et de l'avenue Brugmann, s'est inspiré du nom d'une très vieille auberge rurale érigée à la croisée de quelques chemins de campagne et fort fréquentée au XIX^e siècle (voir p. 36). Enfin, la dénomination de Barrière de Saint-Gilles évoque le lieu où était perçu un droit de passage (voir p. 37).

Avenue des Villas, début du XX^e siècle (coll. privée).





Les affaires publiques, forcément

Comme dans toute municipalité, beaucoup de voies de communication sont dédiées à des personnalités politiques qui ont marqué leur temps, même si elles n'ont pas toutes été des édiles communaux : Jules Bara (1835-1900), Fernand Bernier (1864-1929), Gustave Bosquet (mandataire communal de 1846 à 1875), Antoine Bréart (1851-1935), Louis Coenen (1881-1965), Paul

Dejaer (1840-1893), Antoine Delporte (1855-1919), Adolphe Demeur (1827-1892), César De Paepe (1841-1890), Arthur Diderich (1876-1945), Gustave Defnet (1858-1904), Hermann Dumont (1856-1928), Charles Faider (1811-1893), Émile Féron (1841-1918), Jean-Toussaint Fonsny (1801-1884), André-Napoléon Fontainas (1807-1863), Jacques Franck (1910-1984), Alexandre Jamar (1821-1888), Marie Janson (1873-1960), Paul Janson (1840-1913), Henri Jaspar

(1870-1939), Charles Jordens (1890-1955), François-Henri Loix (mandataire communal de 1836 à 1846), Louis Morichar (1858-1939), Paul-Henri Spaak (1899-1972), François Sterckx (mandataire communal de 1867 à 1872), Gérard van Caulaert (échevin de 1936 à 1947), Égide, Jean et Ferdinand Vanderschrick (bourgmestres de père en fils et en petit-fils, entre 1825 et 1899), Maurice Van Meenen (1848-1909), Laurent Veydt (1800-1877) et Jean Volders (1855-1896).



S. Detilleux,
portrait de
Maurice Van
Meenen, 1911
© PL.



Coll. privée.

ANTOINE BRÉART

Échevin libéral des Finances
puis bourgmestre de 1909 à
1929, Antoine Bréart (1851-1935)
s'est beaucoup investi dans les
associations caritatives, dans le
Cercle commercial et industriel
et surtout dans le développe-
ment du réseau scolaire officiel.

JEAN SERVAIS STAS

Né en 1813 et décédé en 1891,
cet éminent chimiste a contribué
à établir la masse atomique du
carbone. En 1840, professeur
à l'École militaire de Bruxelles,
il acquiert une renommée
internationale en établissant la
masse atomique de nombreux

éléments. Stas s'était constitué
un laboratoire privé dans sa
maison de la rue Dejoncker.
Il est l'un des fondateurs du
Laboratoire de Spectroscopie
de l'Institut de l'Observatoire
de Bruxelles. Une rue de la
commune porte son nom.



Depaire, 1894.

ÉGIDE, JEAN ET FERDINAND VANDERSCHRIK



Égide
Vanderschrick
(coll. privée).



Jean
Vanderschrick
(coll. privée).

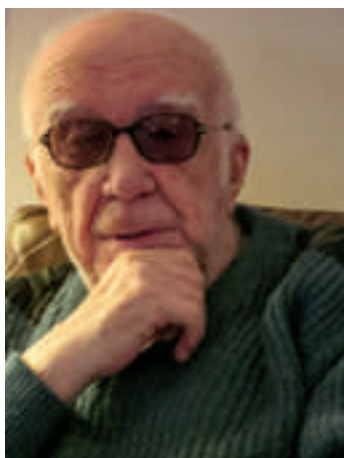


Ferdinand
Vanderschrick
(coll. privée).

Trois bourgmestres de la même
famille, ce n'est pas courant.
Égide Vanderschrick fut bourg-
mestre de 1825 à 1840, son fils
Jean de 1840 à 1860 et son
petit-fils Ferdinand de 1896 à
1899, entre les deux mandats de
Maurice Van Meenen. Ils mar-
quèrent la vie de la commune,
notamment par leur collabo-
ration à son développement
urbanistique.



SAINT-GILLES ÉCRIT, CHANTÉ ET VÉCU



© Jean-Pierre De Staercke.

Henri Vernes, romancier, créateur de *Bob Morane*

« Je me suis installé dans la commune, fin des années 1970. J'ai choisi mon petit coin de bonheur, en-dehors du monde mais au cœur de la ville. Croyez-moi, 35 ans plus tard, je ne regrette rien. Je suis dans un quartier paisible, dans une commune conviviale. Par exemple, quand j'ai dû changer de carte d'identité, récemment, un employé est venu à mon domicile pour tout régler. C'est difficile de faire mieux, non ? Si vous attendez de moi que je fasse un roman sur un Saint-Gilles qui ressemblerait au Far West, à un coupe-gorge permanent, vous vous trompez d'adresse. Pour écrire, il me faut du calme, de la tranquillité. Les intrigues s'élaborent dans les bureaux, pas en pleine jungle... »² (voir p. 188).



© APEB 2015.

Bart Lemmens, *Brasserie de l'Union*

« Saint-Gilles, c'est un village multiculturel au milieu de la ville. J'y ai toujours vécu, je suis flamand et je m'y sens chez moi, comme tous les Saint-Gillois, je crois. Il y a une petite vingtaine d'années, c'était le creux de la vague pour les commerces, la culture, les arts et l'habitat. Il y avait un climat de désespérance. Le redressement a été spectaculaire, grâce aux contrats de quartier et aux efforts considérables pour sauver le patrimoine de la commune. Je connais des gens qui sont partis vivre en banlieue, voici 30 ans, et qui reviennent aujourd'hui pour couler une retraite paisible ».

Joëlle Dessard, guide *Bus Bavard*, et notamment de l'hôtel de ville

« Tout en symboles, la statuaire du magnifique hôtel de ville de Saint-Gilles prône les valeurs en vogue et chères aux édiles locaux du début du XX^e siècle ! Plus d'un siècle plus tard, à Saint-Gilles, de nombreuses communautés se côtoient dans le plus grand respect, preuve vivante que ces valeurs de solidarité, tolérance et partage sont toujours au cœur de la vie communale ».



Bobinus (Benoni Van Der Gheynst de son vrai nom) et Jean Narcy

LA CHANSON DE L'UNION

*Il rayonne dans les sports en Belgique,
Parmi tous ceux qui luttent pour l'honneur,
Un club fameux dont la force magique
Domine tout d'une pure splendeur.
Dans les combats, maître des destinées,
Il fut toujours le héros éclatant.
Son nom s'évoque en de glorieux trophées
Et c'est pour eux que nous allons, chantant :*

*C'est l'Union, c'est l'Union,
C'est l'Union qui sourit.
C'est l'Union, c'est l'Union saint-gilloise.
La fleur des sports grandit
Sous une aube vermeille,
C'est l'Union qui sourit,
C'est l'Union l'éternelle merveille.
Chacun l'envie, et dit :
L'Union fait belle.*



Portrait
de Bobinus
(*Jeudi Sport*, 1928).

Christophe De Weerd, boulanger, chaussée de Waterloo

« La commune où il fait bon vivre, en général. Un genre de village moderne, avec un haut et un bas. Ça bouge un peu, beaucoup, parfois à la folie... Ça change souvent mais toujours dans la continuité, dans l'engouement pour un mieux vivre ensemble. Des fois, c'est un peu difficile à digérer mais on sait que c'est pour s'adapter aux défis de la société moderne qui est toujours à construire et à reconstruire ».



Zakaria, coiffeur, notamment de Stromae, rue Dethy

« Une commune à part, un village multiculturel au milieu de la ville. Un coin de partage, de tolérance tous azimuts. Pour un rendez-vous avec un ami ou celui qui vient à Bruxelles pour la première fois, y a pas photo. C'est la Barrière de Saint-Gilles ou le parvis. Tout le monde connaît, tout le monde s'y retrouve. C'est une cité rénovée, devenue propre depuis une vingtaine d'années. Il y a les avantages du village et de la ville, les commerces de proximité, les bistrot-restos, les terrasses à perte de vue et les grands magasins. Quand il y a des grands travaux, tout Bruxelles est paralysé. C'est la commune incontournable ».

© Benjamin Boar.



Quelques élèves et professeurs de l'Institut Saint-Luc

« Quand je marche dans la rue, j'ai le sentiment que tout le monde connaît tout le monde ».

« L'école est place Morichar. C'est un peu une frontière entre le haut et le bas de Saint-Gilles. On pourrait organiser plus de choses place Morichar ».

« Je vois souvent des gens traverser l'hôtel de ville pour aller place Van Meenen et venant du côté prison. J'aime bien cette fonction de passage de l'hôtel de ville ».



© APEB 2015.

Nicolas Scheidt, chef coq, chaussée d'Alseberg

« Saint-Gilles, c'est l'ivresse du voyage et le confort du foyer. C'est une tension, riche en énergie, c'est un passage, comme une ouverture sur la découverte et le renouveau ».

Mustapha, vendeur de pizzas, avenue Paul Dejaer

« Je vis à Saint-Gilles depuis huit ans et c'est le bonheur. Le racisme, je ne connais pas. L'insécurité, pas davantage ou alors, c'est très marginal. La police est préventive, peu répressive, conciliante et souvent même facilitatrice. Les problèmes administratifs se règlent facilement. Vraiment, je ne peux pas trouver mieux ».

© Els De Nil.





Président de l'Ordre des Amis de Manneken-Pis, le 9 septembre 1989

MANNEKEN-PIS DÉCLARE SA FLAMME À MIEKE, LA PORTEUSE D'EAU

*Mon amour, ma krotche, ma pooske, ma Titantolleke, ma mokske bien-aimée,
Ma tête bouillonne, il n'en sort plus que de la vapeur,
Mon cœur fait tellement tic-tac,
Que le sang se transforme
En eau de zwanze.
J'ai longtemps pu cacher cette flamme,
Que dis-je, ce volcan en moi,
Qui s'est mis en ébullition le jour où,
En cortège, avec les kuulkappers,
Nous sommes passés près de toi.
Et bien ma chère fiancée, je t'offre aujourd'hui
Tout ce que je possède, c'est-à-dire ma nudité
Mais aussi mes 475 costumes.
Soigne-les bien. Vergeet de mottebollen niet,
Rafistole ceux qui tombent en loques.
Tu n'auras pas un zattekul oen a zij, puisque je ne bois
Que de l'eau (vu ma situation).
Toi, tu dois simplement, de temps à autre, me porter
De l'eau de ta fontaine de jouvence,
Pour que mon éternelle jeunesse ne se terne pas.
Un jour – 600 ans est un bail –
À deux, nous porterons encore plus allègrement
Le poids des siècles à venir !
Mieke je t'aime et l'avenir est à nous³.*



Mariage de la
Porteuse d'Eau et
de Manneken-Pis
(coll. Julien Weckx).



Issam, gérant d'un cybercafé, avenue Paul Dejaer

« Le citoyen saint-gillois est ravi, le commerçant un peu moins. D'un côté, il y a une société cosmopolite, conviviale à l'envi, tolérante, très tolérante, un peu trop même. Parce que, d'un autre côté, en tant que commerçant, je déplore le laxisme des autorités avec les voyous. Et les travaux systématiques aussi. Vraiment, ça nous fait beaucoup de tort ! ».

© Els De Nil.



Didier Deltenre, boucher, chaussée de Waterloo

« J'y ai vécu presque tous les jours de ma vie. C'est la cité de la convivialité. On ne peut y faire quelques pas sans croiser amis, voisins, commerçants... sans apercevoir cet hôtel de ville, si majestueux. Le stade de l'Union, plein d'histoire et de gloire, c'est la magie, la chaleur, l'émotion. Quand l'Union tousse, c'est tout le village qui s'enrhume. Puis, ma commune, c'est encore la porte de Hal, l'architecture Horta, des trésors à perte de vue... ».



© Benjamin Boar.

Marc Quaghebeur, écrivain

SAINT-GILLES, MA BELLE

« Un vrai quartier. Pas cet entre-deux qui n'est ni la ville ni la campagne. Un lieu de vie aux populations mélangées qui ne se prennent pas pour quelque chose. De multiples vallons convergent vers le parvis ; montent vers l'hôtel de ville où s'ébattent les muses de Khnopff ; ou plongent vers la gare du Midi, échangeur de mondes si différent des autres gares bruxelloises.

Comme les gens, l'art s'y inscrit de façon bonhomme. Nul n'oubliera pourtant que c'est là que Liebens et les siens firent du Théâtre du Parvis le lieu du renouveau théâtral et de la nouveauté culturelle des années 1970.

L'Art nouveau comme l'Art Déco y ont laissé des traces, parfois admirables. Mais seul l'hôtel de ville, le lieu du collectif, oblige le regard. Au pied du grand escalier, comme en un grand village, les géants attendent et accueillent qui monte chez le maieur ou vers les services communaux.

Dans cette île, tout n'est-il pas mixte ? ».

John Dos Passos, écrivain américain, qui vécut chaussée de Charleroi

« Je me rappelle, bien sûr, je me rappelle Bruxelles. C'est la première ville que j'ai connue. Rues grises. Ciel gris. Les pavés gris d'une pierre dure. Une odeur de cuisine, de bois ciré, de lavage. Les arbres d'un vert pâle de la chaussée de Charleroi. J'ai même un beau dessin de numéro en cuivre dans la tête, mais le vert-de-gris du temps l'a rongé. Le numéro est indéchiffrable. Ça pourrait bien être nonante. Quand on sort avec maman pour aller en ville, on monte dans le petit tramway chocolat qui nous promène par de petites rues sinueuses vers Sainte Gudule »⁴ (voir p. 187).

Coll. Archives et Musée de la Littérature.



Yves Van Ackeleyen, l'archiviste de l'Union

« Aujourd'hui, l'Union fait toujours la force grâce à ses nombreux et joyeux supporters. Les jours de matches, que ce soit dans les travées du stade Joseph Marien ou au comptoir de son renommé *Club House*, vous y rencontrerez des personnages atypiques, colorés, expressifs et truculents qui ne laissent pas indifférent ».

Maria Renaud

LA FONTAINE DE LA BARRIÈRE

*Lorsque le soir descend sur le monde endormi
Lorsqu'à l'horizon le soleil sommeille
L'endroit triste et solitaire où mon bronze est mis
S'obscurcit.
Se noircit.
C'est la nuit noire à nulle pareille
Vrai c'est désolant.
Mon bronze est charmant
Et vaut l'éclairage certainement.
Pauvre fontaine
Là-bas, là-bas
J'suis à la peine.
Avec fracas. Je demande que l'on m'éclaire
Devant et derrière.*

*D'autant mieux que les amoureux sans se gêner
Profitant de mes ombres trop propices
Tout autour de mes pieds viennent se promener
S'promener
S'démener.
Quand en tête ils n'ont pas d'autr's caprices
J'entends des baisers
Qui viennent caresser
Mon bas-relief et ça me fait frissonner.
Pauvre fontaine
Là-bas, là-bas
J'suis à la peine.
J'entends l'fracas.
Des caresses, ça m'exaspère
Que l'on m'éclaire !⁵*

© Luc Vleminckx.





© APEB 2015.

Jérémie Renier, acteur

« J'aime Saint-Gilles parce qu'elle a les qualités d'un village et reste assez épargnée par les défauts de la ville. Il y règne une certaine sérénité mêlée à l'effervescence de ses marchés. C'est une commune où la diversité ethnique et sociale est encore considérée comme une force, où les gens se sourient. C'est une commune qui évolue sans cesse tout en gardant son authenticité » (voir p. 189).

Carlo de Pascale, chef coq et animateur d'ateliers culinaires chaussée de Waterloo

« C'est ma commune d'adoption le jour, et une bonne partie de la soirée, parfois. C'est le parfum du travail, un travail que j'ai choisi, qui m'emmène à la rencontre chaque semaine de nouvelles personnes, de nouveaux passages.

Malgré plus de dix-huit ans passés à faire, faire faire ou parler de cuisine, j'aime toujours autant celle des autres. La vraie bière, c'est au *Moeder Lambic* qu'on la prend. Pour le dîner, j'hésite toujours entre *La Buvette*, le *Hopla Geiss*, le *Dolce Amaro* ou encore le tout nouveau *Colonel*, à un jet de vinaigre balsamique de l'avenue Louise. Délicieuse, délicieusement gourmande, ma commune ! ».

Gisèle Persil

CHEZ ALI B.

« Dans le bas de Saint-Gilles, c'est le royaume des épiceries méditerranéennes : il y a l'Espagnol et ses plafonds de *jamón*, l'épicerie et la vidéothèque polonaises, quelques "alimentations" spécifiquement portugaises ou même asiatiques et latino-américaines. Un voyage dans la cuisine du monde en un pâté de maisons. Mon préféré, c'est le *Shopping saint-gillois*, rue du Fort. On y trouve de tout, excepté les produits extra frais et les vêtements. Dans un espace somme toute moyen, il y a un véritable espace librairie, la gamme complète de nettoyage maison, tout ce qu'il faut pour mettre sur la nappe et dans l'assiette, et même la nappe, des produits cosmétiques et un très grand choix d'épices. Je craque pour les produits italiens qu'on ne trouve nulle part ailleurs et les gros bacs d'olives ou de tomates séchées préparées. Le jeu consiste à trouver ce qui n'existe pas au *Shopping saint-gillois*. Difficile... Une fois je me suis exclamée : "mais c'est la caverne d'Ali Baba !" Un client m'a glissé à l'oreille "et, justement, le patron s'appelle Ali et son nom commence par B" »⁶.



© Alexandre Bibaut.



© Avetisyan Ezhén.

Robert Mouradyan, garagiste, rue de l'Hôtel des Monnaies

« Les animations de bon goût ne manquent pas. On se sent bien encadré aussi. En cas de souci, la police arrive très vite. La seule chose que je déplore, c'est la guerre aux automobilistes. Moi-même, pour mon métier, je dois me déplacer en voiture pour aller chercher des pièces ou du matériel. Et c'est, presque à chaque fois, mission impossible. Mais, par-dessus tout, Saint-Gilles y gagnerait encore si les commerces pouvaient ouvrir le dimanche ».

Faisal Waheed, vendeur de vêtements, chaussée de Waterloo

« Moi, je tiens ma boutique sans le moindre souci. J'ai un bon rapport avec mes clients de toutes les nationalités et ça se passe à merveille. Il se passe toujours quelque chose à Saint-Gilles et quelque chose de chouette ! ».

Wim Vandekeybus, chorégraphe

« J'habite depuis très longtemps à Saint-Gilles. J'habite au début de la rue de Parme. J'ai habité plein de communes parce qu'on changeait tout le temps, et puis j'ai choisi Saint-Gilles, un peu comme ma base et après je m'y suis installé. C'est une commune que j'aime bien géographiquement parce qu'elle est sur une petite montagne, et de là en fait tu as une connexion super avec le centre, mais j'aime pas le centre parce que c'est trop, ça change tout le temps, alors que Saint-Gilles c'est quelque chose où les gens habitent, où les gens vivent.

Nous, on voyage beaucoup, on va dans des grosses villes, on prend beaucoup d'avions, on arrive sur Saint-Gilles, cela a quelque chose de village. Dans ma rue par exemple, ce que je trouve toujours génial c'est que ce n'est pas uniforme, mon voisin c'est un Marocain, ma voisine c'est une Grecque et c'est très différent et il y a du respect et une paix aussi.

À Saint-Gilles aussi, il ne faut pas marcher loin pour arriver dans des quartiers tout à fait différents. Cela t'as pas ailleurs. Sinon, ce que je trouve génial aussi c'est qu'à Saint-Gilles il y a plein de parcs. Je sais que Saint-Gilles s'est construit très densément, ce n'est pas une commune avec plein de maisons avec des jardins. Moi, par exemple, j'ai deux arbres dans mon petit jardin et je suis un des seuls de ma rue. Mais quand même, il y a des parcs tout près » (voir p. 188).





Promenade à Saint-Gilles avec Marc Didden

Marc Didden, écrivain, journaliste et cinéaste (*Brussels by night* en 1983), vient d'écrire une longue lettre d'amour à Bruxelles : *Un hameau dans un marais* (Luster, 2015). Né en 1949, il habite le centre de la capitale, mais il a un *bountje* pour Saint-Gilles. Démonstration.

« Saint-Gilles est de tout temps un endroit où habitaient les gens qui n'étaient pas assez pauvres pour être marolliens, mais pas assez riches pour s'établir ailleurs.

On entend d'emblée qui habite dans cette commune quand on flâne sur le marché du

parvis Saint-Gilles ou qu'on s'attable à l'une des agréables terrasses du quartier. On y entend une bonne dose de français et d'arabe, un flot surprenant d'espagnol, de portugais et de grec, et ces jours-ci une avalanche de polonais. Il ne s'en dégage rien de menaçant, comme certains de nos compatriotes le craignent dès qu'ils quittent le quartier Dansaert. Des rues de Saint-Gilles n'émane qu'une atmosphère enjouée et bon enfant [...]. Dans les cafés-brasseries *Verschueren*, *Maison du Peuple* ou *l'Union*, on se croirait presque à Paris, du moins ce que serait Paris si Paris était encore à Paris... Qui remonte la chaussée de Waterloo ne doit surtout pas oublier d'emprunter de temps à autre une rue transversale. Elles vous réservent des merveilles inconnues. L'une d'elles, proche de la porte de Hal, la rue Vanderschrick, a une longue rangée de magnifiques maisons bourgeoises qui attendent un avenir meilleur. [...] Parmi les innombrables commerces de proximité tenus par les immigrés et des nouveaux Belges, se trouvent des petites échoppes où le temps semble s'être arrêté : elles nous rappellent que des

chaussures peuvent être ressemelées, des bas remaillés et des fermetures Éclair remplacées. [...]

Ce qu'il y a de plus beau, à Saint-Gilles, c'est qu'il n'y a en fait absolument rien à voir. Saint-Gilles est l'exemple par excellence qu'une ville n'est pas faite de monuments ou d'immeubles, mais de gens : ceux qui y habitent, ceux qui y travaillent. Et dans cette partie de la ville, les gens sont particulièrement émouvants. Il n'y a pas cette morosité qu'on retrouve dans certains quartiers de Schaerbeek et de Saint-Josse.

Les rues portent des noms de partout : rue de Moscou, rue de Monténégro, rue d'Écosse, rue d'Espagne, rue du Portugal, rue du Danemark et rue de Bosnie, comme si ceux qui les avaient ainsi nommées il y a plus de cent ans savaient déjà que le monde entier se rassemblerait un jour à Saint-Gilles ».



© Johan Jacobs.



© Stefano Bedani.

**Stefano Bedani,
bassiste du groupe de rock belge Mountain
Bike et habitant de la rue de Bosnie**

« Je ne sais pas trop quoi dire à propos de Saint-Gilles tout en restant pertinent... Ah si, il y a bien un truc qui me fait marrer, c'est le gérant de la wasserette (comme on dit ici) qui se trouve juste à côté de chez nous. On l'a découvert et on a fait sa connaissance peu de jours après notre arrivée à Saint-Gilles. Il s'appelle Georges et il est portugais... car on est dans le quartier portugais... et il est un peu fou, mais trop drôle. Il parle avec tout le monde ou il écoute de la musique à fond dans son petit bureau avec son écharpe sur la tête. Il raconte tout le temps des histoires dont tu ne comprends pas souvent le sens mais qui sont pourtant toujours drôles. Ou alors il se plaint. Un jour, il m'a dit cette phrase magique : "Plus je connais cette ville, plus je suis mal... c'est la ville du vice!". Merci Georges ! Vu le personnage, il doit y avoir une bonne part de vérité. Dans le quartier, tout le monde l'apprécie et le connaît ce bon vieux Georges. Alors pour moi, Saint-Gilles, c'est un peu ça. C'est une commune où tu rencontres d'autres gens, tu ne les comprends peut-être pas au sens strict... mais tu les comprends quand même ! En tout cas, avec Georges, on se comprend ! ».

**Mustafa Aydin,
patron de café,
Barrière de Saint-Gilles**

« J'ai habité dans d'autres communes et même dans le Brabant wallon. Mais, ici, j'ai l'impression d'avoir retrouvé les couleurs de la vie. Ma femme est brésilienne... J'ai l'impression d'être au Brésil, avec le même métissage des cultures et des races ».



© Benjamin Boar.



Tour
Albert

Hôtel
de Ville

À l'horizon :
la Plaine

Barrière de
Saint-Gilles

Tour
du Midi



© Bénédicte Maindiaux.

Photo prise depuis ses bureaux,
chaussée de Waterloo
© Luc Deleuze.

Luc Deleuze, architecte

*« Je m'appelle Zangra !
Sous moi... jusqu'à la plaine
S'étendent les toits du bourg
Amours et chevaux
Qui me feront héros !*

(Merci à Jacques Brel... qui doit
se retourner dans sa tombe!) ».

ur
Midi

Atomium

Palais de
JusticeBoulevard
de WaterlooPorte
de NamurAvenue
Louise

Claude Semal, chanteur et poète



SAINT-GILLES

Moi j'habite à Saint-Gilles
À deux pas des Marolles
Un village dans la ville
Un quartier rock and roll
Entre Liège et Paris
Une réserve de Comanches
Où chaque jour au Parvis
Y a le marché du dimanche

Saint-Gilles c'est Saint-
Germain des Prés
Le resto clandestin
Où on s'était rencontrés
Les soirées du Bulex
À deux cents dans un grenier
Quinze vélos un solex
Et une vieille camionnette volée

Saint-Gilles c'est Saint-
Germain des Prés
Ca sent déjà la fin
Mais ceux qui se sont barrés
Reviendront voir les bateaux
Aux terrasses d'Athènes
Pour ronger des p'tits os
À la place Bethléem'

(voir p. 188)



PARLEZ-VOUS SAINT-GILLOIS ?

Des mots de tous pays, mélangés et mixés, afin de créer de nouveaux mots, de nouveaux sens et de nouvelles sonorités, pour imaginer le parler saint-gillois. La récolte de mots auprès des habitants de Saint-Gilles est une initiative de l'ASBL Constant⁸, dans le cadre de Saint-Gilles, Ville des mots, un événement qui s'est déroulé du 14 au 22 mars 2015.

Zmagri

« Utilisé principalement en Belgique et pas au Maroc, le zmagri c'est les immigrés qui viennent du Maroc ! Mix de français et d'arabe, ce mot n'existe pas, ni en français, ni en arabe. C'est du saint-gillois ! ».

Bèèèèèè

« Maman ne parlait pas bien le français et elle voulait de l'agneau. Elle était à la boucherie et elle a dit: "je veux bèèèèèè". Il a compris et lui a donné ».

Chouïa

« Chouïa, ça veut dire un petit peu. Mais oui, mais il y a même des mots français que ça vient de l'arabe. Comme chouïa ».

Le Diamant vert

« *Le Diamant vert* est une épicerie qui existe depuis plus ou moins 25 ans sur Saint-Gilles. L'explication, c'est que cette année-là, on était parti en vacances à Fès chez nous au Maroc et le complexe touristique qui se trouve à Fès s'appelle *Le Diamant vert*. Et on avait passé des super moments là et suite à ça quand on est revenu, on devait choisir un nom pour notre société. Le choix a été vite fait. Le vert représente la nature, les olives, les légumes. Donc, oui il y a une petite relation entre la couleur et les fruits qu'on propose effectivement ».

Pleurire

« C'est du verbe pleuvoir, mais ça n'existe pas. Entendu sur la place Bethléem. Quand elle était jeune, cette fille utilisait par erreur pleurire au lieu de pleuvoir. Elle continue à utiliser ce mot parce qu'elle le trouve beau ».

Gum gum

« Gum gum, ça veut dire: "Parle". On utilise ça dans le quartier, quand on est jeune. Gum gum, au bar, "raconte une histoire". On dit ça entre nous ».

Coll. Lemaire.





© Ewa Iwicka.



Portaial

« Dans le patois de ma région, on dirait quasiment un mélange d'italien et d'arabe. En fait, pour dire "orange" en italien, on dit "arancione". Et pour dire "orange" dans mon patois, on dit "portaial" et c'est quasiment la même chose en arabe. En Égypte, j'ai vu des enfants qui prenaient une orange et qui disaient "portaial". J'ai discuté avec l'un d'eux, avec les mots que je pouvais, et il m'a montré l'orange ! ».

Portugnol

« Le portugnol, c'est un mélange d'espagnol et de portugais, mais surtout d'espagnol et de portugais du Brésil, qui est bien sûr le pays avec lequel on a le plus de contacts en Amérique du Sud.

Il est né à cause de toutes les frontières que le Brésil partage avec des pays hispanophones. Donc je pense qu'une espèce de troisième langue est née, à ces frontières. À Saint-Gilles, je parle plus le portugnol que l'espagnol. Et ça dépend aussi du niveau en espagnol de la personne. Très souvent, le portugnol est plus facilement compris par les Brésiliens ».

Pretoguês

« Si tu parles mal le portugais, tu parles le pretoguês. Parce que "preto", c'est "noir". Ça veut dire que tu parles comme un noir. Parce qu'avant, l'Angola, le Mozambique, la Guinée, c'était le Portugal. Mais ils parlaient le portugais comme par exemple

les Arabes parlent maintenant le français. Alors au lieu de dire "tu parles mal le portugais", on dit "tu parles pretoguês" ».

Tiesjke

« Tiesjke, on va l'utiliser pour un petit "ket", un petit enfant. C'est un Tiesjke. Ça veut dire "petit zizi" ».

Tjolen

« Avec mes amis, on utilise très souvent ce mot parce qu'on n'a pas de voiture, qu'on n'a pas de permis, et donc on est tout le temps là avec notre vélo ou à pied, avec plein de sacs, avec un sac à dos. On transporte tout sur notre vélo. Aujourd'hui, j'ai deux grands sacs. Alors, on dit qu'on est en train de "tjolen" ».



NOTES

SAINT-GILLES, UNE HISTOIRE

- 1 Guillaume, Alain, Meganck, Marc, et al., *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles, 13, Saint-Gilles*, Direction des Monuments et des Sites – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 2004, p. 84.
- 2 Kempeneers, Joseph, *Histoire d'Obbussel Saint-Gilles*, Publirmonde, Bruxelles, 1962, p. 37.
- 3 Aegidius : e, sans, geos, terre, et dyan, illustre ou divin. Saint Gilles avait la réputation d'être sans terre, méprisant les choses terrestres tout en brillant par ses connaissances.
- 4 Rembry, Ernest, *Saint Gilles. Sa vie, ses reliques, son culte*, t. 1, Gailliard, Bruges, 1881, p. 107.
- 5 Kempeneers, J., 1962, p. 41.
- 6 Guillaume, A., Meganck, M., et al., 2004, p. 28.
- 7 Le radical « tan » vient du gaulois *tanno*, qui signifie chêne. Les écorces de cet arbre étaient traitées par des moulins à tan pour être utilisées dans la fabrication du cuir au départ de peaux d'animaux.
- 8 Guillaume, A., Meganck, M., et al., 2004, p. 49.
- 9 Kempeneers, J., 1962, p. 117.
- 11 Cité par Bernier, Fernand, *Monographie de Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, P. Weissenbruch, Bruxelles, 1904, p. 26.
- 12 *Bulletin communal de Bruxelles*, séance du 29 novembre 1862, discussion sur le rapport de Jules Anspach dans « Rapport fait au nom du collège par l'échevin Anspach sur l'incorporation de la station du Midi et de ses abords en séance du 22 novembre 1862 », Bruxelles, 1862.
- 13 Administrations communales d'Anderlecht et de Saint-Gilles, *Projet d'annexion au territoire de la ville de Bruxelles*, 1874.
- 14 Meyfroid, Catherine, « La gare du Midi à Bruxelles (1840-1952). Un enjeu urbanistique et économique », *Bulletin de l'asbl Patrimoine industriel Wallonie-Bruxelles*, n° 67-68, octobre 2006-mars 2007, pp. 10-18.
- 15 Keunings, Luc, Joseph, Steven, Schwilden, Tristan, « Émile-Hector Aubry (1829-1900), un communard phototypiste à Saint-Gilles », *Cahiers Bruxellois*, XXVIII, Archives de la Ville de Bruxelles, 1987, pp. 41-59.
- 16 Bernier, F., 1904, p. 296.
- 17 Bernier, F., 1904, p. 180.
- 18 *Vie économique à Saint-Gilles... des origines à demain*, Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, 1993, p. 50.
- 19 Dupont-Bouchat, Marie-Sylvie, « La police à Saint-Gilles au XIX^e siècle », *Cahiers bruxellois*, XXVIII, Archives de la Ville de Bruxelles, 1987, p. 66.
- 20 *Ibid.*, p. 72.
- 21 Gubin, Éliane (dir.), *Dictionnaire des femmes belges, XIX^e et XX^e siècle*, Racine, Bruxelles, 2006, p. 294.
- 22 « Concours public d'architecture et d'urbanisme pour l'aménagement de la station de Bruxelles-Midi et de ses abords », *L'Émulation*, n° 1, 1938, p. 1.
- 23 Arnaud Texier, directeur de l'Agence régionale du Commerce, entretien réalisé en mars 2015.
- 24 Par exemple : *Supercondriaque* de et avec Dany Boon ; *L'écume des jours* avec Romain Duris et Audrey Tautou ; *La résistance de l'air* de Fred Grivois avec Ludvine Sagnier et Reda Kateb ; *La dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil* de Joann Sfar ; *La french* avec Jean Dujardin ; *Le tout nouveau Testament* de Jaco Van Dormael ; *Les survivants* de Luc Jabon avec Fabrizio Rongione ; *The Danish Lady* de Tom Hooper (réalisateur de *The King's Speech*) avec Matthias Schoenaerts et Amber Heard ; *The Kidnapping of Freddy Heineken* avec Anthony Hopkins.
- 25 Saerens, Lieven, *Rachel, Jacob, Paul et les autres. Une histoire des Juifs à Bruxelles*, Mardaga, Bruxelles, 2014, p. 17.
- 26 Schreiber, Jean-Philippe, « L'immigration juive à Bruxelles du Moyen Âge à nos jours », dans Anne Morelli (dir.), *Histoire des Étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours*, Vie ouvrière, Bruxelles, 1992.
- 27 Massange, Catherine, *Bâtir le lendemain. L'aide aux Israélites victimes de la Guerre et le Service Social Juif de 1944 à nos jours*, Didier Devillez, Bruxelles, 2002.
- 28 Pensons au régime des Colonels en Grèce, au salazarisme au Portugal, au franquisme en Espagne, à la dictature de Pinochet au Chili et aux « années de plomb » du régime de Hassan II au Maroc.
- 29 Avec un effectif de près de 57 000 personnes, la présence française a fortement augmenté – de plus de 60 % – à Bruxelles depuis le début du XXI^e siècle. Elle totalise près de 120 000 personnes inscrites pour la Belgique. Avant la Seconde Guerre mondiale, on estimait à 25 000 le nombre de Français résidant à Bruxelles. Voir le site du consulat de France en Belgique, particulièrement *La communauté des Français en Belgique*, étude du Consulat général de France à Bruxelles, 2 avril 2014 : <http://www.consulfrance-bruxelles.org>.
- 30 Le consulat de France estime à 12 000 le nombre d'étudiants français en Belgique, principalement à Bruxelles, Liège et Louvain.
- 31 *La communauté des Français en Belgique*, étude du Consulat général de France à Bruxelles.
- 32 Bé, Delphine, *Évolution de la politique menée à Saint-Gilles sous les trois derniers bourgmestres Jacques Vranckx, Corneille Barca et Charles Picqué vis-à-vis de l'immigration*, Bruxelles, ULB, Mémoire de licence en Sciences politiques sous la direction de Mateo Alaluf, 1988-1989, pp. 15-16. Voir également : ULB-IGEAT et Observatoire de la Santé et du Social, *Fiches communales d'analyse des statistiques locales en Région bruxelloise*, n° 13 : « Commune de Saint-Gilles », Bruxelles, COCOF, édition 2/2010, p. 14 : http://www.observatbru.be/documents/graphics/fiches-communales/2010/13_st-gilles_fr.pdf.
- 33 Leduc, Alain, « En l'absence d'une politique publique d'accueil, une expérience associative dans la mouvance de la FGTB de Bruxelles (1968-1989) », *Les Cahiers du Fil Rouge*, n° 20, 2014, pp. 24-36 sur http://ep.cfsasbl.be/sites/cfsasbl.be/ep/site/IMG/pdf/fil_rouge_20_web.pdf.
- 34 Comme le Fonds d'Impulsion à la Politique des Immigrés (FIPI) au niveau fédéral ou encore le Programme d'Intégration-Cohabitation (PIC) au niveau régional. Ces mesures seront suivies, notamment, par le programme de Cohésion Sociale adopté par la Région en 2004 et en 2013 par le décret relatif à l'accueil des primo-arrivants.



- 35 Propos recueillis par nos soins en mai 2015 auprès d'Alain Leduc, échevin honoraire de Saint-Gilles.

ENSEIGNEMENT ET ASSISTANCE PUBLIQUE

- 1 Extrait du procès-verbal du Conseil communal du 10 février 1843.
- 2 Hutchinson, Alain, Eylenbosch, Albert, *Saint-Gilles, 100 ans d'instruction publique*, Les Rencontres saint-gilloises, 1993, p. 25.
- 3 Bernier, F., 1904, p. 101.
- 4 Kempeneers, J., 1962, p. 24.
- 5 Coumans, Virginie, *Archives de la bienfaisance publique*, Section Fonds Administratifs des Archives de la Ville de Bruxelles, 2011, p. 2.
- 6 Kempeneers, Joseph, *Une Paroisse de grande ville. La paroisse Saint-Gilles à Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, Duculot, Gembloux, 1964, p. 62.
- 7 Eylenbosch, Albert, Ysabeaux, Willy, *Cent ans de Vie Sociale à Saint-Gilles*, Les Rencontres saint-gilloises, 1994, p. 39.
- 8 Eylenbosch, A., Ysabeaux, W., 1994, p. 50.
- 9 L'implantation de l'hôpital fut une saga qui occupa les autorités communales toute la dernière décennie du XIX^e siècle (voir Eylenbosch, A., Ysabeaux, W., 1994, p. 53).
- 10 *Ibid.*, p. 67.
- 11 *Ibid.*, p. 147.

LE PARCOURS DES ARTISTES

- 1 Ce style, principalement utilisé au XIX^e siècle, est mû par un idéal d'ordre et de symétrie et caractérisé par des façades blanches, enduites de plâtre, de ciment, de chaux...
- 2 Hankar, Paul et Crespin, Adolphe, *Manifeste pour une ville moderne*, Petit Bleu, 9 juillet 1894.
- 3 *L'Émulation*, juillet 1893, col. 111-112.
- 4 Avenue de la Toison d'Or n° 56.
- 5 Block, Jane, « La Maison d'Art, Edmond Picard's Asylum of Beauty », dans *Irréalisme et Art Moderne: les voies de l'imaginaire dans l'art des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles*, Philippe Roberts-Jones, Michel Draguet, Section d'histoire de

l'art et d'archéologie de l'Université libre de Bruxelles, 1992.

- 6 Saint-Gilles compte un autre exemple remarquable de promotion immobilière: les six maisons de la chaussée de Waterloo (n°s 246 à 256) commandées en 1901 par une autre veuve, Madame Hellinckx, à l'architecte Jean-Pierre van Oostveen.
- 7 Sa maison personnelle au n° 52, ainsi que les n°s 56, 58 et 60.
- 8 Debroux, Tatiana, « Dans et hors la ville. Esquisse d'une géographie des artistes plasticiens à Bruxelles (19^e-21^e siècles) », *Brussels Studies*, n° 69, 8 juillet 2013.
- 9 *Le Soir*, 17 janvier 1991.
- 10 Académie des Beaux-Arts de Saint-Gilles, *100 artistes pour 100 ans*, catalogue de l'exposition à l'hôtel de ville de Saint-Gilles, Bruxelles, 1991, p. 9.
- 11 Association créée par Albert Eylenbosch et Alain Hutchinson, aujourd'hui dirigée par Jean Spinette.
- 12 *Libération*, 21 décembre 2012.

SAINT-GILLES S'AMUSE

- 1 Description historique de Bruxelles, extraite de *l'Almanach du département de la Dyle pour l'année 1813*, p. 177.
- 2 Pierret, Jacques, *Le 7^{me} Art a cent ans... Mais que sont nos cinés saint-gillois devenus ?*, Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, Bruxelles, 1997, p. 4.
- 3 *Livre d'Or de l'Union Royale Saint-Gilloise*, rédigé principalement par Marc Raichal et édité en 1935 par le Journal *Le Face-à-Main* avec le Journal *Le Football*.
- 4 Voir www.rusg.be, le site officiel de la Royale Union saint-gilloise.
- 5 Bernier, F., 1904, p. 396.
- 6 Carrier, Pascale, « Balle pelote sur les pavés de la Grand-Place », *Le Soir*, 11 juillet 1996.
- 7 Dubreucq, Jacques, *Bruxelles 1000. Une histoire capitale*, Bruxelles, 1997, p. 45.
- 8 *La très véridique histoire de Lomme*, biographie non autorisée publiée en 1900 par le cercle Le Taciturne.
- 9 À l'initiative des échevins Julien Weckx et Patrick Debouverie, ainsi que du futur bourgmestre Charles Picqué.
- 10 Amrani, Myriem, « Le Carnaval de Saint-Gilles », *Village Mondial*, n° 40, hiver 2012.

SAINT-GILLES AUJOURD'HUI

- 1 En cette matière, l'ouvrage de référence est Eylenbosch, A., Lebrun, G., *Dictionnaire raisonné des rues de Saint-Gilles*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1989.
- 2 Sauf indication contraire, tous les propos rapportés dans ce chapitre ont été recueillis par nos soins entre février et mai 2015.
- 3 Cité dans *Vie économique à Saint-Gilles... des origines à demain*, 1993, p. 92.
- 4 Extrait de John Dos Passos, *Fragments d'une enfance bruxelloise*, 1966, disponible en audio sur <http://izi.travel/fr/3e9f-john-rodrigo-dos-passos-1896-1970/> fr.
- 5 Publié dans *Vie économique à Saint-Gilles... des origines à demain*, 1993, p. 90.
- 6 Extrait de « Flâneries bruxelloises », C4, n° 153-154, mars-avril 2007.
- 7 « Saint-Gilles », paroles et musique de Claude Semal, dans *Les chaussettes célibataires*, © FC 119 Franc'Amour – Sowarex, 2003.
- 8 L'association Constant, située au n° 5 rue du Fort, est active depuis 1997 dans les domaines de l'art et des médias, www.constantvzw.org.



INDEX

- Acker, Ernest 141
Aegidium, l' 132, 194, 196
Aglave, Jean-Baptiste 157
Anspach, Jules 244
Antognoli, les frères 49
Argerich, Martha 188, 189
Aubecq, hôtel 90, 156
Aubry, Émile-Hector 52, 244
Aubry, Françoise 162, 248
Bara, Jules 228
Barca, Corneille 84, 244
Barrière de Saint-Gilles 8, 24, 32, 35, 36, 37, 57, 58, 63, 73, 150, 198, 227, 231, 239, 240
Bascule, La 8, 35, 36, 37
Bastin, Roger 175
Baucq, Philippe 10, 77
Baugniet, Marcel 181
Bedani, Stefano 239
Benensohn, Säul 81
Benn, Gottfried 186
Bentham, Jeremy 150
Bernier, Fernand 41, 56, 71, 79, 118, 228, 244, 245, 248, 251
Bernier, Géo 182
Bernier, Pascal 179
Besme, Victor 9, 39, 60, 61, 152
Bethléem 23, 30, 41, 103, 199, 225, 241, 242
Beyaert, Henri 29
Blérot, Ernest 155, 164, 165
Blomme, Adrien et Yvan 76, 87, 176
Bobinus 231
Bocq, le 56, 149
Boin, Victor 212, 213
Bosquet, Gustave 228
Boudin, Eugène 179
Bouvier, Alfred 30, 73, 187
Bréart, Antoine 41, 79, 228, 229, 248
Broerman, Eugène 112, 146, 147, 182, 248
Broodthaers, Marcel 223
Brugmann, Georges 223
Brunfaut, Jules et Maxime 155, 163
Callewaert, Albert 205
Carton de Wiart, Henry 79
Cavell, Édith 10, 77, 186
Chareltje 214, 216
Chomé-Steinbach, Frédéric 40
Ciamberlani, Albert 157, 182, 183
Cimetière de Saint-Gilles 9, 68, 69, 70, 71, 78, 181, 248
Claes, Joseph 223
Clairbert, Clara 187
Cluysenaar, Alfred et Jean-Pierre 181, 182, 223, 249
Coenen, Louis 216, 228
Cohen, Simon 96
Combaz, Gisbert 223
Coosemans, les frères 42
Coppée, Robert dit *Canon* 203
Corbisier, Jean 76
Cosse, Jean 174
Crespin, Adolphe 141, 156, 157, 245
Cristal Palace, le 194
Crunelle, David 184
Cusenier, distillerie 51, 96
Dame Blanche, La 77
Dandoy, Aimé 80
de Bettignies, Louise 77
De Clerck, Oscar 205
De Greef, Arthur 186, 187
De Groof, Brigitte 174
de Lalaing, Jacques 182
de Laveleye, Victor 81, 90
De Lestré-de Fabribeckers, Benjamin 36
de Mérode, Félix et Frédéric 224
De Meyer, Paul 174
De Paepe, César 40, 41, 228
De Rudder, Hélène et Isidore 148, 182, 183
de Staël, Nicolas 179
de Vlamynck, Georges 181
De Winne, René 78
Debouverie, Alphonse 248
Debouverie, Patrick 84, 245, 248
Déesse du Bocq, La 149
Defacqz, Eugène 224
Defnet, Gustave 228
Defonseca, Raymond 80, 81
Dejaer, Paul 71, 228
Dejoncker, Jean-Philippe 223
Delalieux, André 172
Delcol, Roland 181
Delens, Maurice 73
Deleuze, Luc 240, 241
Delhasse, Félix 223
Delhay, Jean 162
Delporte, Antoine 228
Delvaux, Paul 178, 186
Demeur, Adolphe 228
Destrebecq, Pierre 203
Didden, Marc 238
Diderich, Arthur 71, 79, 228
Dierickx, Omer 146, 182
Dillens, Julien 57, 68, 70, 71, 178, 182, 223, 249
Diongre, Joseph 72, 73, 128, 172
Dopagne, Georges 186
Dorsel, Monique 200
Dos Passos, John 58, 187, 234, 245
Doyen, Henri 174
Dubois, Paul 182
Duchaine, Christine 82
Ducpétiaux, Édouard 150, 151, 224
Duden, parc 61, 205
Dumont, Albert 142, 143, 145
Dumont, Hermann 228
Dumont, Joseph Jonas 150
Dupuis, Jacques 175
Église Saint-Gilles 19, 31, 61, 152
Elsbeek, l' 23, 24, 48
Emond, Paul 188
Eylenbosch, Albert 132, 245, 248, 249
Fabien, Michèle 200
Fabry, Émile 183
Fafnerke 215
Faider, Charles 228
Féron, Émile 228
Fonsny, Jean-Toussaint 40, 43, 71, 228
Fontainas, André-Napoléon 116, 228
Fontainas, Cité 116
Franck, Jacques 84, 161, 199, 200, 228
Francquart, Jacques 153
Gailliard, Franz 181, 182, 223
Gailliard, Jean-Jacques 71
Gailly, Étienne 210
Gauchez, Maurice 186
Geeraert, René 210
Gervex, Henri 182
Gilbert, Michel 158
Glacières de Saint-Gilles 9, 54, 201, 211, 226, 227
Goblet d'Alviella, hôtel 141
Gomrée, Paul 202
Groisman, Hava 82
Grumeau, Paul 203
Hal, porte de 18, 20, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 32, 34, 35, 36, 48, 57, 58, 146, 193, 211, 222, 249
Hamesse, Paul 167, 168, 172, 173, 248
Hankar, Paul 155, 156, 157, 166, 167, 168, 169, 186
Hannon, Édouard, hôtel 163
Hanse, Jules 79
Hauwel, Adèle 82
Hellens, Franz 186
Hennebicq, André 71, 178, 182, 223
Héros, place des 75
Hobé, Georges 171
Hoguet, Jean 11, 74
Holemans, Henri 154
Horta, Victor 10, 38, 90, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 223
Hôtel des Monnaies 9, 53, 75, 227
Hutchinson, Alain 84, 245, 249
Huys de Thy, Jean Justin 223
Impens, Claire 187
Jacquemotte, Joseph 71
Jamar, Alexandre 228
Janson, Marie 78, 84, 228
Janson, Paul 41, 228
Jaspar, Henri 228
Jordens, Charles 228
Jospa, Yvonne 82
Jourdan, Jean-Baptiste 123, 223
Kempeneers, Joseph 119, 121, 244, 245, 249
Khnopff, Fernand 148, 178, 182, 186, 249
Kuulkappers 8, 25, 214, 216, 217, 233
Lacroix, Jean-Claire 184
Lambeaux, Jef 51, 71, 149, 178, 182, 223, 248, 249
Lecleir, Gaston 132



- Ledoux, Jacques 71
 Leduc, Alain 245
 Lemaire, Estelle 82
 Leroy, François 203
 Leybeek, le 211
 Liebens, Marc 200, 234
 Ligo, Jean 74
Lindeken, Het 30
 Linière, la 9, 48, 226
 Loix, François-Henri 228
 Lombaert, Albert 202
 Lomme 214, 215, 217, 245, 249
 Louise, princesse 224
 Louise, reine 224
 Louvet, Jean 200
 Lowiske 214, 216
 Ma Campagne 36, 46, 54, 58, 184, 192, 193, 227, 248
 Maison des Cultures 11, 96, 97, 201
 Maison du Peuple 10, 90, 196, 197, 238, 249
 Maréchal, Gérard 139
 Marien, Joseph 205, 206, 235
 Massonet, Armand 182
 Michaux, Henri 186
 Michel, J.J. 116
 Midi, gare du 4, 9, 11, 39, 43, 45, 49, 52, 55, 62, 63, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 105, 106, 108, 222, 234, 244, 248
 MNB, Mouvement national belge 80
 Moerman, Jean-Luc 179
 Molière, hôpital 125, 186
 Monterey, fort de 8, 32, 33, 34, 36, 43, 193, 224
 Mont-Saint-Jean 41
 Morichar, Louis 41, 114, 118, 223, 228, 248
 Mortier, Antoine 178, 180, 181
 Morris, société 58
 Mostert, Joseph 210
 Narcy, Jean 231
 Neyts, Louis 76
 Niellon, Charles 42
Nieuwmolen 23, 24, 210, 211
 Nossent 58
Obb Brussel 8, 15, 17, 19, 20, 25, 27, 31, 105, 152, 214, 225, 226, 244, 248, 249
 Orange, princesse d' 29
 Orange, Guillaume d' 154, 214
 Oscari, Dolorès 200
Oude Herbaene 34
Oude Vorstweg 34
 Paape, Eddy 10, 181
 Pantazis, Périclès 179, 248
 Pappaert, Jules dit *Pataat* 203, 204
 Parvis Saint-Gilles 4, 9, 10, 11, 39, 52, 62, 69, 90, 99, 101, 102, 105, 113, 184, 194, 220, 225, 231, 234, 238, 241, 248
 Parys, Édouard 140
 Paulus, Pierre 23, 71, 104, 119, 171, 178, 181, 182, 186, 223
 Payen, Auguste 85
 Pelgrims, maison 171
 Pelseneer, Édouard 169
 Perche, la 31, 208, 225
 Peter Pan 80, 174
 Petit, Fernand 87
 Petit, Gabrielle 10, 76, 77
 Peyo 71
Pianofabriek, le 201
 Picard, Edmond 155, 245
 Picqué, Charles 4, 5, 84, 244, 245
Piermans Hoff 30
 Pietje 214, 216
 Pilette, Théodore 139
 Plisnier, Charles 186
 Poelmans, Edgard 203
 Pompe, Antoine 171
 Porteuse d'Eau, la 57, 218, 219, 233, 249
 Poznanska, Sophie 81
 Prison de Saint-Gilles 9, 10, 39, 59, 61, 63, 76, 77, 81, 137, 139, 150, 151, 227, 248, 249
 Quaghebeur, Marc 234
 Quélin, Edmond 70, 116
 Raichal, Marc 204, 245, 249, 251
 Raichmann 81
 Reiff, Gaston 210
 Renier, Jérémie 189, 236
 Richart, Nicolas 31
 Robie, Jean 178, 182, 211, 223
 Rodelle, entrepôts 95, 96
 Rodenbach, Georges 186
 Rodin, Auguste 51
 Romdenne, Joseph 203
 Rops, Félicien 179
 Rousseau, Victor 163, 182
 Roussel, Armand 53
 Royal Skating 139, 180
 Sainte-Alène, église 175
 Sanders, les laboratoires 52, 172
 Schein, Françoise 90
 Seeldrayers, Fritz 167
 Segers, Guillaume 194
 Semal, Claude 188, 200, 241, 245
 Senne, la 14, 22, 23, 32, 34, 44, 70, 96, 209
 Serment de Saint-Gilles 40
 Serneels, Willy 174
 Siemens 139
 Simonis, Louis-Eugène 223
Slijpmolen 23
 Spaak, Paul-Henri 10, 78, 83, 84, 186, 222, 228
 Speeckaert, Léopold 14, 39, 71, 178, 249
 Stas, Jean 223, 229, 251
 Sterckx, François 228
 Stevens, Alfred 182
 Strauven, Gustave 155, 166
 Tassel, hôtel 157, 158
 Tasson-Snel, Balthazar-François 223
 Tazieff, Haroun 187
 Teugels, Jacques 203
 Texier, Arnaud 244
 Tobias, Max 203
 Tombeur de Tabora, général Charles 71, 78
 Trappeniers, Antoine 116
 Trappeniers, Jean-Marie 203
 Trepper, Léopold 81
 Tricoterie, La 201
 van Caulaert, Gérard 228
 Van den Berg, Paul 190, 203
 van den Heetveld, famille 30
 Van der Elst, entreprise 46, 48
 Van Der Gheynst, Benoni 231
 Van Hoof, abbé 152
 Van Meenen, Maurice 40, 56, 101, 119, 144, 145, 228, 229
 Van Meulecom, Frans 172
 Van Neck, docteur 171
 Van Neck, Joseph 172
 Van Reybrouck, David 188
 Van Rysselberghe, Octave 141
 Van Schelle, Martial 81
 Van Waesberghe, Armand 169
 Vandekeybus, Wim 188, 189, 237
 Vanden Eynde, Guillaume 203
 Vander Elst, Henri et Philippe 42
 Vanderschrick, Égide, Jean et Ferdinand 71, 113, 228, 229
 Vanderstappen, Charles 203
 Vanderstappen, Gustave 202, 203
 Vanderstappen, Joseph 203
 Vaucamps, société 58
 Verbruggen, Pierre 170
 Vergara, Angel 184
 Verhaegen, Théodore 223
 Verheggen, Eugène 223
 Vernes, Henri 188, 230
 Veydt, Laurent 228
 Vizzavona, Paul 166, 167
 Vlogaert 223
 Volckaert, Édith 71
 Volders, Jean 40, 209, 228
Volmolen 24
 Vranckx, Jacques 84, 244
 Wabbes, Jules 187
Waelse weg 35
 Wafelaerts, Henri 52, 171
 Walschaerts, Égide 223
 Waterloo 8, 24, 34, 35, 36, 41, 46, 52, 57, 58, 63, 65, 69, 73, 80, 98, 105, 138, 145, 152, 198, 199, 222, 223, 238, 245
 Weckx, Julien 245, 249
 Wigand, Alex 203
 Willequet, André 178
 Wilmotte, Maurice 223
 Winssinger, Camille 158, 159
 Zola, Émile 40, 52



BIBLIOGRAPHIE

- Abs, R., *Histoire du Parti Socialiste Belge de 1885 à 1978*, Fondation Louis De Brouckère, Bruxelles, 1979.
- Académie des Beaux-Arts de Saint-Gilles, *100 artistes pour 100 ans*, catalogue de l'exposition à l'hôtel de ville de Saint-Gilles, Bruxelles, 1991.
- Académie des Beaux-Arts de Saint-Gilles, *Anciens élèves*, catalogue de l'exposition au Centre culturel Jacques Franck, Saint-Gilles, 1992.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Cinquantième anniversaire de la fondation des établissements d'enseignement moyen communaux. Compte rendu des cérémonies*, Saint-Gilles, 1932.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Les décennies du Changement*, Saint-Gilles, 2012.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Le Guide de Saint-Gilles. Un village dans la ville*, Bruxelles, 2012.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Jubilé administratif de M. Antoine BRÉART, Bourgmestre, 1891-1916*, Bruxelles, 1920.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Notice sur la prison de Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, Bruxelles, 1928.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Le Marché du Parvis de 1865 à nos jours*, exposition à la Maison du Peuple de Saint-Gilles, 2012.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Pierre Paul Hamesse, échevin. In Memoriam*, Séance du Conseil communal, 27 mars 1980.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Retraite de M. Louis Morichar, Manifestations de gratitude*, Bruxelles, 1920.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Saint-Gilles et son histoire. Ses débuts, son architecture, ses personnages*, s.d.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Saint-Gilles. Les infrastructures communales*, 3^e édition, février 2014.
- Administration communale de Saint-Gilles, *Séance inaugurale de l'Hôtel de Ville*, Bruxelles, 1904.
- Administrations communales d'Anderlecht et de Saint-Gilles, *Projet d'annexion au territoire de la Ville de Bruxelles de la gare du Midi et de ses abords*, Renkin-Degroof, Bruxelles, 1874.
- Aertssens, P. L., Curé-Doyen, *Monographies paroissiales. Saint-Gilles-Bruxelles*, manuscrit déposé aux archives de l'archevêché, 1901.
- Amrani, M., « Le Carnaval de Saint-Gilles », *Village Mondial*, n°40, hiver 2012.
- Amrani, M., *Mission locale de Saint-Gilles. La coordination des programmes de cohésion sociale*, www.mlsq.be.
- Archives de la Ville de Bruxelles, *Où est le temps*, n° 10, Musée de la Ville, Maison du Roi et Amis du Musée historique de la Région de Bruxelles, 1999.
- Aubry, F., Eylenbosch, A., Govaerts, S., Lévy, L., *Hôtel de Ville de Saint-Gilles, Centenaire 1904-2004*, Administration communale de Saint-Gilles, 2004.
- Avakian, C., Jacqmin, Y., Vandewattyne, Cl., *Echevinat de l'Urbanisme de la Commune de Saint-Gilles. Un siècle d'initiatives publiques*, Administration communale de Saint-Gilles, Bruxelles, 2004.
- Bernaerts, A., *Saint-Gilles dans le passé*, De Visscher, 1954.
- Bernier, F., *Monographie de Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, P. Weissenbruch, Bruxelles, 1904.
- Blondiau, G., Dath, F., Houde, J., Matthu, R., Poulet, E., Raynaud, F., Sobieski, Chr., *Saint-Gilles en dessins. Ensembles urbains et architecturaux*, Administration communale de Saint-Gilles, Bruxelles, 2000.
- Blondiau, G., Sobieski, Chr. (dir.), *Ensembles urbains et architecturaux à Saint-Gilles*, Service des Monuments et Sites – Commune de Saint-Gilles, 1999.
- Briquet, Ph., « Petite histoire des Géants de Saint-Gilles », *Village Mondial*, n°40, hiver 2012.
- Bruxelles Patrimoines*, n° 001, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, novembre 2011.
- Celis, M., *Le cimetière de Saint-Gilles, Promenade pour les Journées du Patrimoine*, Itinéraires sur les Sentiers de l'Histoire, Bruxelles, 1999.
- Clerbois, S. (dir.), *Jef Lambeaux, l'amant de la matière*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 2008.
- Coumans, V., *Archives de la bienfaisance publique*, Section Fonds Administratifs des Archives de la Ville de Bruxelles, 2011.
- Crucifix, Ph., Höpfl, F., Walter, P., *Quartier du Fort n° 4*, Saint-Gilles, Septembre 1994.
- Debeer, G., Dupont, P. P., Fonteyne, P., Eugène Broerman, *Une moderne allégorie*, Administration communale de Saint-Gilles, Bruxelles, 2004.
- Debouverie, A., *Visages économiques d'Obbussel. Saint-Gilles d'hier et d'aujourd'hui*, Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, 1992.
- Debouverie, P., *Quartier Ma Campagne – Janson*, Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, 1992.
- Debouverie, P., *Saint-Gilles au cœur de l'Europe*, Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, 2014.
- Debouverie, P., *Saint-Gilles, parcours historique*, Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, s.d.
- Debouverie, P., *Saint-Gilles 2012-2018, Travaillons l'avenir I*, MR Saint-Gilles, 2012.
- Debouverie, P., *La tradition historique d'un libéralisme humaniste à Saint-Gilles*, MR Saint-Gilles, 2012.
- Dejemeppe, P., *L'Hôtel de Ville. Saint-Gilles*, Administration communale de Saint-Gilles, 2014.
- Demeter, S., Goossens, O., Jacqmin, Y., et al., *Architectures saint-gilloises*, Service des Monuments et des Sites, Bruxelles, 1999.
- Demey, Th., *Histoire des écoles bruxelloises*, Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites, 2005.
- de Pange, I., van Praet-Schaack, C., *Saint-Gilles à la carte*, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites, 2007.
- De Roose, F., *Les fontaines racontent Bruxelles*, Racine, Bruxelles, 2003.
- de Suray, J., *Bruxelles des poètes et des peintres. Essai*, Lulu, Bruxelles, 2008.
- Dons, R., Keunings, L., Joseph, S., Schwilden, T., Dupont-Bouchat, M. S., Ogonovszky, J., « Saint-Gilles », *Cahiers Bruxellois*, Archives de la Ville de Bruxelles, 1987.
- Dubreucq, J., *Bruxelles 1000, une histoire capitale*, éd. de l'auteur, 1997.
- Dubreucq, J., *Saint-Gilles en cartes postales*, Bibliothèque Européenne, Zaltbommel/ Pays-Bas, 1978.
- Dubreucq, J., *Saint-Gilles en cartes postales anciennes*, Bibliothèque Européenne, Zaltbommel/Pays-Bas, 1977.
- Ecrepont, R., *Royale Union Saint-Gilloise, 1897-1997. Unioniste un jour, Unioniste toujours*, USG, 1997.
- Ekonomides, C., *Périclès Pantazis (1849-1884)*, catalogue de l'exposition à Saint-Gilles, Administration communale de Saint-Gilles, 1993.



- ERU, *Ensembles urbanistiques et architecturaux remarquables*, Centre d'Études et de Recherches Urbaines, Bruxelles, 1988.
- Eylenbosch, A., Hutchinson, A., *Saint-Gilles, 100 ans d'instruction publique*, Exposition, Les Rencontres saint-gilloises, 1993.
- Eylenbosch, A., *Alfred Cluysenaar, sa famille*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1994.
- Eylenbosch, A., *Commune de Saint-Gilles-lez-Bruxelles, Administration des hospices civils*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1994.
- Eylenbosch, A., Lebrun, G., *Dictionnaire raisonné des rues de Saint-Gilles*, Les Rencontres saint-gilloises, 1989.
- Eylenbosch, A., *Fernand Khnopff ou le Silence des Sphinxes*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1996.
- Eylenbosch, A., *Hôtel de Ville de Saint-Gilles*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1988.
- Eylenbosch, A., *Jef Lambeaux 1852-1908 ou Les passions d'un faune*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1990.
- Eylenbosch, A., *Julien Dillens 1849-1904*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1992.
- Eylenbosch, A., *Saint-Gilles, cartes et paysages, d'Obbroussel à hier...*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1995.
- Eylenbosch, A., *Saint-Gilles. 100 ans de police communale*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1992.
- Eylenbosch, A., *Vie quotidienne et peinture en 1900. Hommage à Léopold Speeckaert*, Les Rencontres saint-gilloises, Bruxelles, 1994.
- Gourou, P., « L'agglomération bruxelloise », *Bulletin de la S.R.B.G.*, Bruxelles, 1958.
- Guillaume, A., Meganck, M., et al., *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles, 13, Saint-Gilles*, Direction des Monuments et des Sites – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 2004.
- Hasquin, H., *La Belgique française 1792-1815*, Crédit Communal, Bruxelles, 1993.
- IBDE, *Julien Dillens, La porteuse d'eau*, IBDE, Bruxelles, 2004.
- Info Saint-Gilles, *Bulletin communal*, Automne 2005.
- Inventaire du Patrimoine architectural de la Région de Bruxelles-Capitale*, Direction des Monuments et des Sites, Bruxelles Développement urbain, Service public régional de Bruxelles, www.irismonument.be.
- Jacques, Q., *Vu d'ici*, Revue trimestrielle du Ministère de la Communauté française de Belgique, Hiver 2007.
- Jaumain, S. (dir.), *Dictionnaire d'Histoire de Bruxelles*, Prosope, Bruxelles, 2013.
- Jespers, J. J., *Dictionnaire des noms de lieux en Wallonie et à Bruxelles*, Racine, Bruxelles, 2005.
- Kempeneers, J., *Histoire d'Obbroussel Saint-Gilles*, Publilmonde, Bruxelles, 1962.
- Kempeneers, J., *Une Paroisse de grande ville. La Paroisse Saint-Gilles à Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, Duculot, Gembloux, 1964.
- Lechêne, M., *Le Folklore Brabançon. Histoire et vie populaire*, périodique trimestriel, n° 245, Bruxelles, avril 1985.
- Leroy, E., *Histoire d'un grand club. L'Union saint-gilloise*, Royale Union Saint-Gilloise, Bruxelles, 1998.
- Massin, A., *Almanach du département de la Dyle pour l'an bissextile 1812*, éd. de l'auteur, Bruxelles, 2014.
- Meulder, J., *Histoire de Saint-Gilles*, éd. de l'auteur, Bruxelles, 1994.
- Mommens, G., *Les Transformations et Embellissements de Saint-Gilles-lez-Bruxelles, 1885-1905*, Goemaere, Bruxelles, 1905.
- Observatoire de la Santé et du Social de Bruxelles-Capitale, ULB-IGEAT, *Fiches communales d'analyse des statistiques locales en Région bruxelloise*, n° 13: « Commune de Saint-Gilles », www.observatbru.be, Bruxelles, COCOF, édition 2/2010.
- Office français du Tourisme, *Saint-Gilles, un peu d'histoire*, www.tourisme.saint-gilles.fr.
- Pierret, J., *Le 7^{ème} Art a cent ans... Mais que sont nos cinés saint-gillois devenus ?*, Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, Bruxelles, 1997.
- Polus, S. (dir.), *Saint-Gilles/Forest. La collection des villages de Bruxelles, Le Soir*, Rossel, Bruxelles, 2005.
- Procès, M., *100 ans d'Histoire(s) de l'Institut Saint-Luc à Saint-Gilles, 1904-2004*, Institut Saint-Luc, Bruxelles, 2004.
- Raichal, M., *Livre d'Or de l'Union Royale Saint-Gilloise*, éd. du Journal *Le Face-à-Main*, Bruxelles, 1935.
- Rembry, E., *Saint Gilles. Sa vie, ses reliques, son culte*, t. 1, Gailliard, Bruges, 1881.
- Spapens, Chr. (dir.), *Guides des communes de la Région bruxelloise, Saint-Gilles*, CFC éditions, Bruxelles, 2004.
- Stevens, G., *Les Écrivains dans la ville*, CFC éditions, Bruxelles, 2010.
- Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, *Saint-Gilles, Shopping, Ambiance, Convivialité, Gastronomie*, Bruxelles, 2014.
- Syndicat d'initiative de Saint-Gilles, *Vie économique à Saint-Gilles... des origines à demain*, Bruxelles, 1993.
- Taciturne (Le), *Jeune Garde, Saint-Gilles s'en mêle*, revue locale, Bruxelles, 1909.
- Taciturnus, *La très véridique histoire de Lomme. Le Géant de Saint-Gilles*, Le Taciturne, Bruxelles, 1900.
- Thirion, G., *La Maison du Peuple de Saint-Gilles*, Bruxelles, 2002.
- Vanackeleeyen, Y., Basano, F., Lurkin, P., *Union Saint-Gilloise. 1904, Naissance d'une légende*, Royale Union saint-gilloise, 2004.
- Vanackeleeyen, Y., *110 ans, Matricule 10*, catalogue de l'exposition Royale Union saint-gilloise, Maison Pelgrims, 2007.
- Vandewattynne, Cl. (coord.), *Saint-Gilles, de la porte de Hal à la prison*, Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Service des Monuments et des Sites, 1997.
- Vansnick, B., *Relevé Social de Saint-Gilles*, Entraide de Saint-Gilles, 2012.
- Verniers, L., *Bruxelles, esquisse historique*, De Boeck, 1941.
- Wangermée, R., *Dictionnaire de la chanson à Bruxelles et en Wallonie*, Pierre Mardaga, Bruxelles, 1995.
- Wauters, A., *Histoire des environs de Bruxelles*, Vanderauwera, Bruxelles, 1857.
- Weckx, J., *L'Hôtel de Ville de Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, Administration communale de Saint-Gilles, 1984.



LISTE DES ABRÉVIATIONS

ACPASB/CP

Archives du CPAS de Bruxelles, Cartes et plans

ACSG

Archives communales de Saint-Gilles

ACSG/Urb.

Archives communales de Saint-Gilles, service Urbanisme

ADVG

Alfred de Ville de Goyet

AEB

Archives de l'État à Bruxelles (Anderlecht)

AGR/CPM

Archives générales du Royaume, Cartes et plans manuscrits

AL

Alexandre Laurent

ALSG

Archives libérales de Saint-Gilles

AM

Alessio Mucedda

AMH

Archives du Musée Horta

APEB

Association pour l'Étude du Bâti

ARB

Académie royale de Belgique

AVB/FI

Archives de la Ville de Bruxelles, Fonds iconographique

Bernier, 1904

Bernier, F., *Monographie de Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, P. Weissenbruch, Bruxelles, 1904

BNF

Bibliothèque nationale de France

Boin, s.d

Boin, V., *Le Livre d'Or jubilaire de l'URBSFA. 1895-1945. Histoire du football en Belgique et au Congo Belge*, Leclercq & De Haas, Bruxelles, s.d.

CHSG

Cercle d'Histoire de Saint-Gilles

COCOF

Commission communautaire française

CQD

Contrats de quartiers durables – Saint-Gilles

Deltour, vers 1908

Deltour, G. (dir.), *La Belgique d'aujourd'hui*, Adolf Eckstein, Berlin-Charlottenburg, vers 1908

Depaire, 1894

Depaire, J.-B., *Jean Servais Stas. Œuvres complètes*, Bruxelles, 1894

GDK

Gilbert De Keyser

Hymans, 1885

Hymans, L., *Bruxelles à travers les âges*, t. 2, Bruylant, Christophe & Cie, Bruxelles, 1885, p. 359

IHOES

Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale (Seraing). Document numérisé avec l'aide la Fédération Wallonie-Bruxelles – délégation Pep's

IRPA

Institut royal du Patrimoine artistique, Bruxelles

KBR

Bibliothèque royale de Belgique

KBR/CdE

Bibliothèque royale de Belgique, Cabinet des Estampes

KBR/CP

Bibliothèque royale de Belgique, Cartes et plans

LS

Luc Schrobilgen

Martens, 2016

Martens, D., « Un saint noble, Antoine ou Gilles ? Additions à un cycle hagiographique peint à Bruxelles au début du XVI^e siècle », *Revue de l'Art* (à paraître en 2016)

MV

Marcel Vanhulst

MVB

Musée de la Ville de Bruxelles

PL

Paul Louis

PM

Patricia Mathieu

Raichal, 1935

Raichal, M., *Livre d'Or de l'Union Royale Saint-Gilloise*, éd. du Journal *Le Face-à-Main*, Bruxelles, 1935

RDB

Régie des Bâtiments

Rehme, pl. 63

Rehme, W., *Die Architektur der neuen freien Schule*, Baumgärtner's Buchhandlung, Leipzig, pl. 63

RS

Roberta Saviane

SPRB

Service public régional de Bruxelles

TDP

Thierry De Prince

TVd

Thomas Vanden Driessche

VV

Vincent Vandendriessche



REMERCIEMENTS

Pour leur précieuse relecture, leur aide et leurs conseils, merci à Catherine Avakian, Philippe Briquet, Stéphane Demeter, Lionel Kesenne, Charles Picqué, Olivier Pirotte et Martine Wille.

Pour nous avoir fait partager leurs connaissances sur l'Art nouveau, l'histoire politique de Saint-Gilles ou celle de l'immigration, merci à Françoise Aubry, Serge Govaert, Alain Leduc et Philippe Vicari.

Pour leur regard acéré, pertinent et indispensable, merci à Anne-Sophie Walazyc et Sophie Goemine.

L'inventaire du patrimoine architectural de Saint-Gilles, réalisé par la Direction des Monuments et des Sites (DMS) de la Région de Bruxelles-Capitale nous a été des plus précieux. Merci également au Centre de documentation de Bruxelles Développement urbain.

Merci à Patrick Debouverie et au Cercle d'Histoire de Saint-Gilles de nous avoir ouvert leur coffre à images.

Mirjam Devriendt et ses élèves photographes de la RHoK Academie ont renouvelé le regard sur Saint-Gilles.

La collaboration avec l'APEB a été bien au-delà de ce qui avait été convenu. Merci à Caroline Berckmans, Isabelle de Pange, Aude Kubjak et Christophe Mouzelard. Merci aux éditions Mardaga pour leur accompagnement. Juliette de Patoul a ajusté les mots et les images comme une orfèvre.

Pour les précieuses informations qu'ils ont fournies, merci à Myriem Amrani, Stéphanie Bosmans, Pierre De Brauwer, Sébastien Dechamps, Elsa Geoffriau, Christophe Gonzalez, Isabelle Honoré, Alain Hutchinson, Roel Jacobs, Tania Maamary, Mina Manah, Cathy Marcus, Thierry Mondelaers, Frédéric Morleghem, Jean-François Pechenart, Marie Ressler, Juliette Roussel, Jean Spinette, Arnaud Texier, Yves Van Ackeleyn, Robert Van Assche, Thierry Van Campenhout, Stéphane Van der Cruysen, Sophie Vanderheyden, Bernard Vansnick et Julien Weckx.

Pour leurs mots et leurs images sur Saint-Gilles, merci à Mustafa Aydin, Stefano Bedani, Constant asbl, Luc Deleuze, Didier Deltenre, Joëlle Dessard, Carlo de Pascale, Christophe De Weerd, Marc Didden, Issam, Bart Lemmens, Françoise Mortier, Robert Mouradyan, Mustapha, Gisèle Persil, Marc Quaghebeur, Jérémie Renier, Nicolas Scheidt, Claude Semal, Marc Streker, Wim Vandekeybus, Angel Vergara, Henri Vernes, Faisal Waheed et Zakaria.

Pour leur présence au quotidien, merci à Cécile de Geest, Olivier Noben, Hélène Philippart et Séverina Rodriguez.

Les Éditions Mardaga souhaitent s'inscrire dans une procédure de développement durable. Elles travaillent donc avec des sous-traitants et en particulier des imprimeurs de proximité. Elles choisissent pour l'impression de leurs ouvrages des papiers qui répondent aux normes des écolabels.

Cet ouvrage a été imprimé en Belgique en janvier 2016 sur les presses de l'imprimerie SNEL GRAFICS pour le compte des Éditions Mardaga.

SNEL GRAFICS est Imprimeur certifié Imprim'vert, FSC et PEFC.

Cet imprimeur nous garantit également :

- l'utilisation d'encre végétales et de colles sans solvant ;
- le recyclage des plaques usagées et des récipients d'encre ;
- le recyclage des déchets de papier par des organismes agréés.

Commune de la Région de Bruxelles-Capitale, Saint-Gilles a toujours été une zone de passage. Paroisse dédiée à saint Gilles en 1216, le village d'*Obbrussel* (Haut-Bruxelles) est traversé pendant des siècles par les marchands et les brigands, les rois et leurs armées, mais aussi par les épidémies.

Au XIX^e siècle, la Révolution industrielle s'installe à Saint-Gilles, avec la gare du Midi, les usines, l'urbanisation intense, l'Art nouveau et... l'Union. Ce siècle est porté par l'idée du Progrès, adoptée avec enthousiasme par les autorités communales : développement de l'enseignement, distribution bon marché du gaz et de l'électricité, diffusion de l'art et de la culture, dont l'hôtel de ville reste un emblème prestigieux.

Le XX^e siècle voit le développement d'une ville où se mêlent espaces de liberté et fractures sociales. Alors Saint-Gilles se transforme, se rénove et adapte ses pratiques pour permettre aujourd'hui à 50 000 personnes, de 140 nationalités différentes, de vivre ensemble dans un joyeux melting pot. Comme l'écrit Marc Didden, « les rues portent des noms de partout : rue de Moscou, rue du Monténégro, rue d'Écosse, rue d'Espagne, rue du Portugal, rue du Danemark et rue de Bosnie, comme si ceux qui les avaient ainsi nommées il y a plus de cent ans savaient déjà que le monde entier se rassemblerait un jour à Saint-Gilles ».

De 1216 à 2016, 800 ans d'histoire[s] d'un village devenu ville, racontés tant dans les grandes lignes que par petites touches, avec une iconographie abondante et souvent originale.

Sous la direction de Pierre Dejemeppe.



MARDAGA